OFFERT

A LA VILLE DE LYON

PAR

F. SAVY

LIBRAIRE-ÉDITEUR, A PARIS

DES

ANIMAUX D'APPARTEMENT

ET DE JARDIN

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DES

ANIMAUX D'APPARTEMENT

ET DE JARDIN

— OISEAUX, POISSONS, CHIENS, CHATS —

PAR

F. PRÉVOST

ILLUSTRÉ DE QUARANTE-SIX VIGNETTES DANS LE TEXTE



PARIS

F. SAVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, RUE BONAPARTE.

—

1861

INTRODUCTION

On ne doit pas s'attendre à trouver de science dans ce livre, que nous écrivons dans la langue de tout le monde. Le livre que nous offrons aujourd'hui au public fait partie d'une collection très-restreinte de volumes [1] dont le but est de répandre certaines connais-

[1] En vente chez F. Savy, éditeur, 20, rue Bonaparte.
De la culture des Fleurs dans les petits jardins, sur les fenêtres et dans les appartements, par Courtois-Gérard, 3e édition, 1 volume in-32 de 192 pages, avec 15 gravures. . . . . 1 fr.
De la culture des Plantes potagères dans les jardins, les champs et les marais, par Courtois-Gérard, publiée sous le patronage de la Société impériale et centrale d'horticulture, 4e édition, 1 volume in-32 de 192 pages avec gravures. . . . . 1 fr.
Des Animaux d'appartement et de jardin : Oiseaux, Poissons, Chiens,

sances pratiques généralement peu connues, et qui intéressent cependant tout le monde.

Ce volume s'adresse aux personnes qui désirent rendre leur foyer attrayant et embellir leur demeure par la présence de ces petits animaux domestiques qui procurent des joies si variées, non-seulement aux grandes personnes, mais encore aux enfants.

Le moment de faire une publication de ce genre semble d'ailleurs opportun. Un grand mouvement s'opère dans toutes les classes de la société, et réunit, grâce aux efforts d'un illustre naturaliste, tous les hommes qui ont compris les avantages que l'on peut retirer, pour le bien-être de tous, des rapports plus faciles qu'a amenés la création des voies rapides. Il n'y aura bientôt plus d'espèces propres à un pays. Chaque contrée fournira à celles qui en seront privées les animaux qui semblaient jadis ne pouvoir vivre qu'aux lieux où ils étaient fixés. Des soins éclairés rendront facile la reproduction de ces animaux dans toutes es-

pèces de régions. Sous l'habile direction de la Société impériale zoologique d'acclimatation, le Jardin du bois de Boulogne contribuera puissamment à ce résultat, et complétera le bien qu'a déjà produit cette Société.

Nous n'avons point la prétention de faire de notre modeste volume un auxiliaire de tous ces progrès, mais nous pensons néanmoins qu'il s'y lie d'une manière indirecte.

En effet, si nous parvenons à donner l'habitude de mieux soigner, et par conséquent à faire aimer, « car on aime toujours ce qui coûte quelques peines, » les animaux qui sont depuis longtemps domestiqués, ce sera autant d'adeptes que nous aurons gagnés à la cause de l'acclimatation, et les enfants qui auront pris du plaisir à soigner leurs oiseaux, leurs chiens, seront tout disposés, quand ils seront devenus hommes, à aider les efforts qui sont faits pour augmenter le nombre des animaux qui nous rendent des services, et que nous cherchons à acclimater dans nos pays. Ils auront contracté l'habitude d'aimer les animaux, ils sauront que, pour se les attacher, il ne faut pas les faire souffrir; et ces habitudes, ils les conserveront, et elles ne pourront qu'avoir une heureuse influence sur leur caractère en général. Quand ces habitudes douces auront pénétré dans nos mœurs, les prescriptions de nos préfets et des gouvernements allemands tendant à pro-

téger les oiseaux insectivores seront plus facilement acceptées, et elles ne rencontreront que des approbateurs et des auxiliaires.

Les Oiseaux, les Poissons, les Chiens et les Chats sont les animaux qui jusqu'ici ont été les mieux familiarisés avec nous, et les plus complétement introduits dans nos demeures. Ce sont donc ces quatre espèces qui nous occuperont.

Nous donnons la nomenclature et la description des oiseaux que l'on peut élever en cage et en volière. Nous avons suivi l'ordre alphabétique, qui est le plus simple et le plus commode. Nous donnons le nom vulgaire et le nom scientifique de chaque oiseau, le pays dont ils sont originaires, le détail de leurs mœurs, leur caractère, l'époque de leur accouplement, de leur ponte, les aliments dont ils se nourrissent en liberté, et la nourriture qu'il faut leur donner en captivité, à l'époque de la ponte et quand ils ont des petits; la manière de les apprivoiser, de leur apprendre à parler, à siffler; les symptômes de leurs maladies et les différents remèdes applicables à ces maladies.

Nous avons consacré plusieurs pages aux oiseaux exotiques spécialement, dont il n'avait été fait mention jusqu'à présent dans aucun traité d'oiseaux de volière, même les plus récents, mais qu'il n'est plus permis de négliger, ces oiseaux étant à présent si répandus et si appréciés de nos amateurs, qui auront bientôt

occasion de se procurer de nouvelles espèces, si le libre accès de la Chine, où il y a de si merveilleuses espèces de Fringilles, nous est enfin ouvert.

M. de Montigny, dans une lettre récemment adressée à la Société zoologique d'acclimatation, a donné les renseignements nécessaires pour remplir ce but, et ils ont dû être transmis, avec les instructions données par la Société, aux membres de la commission scientifique qui accompagnent l'expédition de Chine.

Nous avons donné aussi la description des différentes sortes de cages, depuis la plus simple jusqu'à la merveilleuse cage de Tahan, qui est figurée dans notre livre. Nous parlons des volières de jardin, des volières-fenêtres. Notre volume est orné de gravures qui rendent nos descriptions plus compréhensibles. Toutes nos gravures représentant les oiseaux sont dessinées avec la plus grande exactitude, d'après Gould, Audubon, Temminck, et autres naturalistes. Nous avons terminé le chapitre consacré aux oiseaux par la méthode pour les empailler.

Nous avons suivi le même ordre pour les poissons que pour les oiseaux, accompagnant toujours le nom vulgaire du nom scientifique, et indiquant les eaux où se trouvent et se multiplient les poissons que l'on peut nourrir et conserver dans les aquariums, les viviers, les étangs, les mares; les conseils pour établir les aquariums de toute dimension, les plantes que l'on peut y

faire croître. Pour ce dernier objet, nous renvoyons d'ailleurs au volume : *De la culture des Fleurs dans les petits jardins, sur les fenêtres et dans les appartements.* Nous donnons les indications nécessaires pour établir dans de bonnes dispositions les étangs, les viviers et les mares, ces réservoirs si naturels et si simples pour conserver les poissons, et qui, au lieu de cela, sont transformés dans nos campagnes en véritables foyers pestilentiels; nous avons consacré un chapitre étendu à la pisciculture, cette découverte scientifique faite par deux simples pêcheurs, vulgarisée et appliquée par nos savants, qui en ont fait une nouvelle branche de production nationale, dont le but le plus évident, et dont nous devons nous féliciter, est un nouveau et important moyen d'alimentation. Nous avons donné l'historique de la pisciculture, la description des procédés et appareils employés par MM. Coste Detzem et Millet pour la fécondation, l'éclosion des œufs de poisson, la conservation et le transport de l'alevin. Nous avons fait dessiner, comme pour les oiseaux, de nombreuses gravures représentant les différents appareils de pisciculture ainsi que les aquaires de toute forme.

Les chiens, dont nous nous sommes occupé après les poissons, ont été également l'objet de notre attention ; c'est toujours l'ordre alphabétique que nous avons suivi. Nous nous sommes restreint aux races qui ont

accès dans nos appartements, nous réservant de traiter des chiens de chasse, qui offrent de si nombreuses variétés, dans le volume de cette collection qui paraîtra sous le titre de l'*Écurie et le Chenil*. Nous avons donné, avec la description des mœurs, des caractères qui les distinguent, les noms des pays d'où ils ont été importés, les soins hygiéniques qu'ils réclament, soins qui, bien entendus et appropriés aux espèces, ont l'influence la plus favorable sur leur éducation. Nous donnons des conseils détaillés pour leur nourriture, l'établissement et la disposition des niches, choses plus importantes qu'on ne le pense ; et enfin nous terminons par la description des symptômes de leurs maladies et des remèdes dont il faut se servir. Nous avons ajouté quelques lignes pour la connaissance des symptômes de la rage, et quelques conseils aux personnes qui seraient mordues. Des gravures figurant les chiens décrits et quelques niches ornent notre texte.

Notre volume se termine par la description des chats. Nous n'avons indiqué que les quelques espèces de chats introduites et domestiquées dans nos demeures. On sait d'ailleurs que toutes ces espèces tirent leur origine de la même souche, qui est le chat sauvage. Le beau chat dit d'Angora a fait reléguer au second rang notre chat ordinaire. Son long et soyeux pelage, sa propreté, disons-le aussi, sa rareté, surtout en province, justifient cette préférence. Nous avons donné les ca-

ractères distinctifs et un aperçu des mœurs de ces animaux, puis nous avons terminé par l'indication des maladies qui les atteignent le plus communément, de leurs symptômes et de leur traitement.

Nous avons cru devoir donner, pour compléter notre volume, l'adresse des principaux marchands d'oiseaux indigènes et exotiques, des naturalistes préparateurs, des fabricants de cages et constructeurs de volières, des marchands de poissons et d'appareils de pisciculture, des marchands de chiens, de chats, et des pharmaciens vétérinaires.

Enfin on reconnaîtra, nous l'espérons, tous les efforts que nous avons faits pour rendre notre volume aussi intéressant et aussi complet que le comportaient les limites de notre cadre. Nous recevrons avec plaisir les communications que voudraient bien nous faire les amateurs, et nous en tiendrons compte dans une prochaine édition.

DES

ANIMAUX D'APPARTEMENT

ET

DE JARDIN

OISEAUX

CHAPITRE PREMIER

Oiseaux de cage et de volière. — Oiseaux indigènes et exotiques. — Indication et description des espèces. — Soins particuliers. — Petite fauconnerie.

Si l'ornithologie était mieux comprise, et si les oiseaux étaient mieux étudiés dans leurs mœurs et dans leur histoire naturelle, nous saurions mieux les utiliser, soit pour notre profit, soit pour notre plaisir. Malheureusement l'art de multiplier les oiseaux, d'introduire ces hôtes ailés dans notre vie familière, de les soigner dans la vie domestique que nous leur faisons accepter, n'est pas généralement connu. Il n'est même approprié qu'à quelques espèces, et les hasards de la routine ou les ca-

prices cruels de nos fantaisies forment tout le fonds d'éducation que nous imposons aux oiseaux de toute sorte admis à notre foyer. Qu'arrive-t-il aussi? Entre nos mains maladroites tout dépérit. L'oiseau, en dernier résultat, est triste, maladif, souvent affligé d'infirmités, et nous n'en tirons ni profit ni plaisir.

Dans la partie de ce volume consacrée aux oiseaux de cage et de volière, nous allons décrire les différentes espèces d'oiseaux qui vivent ordinairement en captivité, et nous donnerons des conseils faciles à suivre pour les maintenir dans un état de santé et de bien-être nécessaire à leur conservation.

Les principaux oiseaux qui servent à l'ornement soit de la volière d'appartement ou de jardin, soit de la cage, sont : les Alouettes, le Bouvreuil, le Bruant, le Chardonneret, les Fauvettes, le Geai, le Gros-Bec, les Linottes, le Martin-Pêcheur, les Merles, les Mésanges, le Moineau, l'Ortolan, le Passereau, les Perroquets, les Perruches aras, la Perruche à queue large, la Perruche à queue de flèche, la Pie, les Pinsons, le Roitelet, le Rossignol, le Rouge-Gorge, le Sansonnet ou Étourneau, les Serins de Canarie, le Cardinal, le Tarin, la petite Tourterelle, le Vanneau, la Veuve, etc.

On le voit, cette nomenclature comprend tous les volatiles d'appartement jusqu'à la petite tourterelle, à partir de laquelle l'aménagement ornithologique réclame la grande volière attenante à la basse-cour [1].

[1] La *Basse-Cour :* Poules, Oies, Canards, Dindes, Pigeons, Faisans, etc. Paris, 1861. Joli vol. in-18 de 192 pages, avec vignettes, 1 fr.

Nous allons, en suivant l'ordre alphabétique, qui est le plus convenable pour faciliter les recherches, indiquer pour chaque principale espèce le nom vulgaire et le nom scientifique, le plumage et le chant, avec les détails spéciaux que réclame chaque oiseau ou chaque famille d'oiseau, nous réservant de traiter, dans le deuxième chapitre, des soins généraux qui peuvent convenir à plusieurs espèces, afin d'éviter les répétitions.

I

OISEAUX INDIGÈNES

ALOUETTE. *Alauda.* L'Alouette appartient à l'ordre des sédipèdes; sa robe est couleur de terre, le manteau gris, ce qui fait que, par les temps sombres, il est à peu près impossible de la distinguer à dix pas. Son chant dure tout le printemps et l'été ; elle supporte mal la captivité. Le groupe compte six espèces : la Calendre, la Calendrelle, le Hausse-col, le Cochevis, le Cujelier, la Mauviette. Tous ces oiseaux n'ont guère plus de grosseur que le Moineau domestique; ils sont tous chanteurs, surtout le Cochevis, dit aussi Alouette huppée, et que nous recommandons spécialement.

Calendre ou **grosse Alouette.** La Calendre chante comme ses congénères; mais, en cage, elle est susceptible

d'une éducation très-variée. C'est un des rares oiseaux qui chantent en volant; son ramage est agréable. Elle imite le chant des autres oiseaux avec une pureté d'organe, une flexibilité de gosier qui en embellissent les accents. Si l'on veut que son ramage acquis au naturel soit vraiment pur, il faut que ses oreilles ne soient frappées que d'une seule espèce de chant, surtout dans le temps de la

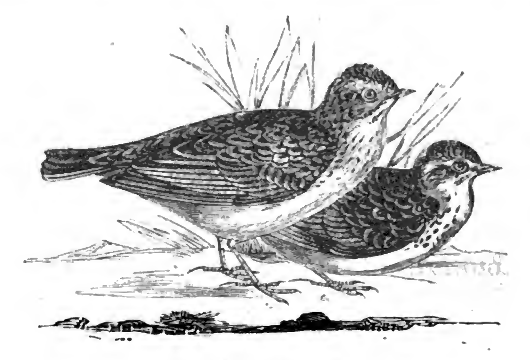


Fig. 1. — Alouette.

jeunesse. Elle apprend à merveille le chant du Chardonneret, de la Linotte, du Serin; elle contrefait le cri des poulets et d'autres animaux. On nourrit les Calendres comme les Rossignols quand ils sont jeunes. Ces oiseaux s'apprivoisent facilement; ils deviennent familiers jusqu'à venir manger sur la table et se poser sur la main. La conformation de leur ongle postérieur ne leur permet pas de reposer sur les arbres : des bâtons sont donc inutiles dans leurs cages; mais il faut y mettre

une couche épaisse de sable et du gazon frais, afin qu'ils puissent se parader et se débarrasser de la vermine qui les tourmente. La nourriture des Calendres doit consister, quand elles sont jeunes, en graine de pavot mouillé, et, lorsqu'elles mangent seules, en mie de pain humectée; quand elles commencent à faire entendre leur ramage, il faut leur donner du cœur de mouton ou du veau bouilli haché avec des œufs durs. On y ajoute le blé, l'épeautre et l'avoine mondés, le millet, la graine de lin, de pavot et de chènevis écrasés, le tout détrempé dans du lait. La Calendre goûte la nourriture avec la langue avant de la manger ; cet oiseau s'accouple en mai et fait trois pontes de mai à juillet ; la femelle pond de quatre à cinq œufs.

Cujelier. Le Cujelier, nommé aussi **Alouette des bois,** chante très-joliment. il poursuit son chant après le jour et rivalise avec le Rossignol pour les chants nocturnes. On élève et on nourrit ses petits comme les jeunes Rossignols.

BERGERONNETTE ou **Lavandière.** *Budyte* ou *Motacilla.* Les Bergeronnettes sont de petits oiseaux indigènes qui se font remarquer par le branlement continuel de leur queue. Il y en a qui sont blanches et noires, et d'autres qui sont vertes et jaunes. La Bergeronnette niche, comme les Hirondelles, jusque dans les maisons de ville ; elle vit mal en captivité, mais se trouve trèsbien d'une vie familière à portée de l'homme. Son nom de Bergeronnette vient de l'espèce d'affection que cet oi-

seau montre pour les troupeaux, de son habitude de les suivre dans la prairie, de voltiger autour des vaches et des moutons, et de sa familiarité avec le berger, qu'elle avertit même par ses cris de l'approche du loup

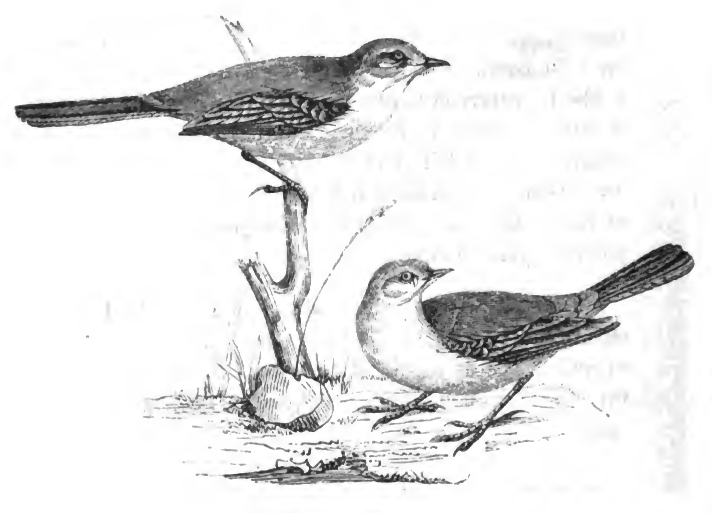


Fig. 2. — Bergeronnette.

ou de l'oiseau de proie. Elle pond de quatre à six œufs deux fois par an. Elle se nourrit d'insectes et de millet bien broyé; son éducation est semblable à celle du Rossignol.

BOUVREUIL. *Pyrrhula.* **Ébourgeonneux** dans le Midi. Le Bouvreuil est un des plus jolis oiseaux de nos

contrées. Manteau cendré, calotte noire; tout le bas du corps, depuis la gorge et les joues jusqu'à l'abdomen. rouge ponceau éclatant; abdomen et croupion blanc pur. les ailes et la queue noires. Chez la femelle, le

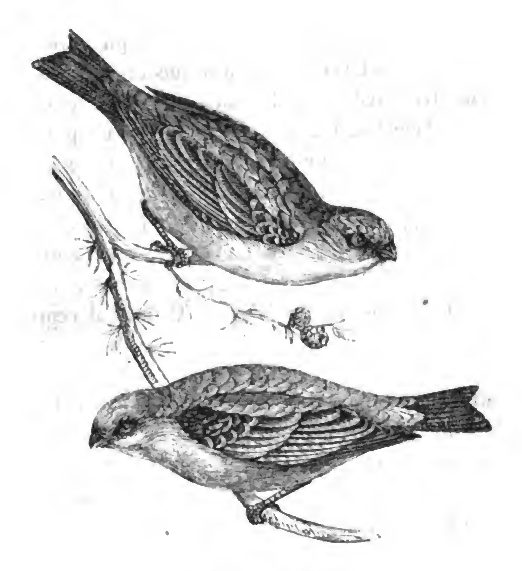


Fig. 3. — Bouvreuil.

rouge est remplacé par une teinte gris sombre; la queue est fourchue, le bec bombé, court et conique. Cet oiseau ne mue qu'une fois l'an en automne et niche en avril, quelquefois en mars; il pond d'abord cinq ou six

œufs, puis moins, quatre et même seulement trois ou deux dans les pontes suivantes. Le Bouvreuil est très-frugivore ; il est très-friand des bourgeons d'arbres fruitiers. Les baies de sorbier lui conviennent très-bien, ainsi que les graines des plantes oléagineuses et celles de l'armoise. Au reste, il décortique et brise toute sorte de graines à l'aide de son bec fort et trapu. Il ne chante pas, mais jase et ramage ; il a beaucoup de mémoire et apprend très-facilement les airs des autres oiseaux ou ceux du flageolet. Il répète même quelques phrases du langage humain. La femelle est aussi bonne musicienne que le mâle. Cet oiseau est très-susceptible d'attachement et s'apprivoise très-facilement. Le lustre éclatant des couleurs de cet oiseau se perd dans la captivité, et quelquefois, en cage, le mâle devient peu à peu noir comme les corbeaux ; mais, quand il mue, il reprend sa première couleur rouge.

BRUANT. *Emberiza.* Le Bruant est, avec le Serin, un des plus amusants pensionnaires de la cage ; c'est un oiseau plus grand que le Moineau franc. Il est vulgairement connu sous le nom de Verdier. Le dessous de son corps est noir, sa poitrine est d'un jaune vert et son ventre est blanc. Il a le bec rond, court et gros, et à peu près semblable à celui du Gros-Bec. La femelle est beaucoup moins coloriée que le mâle, et n'est qu'un peu verdâtre. Elle pond plusieurs fois de quatre à six œufs longs, d'un noir pâle avec des taches sanguines, principalement au gros bout. Le Bruant ramage surtout dans la compagnie des autres oiseaux, mais on ne peut pas dire

qu'il chante. Son ramage commence à la fin de février. Il s'apprivoise facilement. Dans des cages faites exprès il lève avec adresse de petits barils qui contiennent son

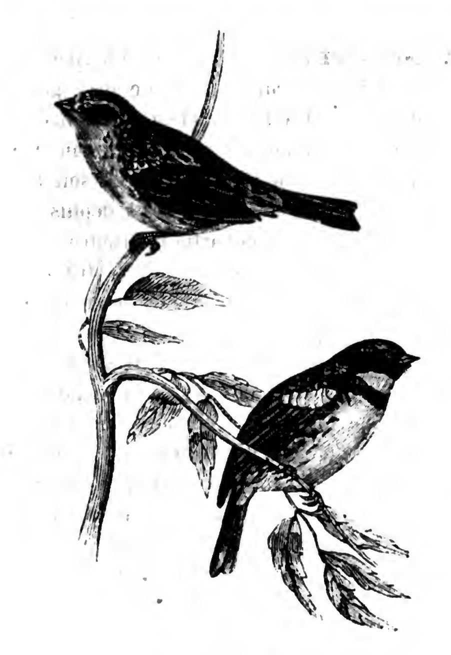


Fig. 1. — Bruant.

manger, et des seaux qui contiennent de l'eau. On peut ouvrir sa cage et l'accoutumer à venir sur le poing. Les Bruants nichent à terre, et les jeunes se nourrissent ex-

clusivement d'insectes. On donne au Bruant en cage du millet, du chènevis, de l'alpiste et de l'avoine. La vie de est oiseau est de cinq ou six ans. Il se maintient en bonne santé dans la captivité.

CHARDONNERET. *Carduelis*. Le Chardonneret est plus petit que le Moineau franc et ne pèse guère plus d'une demi-once. Il a le bec conique, blanchâtre. Le sommet de sa tête est noir, ses mâchoires sont blanches; un anneau écarlate entoure la base de son bec, une marque noire s'étend des deux côtés depuis les yeux jusqu'au bec; son cou et la partie inférieure de son dos sont d'un roux fauve ou cendré. Son ventre est blanc, ses ailes et sa queue noires. Ses ailes sont ornées d'une très-belle marque jaune transversale. On distingue le mâle de la femelle en ce qu'il a le tour du bec noir, de même que les épaules, tandis que la femelle a le tour du bec et les épaules bruns; de plus, les taches rouges manquent sur la tête de la femelle. Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu qu'ils commencent à faire entendre dans le courant de mars. La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps, et cette première ponte est de cinq œufs; elle en fait une seconde et une troisième vers le mois de septembre; c'est dans la dernière qu'il faut choisir les jeunes oiseaux qu'on veut élever, car ils sont, en général, meilleurs chanteurs. On peut facilement apparier le mâle Chardonneret avec la femelle Serin, mais rarement la femelle Chardonneret avec le mâle Canari. Ces oiseaux sont pacifiques entre eux, mais se querellent

souvent avec les Linots et les Serins, surtout pour occuper pendant la nuit la plus haute branche de la volière. Le Chardonneret aime beaucoup avoir à un petit

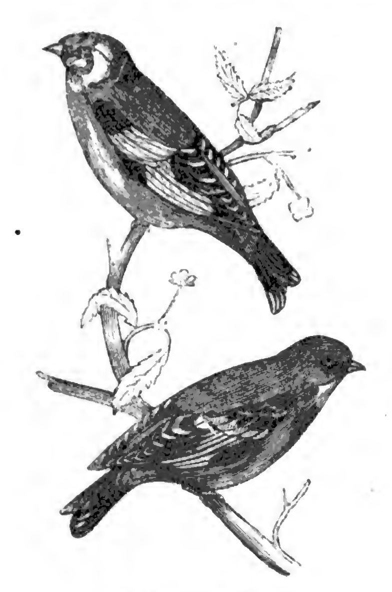


Fig. 5. — Chardonneret.

miroir dans sa cage. On le nourrit avec du chènevis et de le navette. Il vit en captivité de quinze à dix-huit ans.

ÉTOURNEAU. *Sturnus*. L'Étourneau, que l'on nomme aussi **Sansonnet**, est un oiseau très-joli. Son plumage

est colorié de bleu, de jaune, de pourpre et de vert, harmonieusement mêlés, C'est un oiseau docile et fin, qui apprend facilement les airs et accentue les paroles, mais qui oublie très-vite ce qu'il apprend. Il est toujours gai, éveillé, et reconnaît tous les habitants de la maison. Il est enclin à mêler un air à un autre; pour le bien dresser, il faut l'isoler; il gazouille continuellement. Il niche au commencement de mars. Pendant le temps de l'accouplement, son ramage est plus vif qu'à l'ordinaire. La femelle pond cinq ou six œufs et les couve de dix-huit à vingt jours. On nourrit les petits de pain trempé dans du lait, et plus tard de viande, de pain dur, de fromage, de vers, de panais, de chènevis, de graines de sureau, de raisins et de cerises. Il faut éviter que cette nourriture s'aigrisse. Une baignoire lui est nécessaire. Sa cage doit être haute, longue et large.

FAUVETTE. *Sylvia*. La Fauvette fournit un groupe de douze espèces, toutes très-aptes à la vie familière et chantant admirablement. L'espèce qu'on élève communément est la Fauvette à tête noire. Le dessus de sa tête est noir et son bec brun; le haut du cou, le dos et le croupion sont d'un gris brun, tirant sur l'olivâtre. Le reste du cou, les joues, la gorge, la poitrine, les jambes et les côtés sont gris, le ventre est gris blanc, l'aile est variée de gris-brun, de brun olivâtre et blanc. La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a le dessus de la tête d'un marron clair. Il y a une variété de fauvette à tête noire dont tout le corps est tacheté de noir et de blanc. Pour élever les petits il faut les prendre six ou huit

jours aprés leur naissance, et on les nourrit d'une pâtée préparée avec du chènevis écrasé, du persil haché et de la mie de pain bien arrosée. Cet oiseau s'apprivoise très-facilement et s'attache avec ardeur à la personne qui le soigne et qui l'instruit; sa satisfaction s'exprime par un battement d'ailes plein de charmes. Son chant tient un peu de celui du Rossignol; il est pur et léger, rempli de modulations agréables, flexibles et nuancées. La femelle pond de cinq à six œufs; le mâle est toujours affairé autour de sa femelle, et non-seulement il la nourrit, mais encore il couve alternativement avec elle. Cet oiseau est le plus aimable et le plus affectueux de tous ceux qu'on élève en cage; il aime et reconnait son maître, et ne manque jamais de battre des ailes et de pousser de petits cris à son approche pour saluer sa venue.

GEAI. *Garrulus.* Le Geai est moins gros que le Pigeon. Il est remarquable par son plumage. Le corps est d'un gris vineux, une large tache bleu vif, rayée de bleu foncé, couvre son aile. Par les mœurs et les habitudes, le Geai ressemble beaucoup à la Pie. Jeune, il apprend facilement à parler. Il contrefait le chien, le chat, la poule, les jappements des petits chiens et le son de la trompette. Son naturel est très-pétulant, et il est si violent, que, lorsqu'il est en captivité, il devient méconnaissable et ne peut conserver la beauté de ses plumes, qui sont bientôt cassées, déchirées, contre les barreaux de la cage. On le nourrit de vesces, de glands, pendant l'automne et l'hiver, et, en été, de pois verts, de groseilles, de feuilles de ronces, et de cerises.

GROS-BEC. *Coccothraustes*. Cet oiseau a le plumage de couleur roussâtre, le cou cendré, le dos roux, la poitrine cendrée légèrement teinte de rouge, le corps gros comme celui du Pinson. Relativement à la taille, la tête est d'une grosseur démesurée; le bec est si fort,

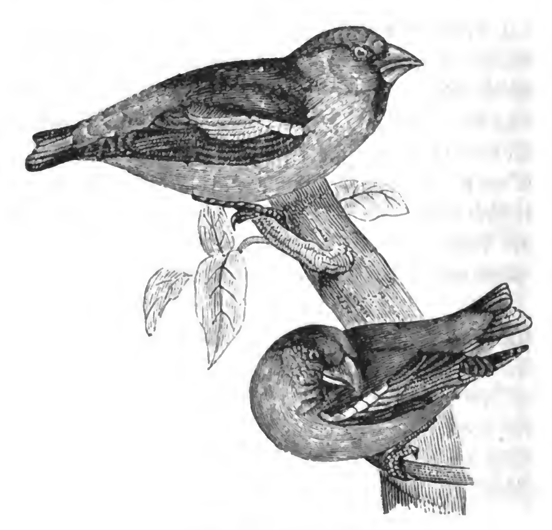


Fig. 6. — Gros-Bec.

qu'il casse avec facilité les noyaux d'olives et de cerises, de même que les noix. Cet oiseau est fort peu recommandable, car il gazouille peu agréablement et est en outre un dangereux compagnon de volière : il attaque les oiseaux plus faibles que lui. Sa seule qualité est

d'être très-familier. En tout cas, il faut lui réserver une cage séparée. On lui donne pour nourriture du chènevis, de l'alpiste et autres graines semblables. La femelle pond de cinq à six œufs.

HIRONDELLE. *Hirundo.* L'Hirondelle a été appelée l'oiseau du bon Dieu. Elle est essentiellement amie de l'homme; elle nous arrive dès les premiers soleils, vers le commencement d'avril, pour nous débarrasser des insectes ailés que la chaleur fait éclore. Elle bâtit son nid aux angles de nos fenêtres. Son vol est gracieux. Toute la terre est sa patrie. Elle ne connaît que les étés dans toutes les contrées; sa vie est une fête et son chant un hymne. Le mot gazouiller a été fait tout exprès pour l'Hirondelle. Ce gazouillement est un thème favori sur lequel aiment à broder les oiseaux compositeurs : le Canari, le Chardonneret, le Rouge-Gorge et les autres. La domesticité en cage est mortelle à l'Hirondelle; on ne cite point d'exemple d'animaux de cette espèce ayant vécu plus d'un mois en volière ou en cage. Il semble que l'homme devrait bien traiter un oiseau qui lui annonce la belle saison et qui lui rend des services réels; cependant dans plusieurs pays on leur fait la chasse en automne d'une manière destructive, principalement en Alsace et en Italie; les Hirondelles deviennent alors très-grasses et leur chair offre la saveur et la délicatesse de celle de l'Ortolan. A cette époque elles passent la nuit sur les roseaux et les joncs qui sont dans les marais, et il suffit de laisser tomber, à l'entrée de la nuit, un filet tendu sur ces plantes marécageuses,

pour noyer le lendemain tous les oiseaux qui se trouvent pris dessous. Cette chasse est profitable lorsqu'elle ne se fait que pour les Étourneaux, ces grands dévastateurs de raisins, mais elle détruit un grand nombre de Lavandières, de Bergeronnettes, qui nous rendent des services aussi réels que les Hirondelles. L'*Hirondelle de fenêtre* est très-distinguée entre tous les oiseaux par son intelligence Les idées arrivent à son cerveau avec une extrême promptitude, et ses organes obéissent de même aux volontés qu'elles y font naître.



Fig. 7. — Hirondelle.

Les mêmes nids servent aux Hirondelles plusieurs années de suite; il ne leur faut que six à huit jours pour le construire. Elles portent de la terre avec leur bec et leurs pattes ; elles la gâchent et la posent avec leur bec. Leurs pontes, au nombre de deux à trois, est de quatre à cinq œufs; leurs petits éclosent vers le milieu de juin.

Les **Hirondelles de mer**, dont certaines espèces fréquentent nos fleuves aussi bien que nos mers, sont de

charmants voiliers qui aiment à se jouer dans les airs. Elles se reposent sur les mâts des navires et sur les petits ilots de gravier ou de vase qui émergent aux basses eaux de tous les fleuves. Une ardente confraternité lie tous ces oiseaux. Quand une Hirondelle est blessée, toutes ses compagnes accourent pour lui porter secours, et le chasseur inhumain peut exploiter cet instinct de charité pour tuer tout le volier; mais les Hirondelles de fenêtres, comme les Hirondelles de mer, sont des oiseaux si inoffensifs, si utiles, si familiers, que c'est un crime de les tuer. Les Chinois font un mets succulent des nids de la petite *Salangane*, qui n'est autre qu'une Hirondelle aquatique.

LINOTTE. *Linota.* La Linotte est grosse comme un Moineau; la tête est couverte d'un plumage cendré noir, le dos est noir et roux mêlé, la poitrine blanche, le bas-ventre blanc jaunâtre, le haut de la gorge rouge, le bord des ailes roux, les grandes plumes noirâtres et blanchâtres par les côtés et leurs extrémités, ainsi que la queue. La couleur des pieds est d'un brun obscur. On l'élève très-bien, surtout la Linotte commune. Il y a encore la Linotte grise; la grande Linotte des vignes, la petite Linotte des vignes; la très-petite Linotte de Lorraine, qui vit très-bien en compagnie. On nourrit ces oiseaux avec du millet et de la navette. Ils chantent agréablement et apprennent avec facilité des airs de serinettes. Ils chantent mieux dans une petite cage que dans une grande. On distingue le mâle de la femelle en ce qu'il a le côté extérieur de quelques-unes des pennes

de l'aile blanc jusqu'à la côte, et la femelle les a seulement de cette couleur.

MARTIN-PÊCHEUR. *Alcedo*. Cet oiseau a le plumage éclatant; il porte sur la tête une calotte bleu sombre étoilée de bleu clair, terminée par un épais chignon. Le bec est très-long et effilé. La gorge est blanche et les moustaches vertes. C'est un oiseau plongeur et qui habite près des rivières. Il choisit, pour faire son nid, un trou de rat ou d'hirondelle de rivage situé ordinairement à un pied au-dessus du niveau de l'eau. Il fait deux à trois pontes de six à huit œufs. Cet oiseau est moins commun que les autres espèces de nos contrées, car, pendant les hivers rigoureux, il en périt bon nombre par la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer leur nourriture habituelle, qui consiste en petits poissons qu'ils saisissent d'une manière très-adroite en plongeant ou en rasant la surface des eaux, en faisant entendre un cri aigu et assez désagréable. On peut nourrir ces oiseaux dans les volières en leur donnant des petits poissons, des vers, des insectes aquatiques que l'on peut mettre dans un petit bassin où ils les prennent à la volée. Le Martin-Pêcheur ne mange pas s'il s'aperçoit qu'on le regarde. Il lui faut un grand abreuvoir. Il ne peut habiter que les volières de campagne, et encore y meurt-il très-vite.

MERLE. *Merula*. Cet oiseau est solitaire, défiant, et cependant il est facile d'en obtenir la familiarité. Il siffle, il chante, il parle. Son sifflement est très-varié; sa mé-

moire est très-remarquable : ce qu'il a appris une fois, il ne l'oublie jamais, mais il n'articule pas si bien que le Perroquet.



Fig. 8. — Merle.

Le **Merle d'Amérique** est celui qui a le plus de mémoire, qui parle le mieux.

Le **Merle gris** a une voix très-étendue et très-douce.

Jeune, il faut le nourrir avec du pain trempé dans du lait; vieux, on le nourrit avec des graines et des restes de table de toute espèce.

Le **Merle rose**, *Seleucide Samarvar*, est une des plus jolies variétés des oiseaux insectivores; les naturalistes le placent soit dans le genre *Tourdre*, soit dans le genre *Martin*, parce que, comme ce dernier, il se nourrit de préférence de sauterelles ; ces dernières, jadis une des plaies d'Égypte, continuent d'infester les campagnes dans les pays chauds ; celui qui les détruit est un bienfaiteur ; c'est à ce titre d'utilité, tout autant qu'à sa gentillesse, que le Merle rose doit la protection touchante plutôt que superstitieuse dont il jouit en Asie. Dans ses migrations continuelles, vaguant à l'aventure, cherchant le soleil, cet oiseau passe en Italie, où on le connaît sous le nom d'*Étourneau de mer*; il vient nicher par familles dans les pays les plus chauds de l'Asie Mineure. Les rochers, les troncs d'arbres, lui servent d'abri. A l'époque des froids, il achève de perdre quelques plumes noires et grises et devient tout à fait rose. Dernièrement, à Constantinople, un voyageur a vu en volière un grand nombre de Merles roses, vivant en bon état et en grande familiarité avec le gardien de la volière. Ce dernier est un aventurier français, qui a suivi l'expédition de Crimée et a racheté ou pris plusieurs douzaines de ces oiseaux, dont la chasse fournissait un fréquent aliment aux cuisines des bivacs. Les étrangers visitent avec curiosité cette jolie exposition, et les habitants du pays y vont comme en pèlerinage. Ces

Merles sont très-féconds et on peut les faire pondre en cage. Il ne faut pas les mettre dans la volière commune, car ils tourmentent continuellement les autres oiseaux. Ils font leur première ponte de cinq à six œufs, mais elle réussit rarement à cause de l'intempérie de la saison. La seconde ponte va mieux, et n'est que de quatre ou cinq œufs. Ces Merles aiment beaucoup à se baigner, et il ne faut pas épargner l'eau dans leur volière.

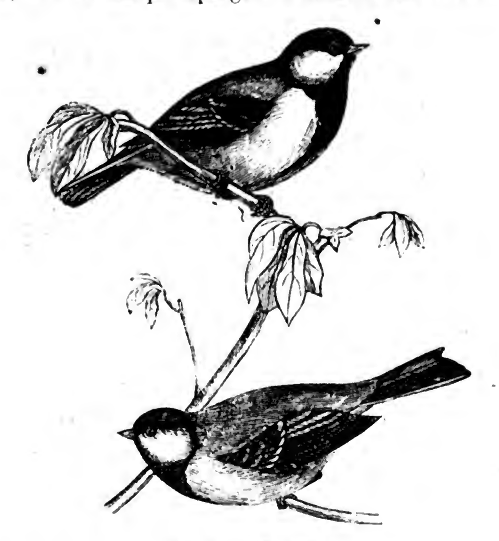


Fig. 9. — Mésange.

MÉSANGE. *Parus.* On en compte vingt-cinq variétés. En France on ne peut acclimater et élever en domesticité que la Mésange ordinaire. Cet oiseau a d'excellentes

dispositions pour le chant. Il est carnivore. On le nourrit avec des limaçons, du fromage nouvellement caillé, des œufs de fourmis et les restes des aliments de ménage. Les noisettes lui sont un régal. Il faut lui donner en abondance de la nourriture et de l'eau pour se baigner, car, lorsqu'on ne lui accorde pas assez de soins, cet oiseau a beaucoup de penchant à attaquer ses compagnons de volière. La ponte est ordinairement de huit à dix œufs. La Mésange couve douze jours, et les petits sont assez forts pour prendre leur vol au bout de quinze jours.

MOINEAU. *Passer*. On n'élève guère de Moineau dans les volières. Cet oiseau, colère et vorace, manque complétement d'amabilité; mais, comme il est robuste, si on a beaucoup de patience, on peut l'élever, et il vit longtemps en captivité, si cependant on l'a pris jeune. Dans ce cas, on peut l'amener à obéir à la voix, l'instruire, et obtenir qu'il retienne quelque chose du chant des oiseaux avec lesquels on le renferme. Les Moineaux peuvent devenir très-familiers en liberté et le sont bien davantage en captivité. Les débris de la table leur servent de nourriture. Ils vivent de cinq à six ans. La question de savoir si le Moineau est un oiseau plus nuisible qu'utile est depuis longtemps controversée. Cette question de haute économie ne rentre pas dans notre sujet, mais il nous semble cependant que les dégâts que le Moineau cause à nos récoltes sont compensés par la destruction qu'il fait des chenilles, vers et insectes qui composent en grande partie sa nourriture. On ne devrait détruire les Moineaux que tout au plus dans les can-

tons où il y a à côté d'eux un nombre suffisant d'autres oiseaux insectivores.

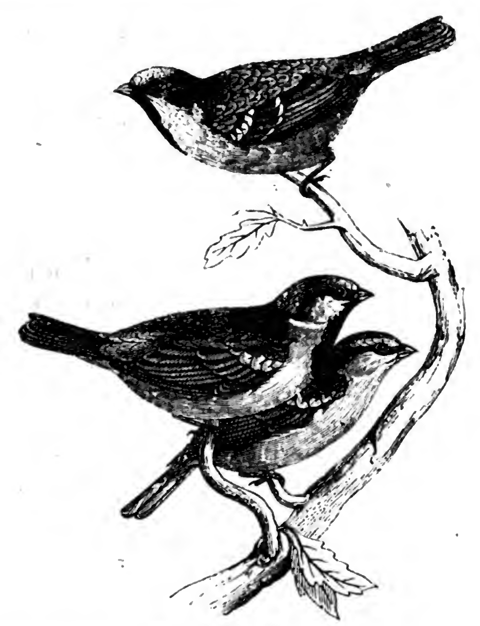


Fig. 10. — Moineau.

ORTOLAN. *Emberise hortulana*. Cet oiseau peut être comparé au Verdier jaune. Il chante agréablement. Il vit de sept à huit ans. On l'engraisse rapidement avec du millet.

PASSEREAU. Oiseau de la grosseur du Merle. Pris

au nid, il se laisse facilement instruire et peut imiter parfaitement les modulations du flageolet. La nourriture du Passereau est celle du Rossignol.

PIE. *Pica.* Cet oiseau se tient d'ordinaire en une demi-liberté avec les ailes coupées. Il est facile à apprivoiser et devient très-familier. Pour instruire les Pies, comme d'ailleurs pour la plupart des oiseaux, il faut les prendre dans le nid, vers le quinzième jour; il faut leur donner la becquée avec du pain trempé de lait ou d'eau, puis ensuite de la viande hachée, des pommes et des poires même gâtées. Cet oiseau apprend très-bien à parler. Il a beaucoup d'instinct et de babil; à l'entendre, on le prendrait pour un homme. La Pie se plaît à contrefaire le cri de divers animaux et tout ce qu'elle entend. Pour la rendre bavarde, il faut la tenir en cage. Quand elle est rassasiée d'aliments, elle va cacher adroitement ce qui lui reste de provisions pour le besoin à venir. Il faut se méfier de son instinct voleur, et ne pas laisser des objets brillants à sa portée. Elle mange de tout; quelquefois même, en hiver, elle picore dans les auges des pourceaux, qui souffrent volontiers qu'elle monte sur leur dos. Les petits oiseaux et leurs œufs doivent être abrités de sa voracité. Le mâle se distingue difficilement de la femelle, qui ne fait qu'une couvée de sept à huit œufs; mais, si on lui vole ses petits, elle en fait une seconde, et même une troisième si on dérange la seconde. Le mâle et la femelle couvent alternativement pendant quatorze jours environ. Les Pies deviennent chauves à l'époque de la mue, vers le mois d'août.

PINSON. *Fingilla*. Le Pinson est plus petit que le Moineau franc. Sa queue est longue. Le mâle a la poitrine et le cou rougeâtres, le bec plombé, la tête blan-

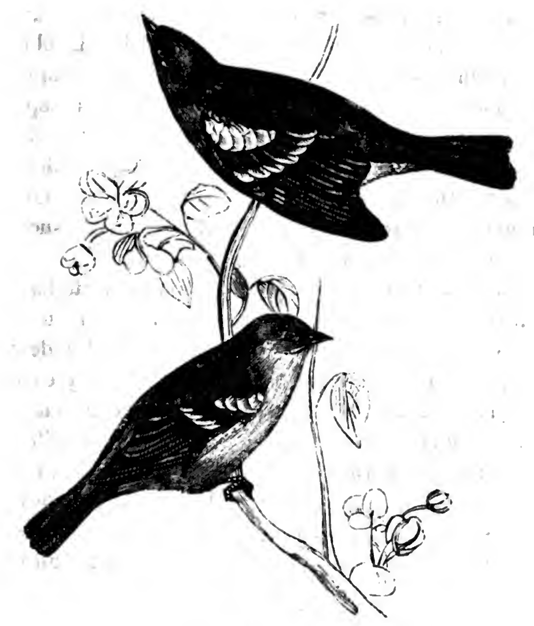


Fig. 11. — Pinson.

châtre, les ailes noires, avec trois taches blanches. La femelle a le bec plombé, le corps blanchâtre en dessous; les grandes plumes des ailes sont noires. Cet oiseau est vif, gai comme son chant, d'où est venu le proverbe :

Gai comme un Pinson. Il commence à chanter de fort bonne heure, et son chant dure jusqu'au mois de juin. Il est des plus variés. Quelques personnes crèvent les yeux de ces oiseaux pour que, n'étant distraits d'aucune façon, ils ne cessent de chanter. Cet oiseau est un de ceux que l'on peut instruire comme le Rossignol et le Serin. On le nourrit avec du chènevis ou de la graine de chardon. Il aime beaucoup à se baigner. On peut l'apprivoiser en le prenant très-jeune, et il devient alors familier. Il est très-sensible au froid. Il est sujet à devenir aveugle. Quand on voit que ses yeux pleurent, que ses plumes se hérissent et se gonflent, on tire le suc des feuilles de bette ou de poirée, on le mêle avec de l'eau et du sucre, et l'on donne au Pinson à boire de cette liqueur pendant quatre ou cinq jours, en la lui présentant seulement d'un jour à autre. On peut encore lui donner un petit bâton de figuier pour se percher et y essuyer ses yeux. On le nourrit ensuite pendant deux ou trois jours avec la graine de melon mondée. La femelle fait deux pontes de trois à cinq œufs; la première ne produit souvent que des mâles et la seconde que des femelles. Le mâle est très-jaloux, et il ne faut pas en mettre deux dans une volière; on peut apparier un mâle Pinson avec une femelle Canari.

Pinson des montagnes. Le Pinson des montagnes, qui est très-commun en France, ne dit presque rien en cage. Il imite seulement le cri de quelques oiseaux. Sa nourriture est du panais et du chènevis. Il vit de quatre à cinq ans.

ROITELET. *Regulus*. Très-petit oiseau répandu dans tous les pays, ayant le bec grêle, moitié plus court que la tête, la queue échancrée. Cet oiseau a beaucoup d'agilité; il est toujours en mouvement, voltigeant sans cesse et se tenant parfois dans presque toutes les positions, la tête en bas. Il est très-susceptible de s'apprivoiser, et sa petitesse, sa beauté, son élégance, de même que son chant mélodieux, en font un des hôtes les plus agréables de la volière, ou plutôt de la cage, car il passerait aisément à travers les grilles de la volière. Il est si petit, qu'il s'échappe de toutes les cages dont les mailles ne sont pas très-serrées. La femelle pond six ou huit œufs de la grosseur d'un pois. Sa nourriture se compose de mouches, de chenilles et de larves d'insectes. Cet oiseau est très-dur au froid. On peut lui mettre dans la cage des bottes de fleurs, de feuilles et d'écorces cueillies de grand matin. Ils boivent la rosée et mangent sur les feuilles, cela leur adoucit la captivité.

ROSSIGNOL. *Philomela*. Le Rossignol est un peu moins gros que le Moineau et ne dépasse point la grosseur de la Fauvette. Sa tête, son dos et son cou sont en général d'un brun tirant sur le roux. Sa gorge, sa poitrine et son ventre sont gris-blanc; ses ailes sont mélangées de gris-brun et de blanc roussâtre. Son bec est fait en alêne; chaque pied a trois doigts en avant, et, par derrière, un quatrième, dont l'ongle est courbé en arc. La femelle se distingue du mâle par son plumage, qui est d'un gris plus cendré. C'est le premier des oiseaux de chant. Son chant est des plus vifs et plus varié que celui

d'aucun autre oiseau. Si l'on veut faire bien chanter le Rossignol, il faut le bien nourrir et le placer dans un endroit gai, lui couvrir sa cage de verdure, en un mot lui rendre son habitation agréable. Le Rossignol s'accouple vers le commencement de mai. La femelle pond ordinairement cinq œufs, qu'elle couve avec beaucoup d'assiduité pendant dix-huit ou vingt jours. Pendant que les petits sont très-jeunes, le mâle, partageant avec la



Fig. 12. — Rossignol.

femelle le soin de les nourrir, ne chante point. La femelle fait une nouvelle ponte en juin, et la dernière à la fin de juillet; exceptionnellement elle en fait quatre. Les Rossignols aiment à être seuls. Il est d'ailleurs très-peu d'oiseaux qui puissent nicher dans la volière commune. Au bout de quinze ou vingt jours les petits abandonnent le nid. Il est difficile d'apprivoiser le Rossignol. C'est un oiseau sauvage, jaloux même de sa femelle, et qui

tient difficilement en cage aux époques de migration. Pour nourriture, on peut lui donner des araignées, des cloportes, des mouches, des œufs de fourmis, des vers, toutes sortes d'insectes, des figues, des baies de cornouiller. Il faût le tenir, pendant le beau temps, dans les lieux frais et ombragés, les bosquets, les treilles, les haies vives; le garantir du froid, surtout du vent du nord. On devra lui choisir de préférence les endroits où se trouvent des échos, et le placer commodément pour chanter de manière qu'il puisse être entendu par sa femelle pendant qu'elle couve, et puisse veiller en même temps sur son nid. On pourra le changer souvent de place, mais toujours de manière qu'il ne perde pas de vue le nid de sa femelle. Le Rossignol entre en mue en juillet ou en août. Après la mue, en septembre, on le place dans une chambre bien aérée et munie d'un poêle. L'hiver est très-critique pour le Rossignol; mais, si la pièce est maintenue dans une chaleur moyenne et continue jour et nuit, on pourra le conserver. Le Rossignol même chantera en hiver comme en été; seulement il ne faut pas le changer de place. Avec des soins, le Rossignol peut vivre de quinze à vingt ans en cage. Nous parlerons encore, au chapitre suivant, de l'éducation et de la nourriture de cet oiseau, une multitude d'oiseaux exotiques pouvant être élevés avec les soins et la pâtée que réclame le Rossignol.

ROUGE-GORGE. *Rubecula.* Le Rouge-Gorge est remarquable par l'harmonie de son chant doux et mélancolique, surtout quand il est en captivité, la vivacité

de son allure, sa gaieté. Après la mue, son plumage est très-joli. Il s'apprivoise, s'habitue à manger dans la main et à deviner les petites choses qu'on lui commande. Il

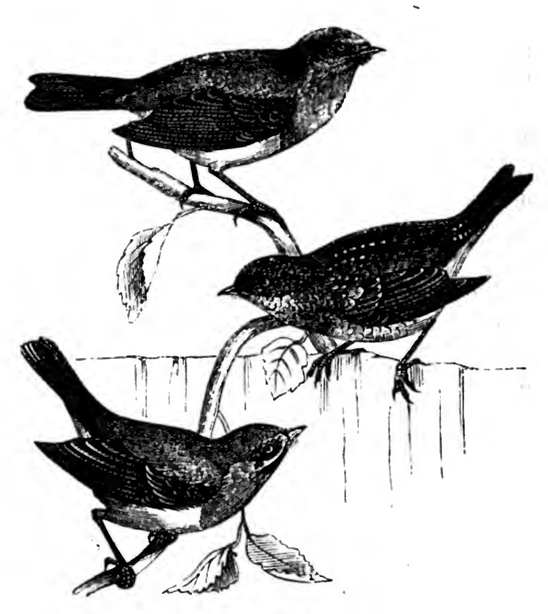


Fig. 13. — Rouge-Gorge.

chante toute l'année, mais c'est au printemps que sa voix est plus brillante, surtout en captivité. Les premiers jours de la captivité, on peut lui donner pour nourriture des graines, des fruits, des vers. Il faut mettre une bai-

gnoire dans sa cage, pour qu'il puisse se baigner chaque fois qu'il lui plaît. Il vit de dix à douze ans.

SERIN. *Serinus*. On compte vingt-neuf variétés de Serins, dont les noms diffèrent suivant les couleurs. Cet oiseau nous vient des îles Canaries, et il n'est d'ailleurs acclimaté qu'en cage. Sa voix mélodieuse l'a rendu célèbre. On l'élève avec soin. Il niche en captivité et est susceptible de la plus belle éducation. Le Serin l'emporte sur tous les autres oiseaux par la douceur et la mélodie de son gazouillement, par la splendeur dorée de son plumage, l'affabilité de son caractère, sa familiarité, son aptitude à apprendre à chanter et à siffler. Dans tous les pays de l'Europe, on élève des Serins, on les fait couver ensemble dans les volières. On les apparie avec le Pinson, la Linotte et le Chardonneret. Les sujets qui naissent de ces accouplements sont appelés *mulets*. Ils ont la queue et la tête semblables à celles du père; mais, au reste, ils sont inférieurs. Le Serin mâle a en général le plumage d'un jaune plus vif que celui de la femelle. Il a, en outre, une teinte jaune sous le bec qui descend plus bas que chez la femelle. Sa tête est aussi un peu plus grosse et plus longue. Mais c'est surtout son chant qui le distingue de sa compagne. Dès qu'il mange seul, on l'entend gazouiller; il s'essaye à imiter le ramage de son père, qui semble lui-même vouloir instruire ses petits; car jamais son ramage n'est plus irillant que lorsqu'il commence à entendre leur gazouillis. Il y a, comme nous l'avons dit, un grand nombre de variétés de Serins, mais, en dehors des différences de

couleur, il faut surtout distinguer les Serins ordinaires des Serins dits hollandais. Le Serin vit de dix à quinze ans. C'est ordinairement vers la fin de mars que l'on accouple ces oiseaux; on ferait mieux d'attendre le milieu d'avril. On les met à cette époque dans une cage bien nettoyée, de petite dimension, et on expose cette cage au levant de préférence. Il faut, pendant le temps de

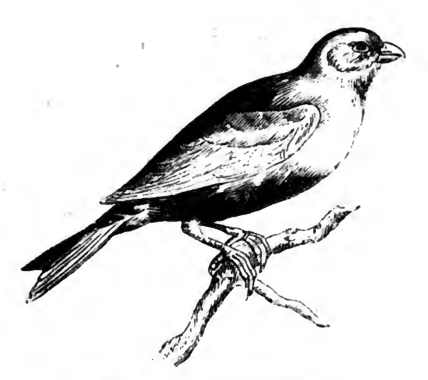


Fig. 14. — Serin ordinaire.

l'accouplement, les laisser bien tranquilles, avoir soin que ce soit la même personne qui leur donne la nourriture, ne pas toucher les œufs, et surtout les petits lorsqu'ils sont éclos, avant qu'ils aient atteint quinze jours ou trois semaines. Si on peut disposer d'une petite pièce claire et exposée au levant, on peut, en ayant soin de la démeubler complétement, y lâcher plusieurs

Serins mâles et femelles, dans la proportion de quatre femelles sur un mâle; il faut leur disposer autant de nids qu'il y a de femelles. On mettra aussi de longs bâtons de distance en distance, pour que les Serins puissent s'y percher; l'on y met de petits arbustes. Une fenêtre grillée, pour donner de l'air quand il fait beau, complétera les dispositions de cette volière improvisée. La meilleure nourriture à donner aux Serins pendant l'accouplement est de l'échaudé bien pulvérisé et même passé au tamis, humecté avec du lait, des œufs durs. La nourriture ainsi préparée leur donne plus de facilité pour nourrir leurs petits, par la raison qu'ils n'ont plus besoin de la broyer eux-mêmes. Les Serines couvent trois fois environ jusqu'au mois d'août. Les pontes sont de quatre à six œufs, qu'elles font successivement éclore chaque jour. Il faut compter treize à quatorze jours entre la ponte du dernier œuf et l'éclosion du premier. Au bout de quelques jours, lorsqu'on s'aperçoit que les petits ne couchent plus dans le nid et mangent seuls, on les sépare de leurs pères et mères, que l'on peut faire nicher de nouveau. Les mâles commencent à gazouiller à peu près dès qu'ils mangent seuls.

Le **Serin hollandais**, de forme plus élancée que le Serin ordinaire, a les pattes plus longues. Il chante mieux que les Serins ordinaires. Rien n'est plus agréable que de voir ces charmants oiseaux dans une cage où ils peuvent voleter à l'aise; il semble qu'ils ont conscience de leur beauté. Ils aiment à s'allonger sur leurs longues pattes et font entendre leurs accents les plus mélodieux.

Cette race est plus difficile à élever et demande beaucoup plus de soins que la race ordinaire. Elle provient



Fig. 15. — Serin hollandais.

de croisements successifs de Canaris choisis parmi les plus beaux sujets; elle a été obtenue en Hollande et se trouve en France depuis vingt ans environ.

TOURTERELLE. *Turtur.* Un couple de ces oiseaux s'associe très-bien dans les grandes volières. Ils sont plus gracieux que les Pigeons. Pour les conserver en bonne santé, il faut leur donner fréquemment des graines de pin maritime; mais ils mangent de tout, des grains, des insectes, etc. Ces oiseaux aiment la chaleur en hiver et la fraîcheur en été. On les nourrit avec du chènevis, du millet, de l'alpiste, de la navette, du mouron et du plantain; ils aiment aussi les fruits, le sucre et toutes les douceurs.

II

OISEAUX EXOTIQUES

Ces oiseaux, plus rares et en général plus chers que les oiseaux indigènes, sont fort appréciés des amateurs. La difficulté de se les procurer, de les élever ensuite, jointe à leurs qualités particulières, fait qu'on leur prodigue les soins les plus minutieux, seul moyen que l'on ait de les conserver. Ces oiseaux justifient cette prédilection par la beauté de leur plumage, la délicatesse de leurs formes et la mélodie de leur chant. On ne parvient que très-difficilement à accoupler les oiseaux exotiques. Ainsi qu'il a été déjà dit dans notre introduction, nous ne faisons pas un traité d'histoire naturelle, aussi ne parlerons-nous que des espèces exotiques connues en Europe comme s'y étant acclimatées en captivité et susceptibles, par conséquent, d'habiter la volière dont elles font l'ornement. Nous suivrons l'ordre alphabétique, comme nous l'avons fait pour les oiseaux indigènes.

BEC-D'ARGENT. *Ramphocelus*. Cet oiseau a le bec de la longueur de la tête; il est nommé Bec-d'Argent parce que le bas de son bec se prolonge jusque sous les yeux et forme de chaque côté une plaque épaisse qui simule l'argent le plus brillant. Son plumage est mélangé

de rouge, de jaune et de noir. Il nous vient de la Guyane. Il se nourrit de fruits et d'insectes, mais dans la volière il mange des graines de millet et de chènevis.



Fig. 16. — Bec-d'Argent.

BENGALI. *Estrelda.* Le Bengali provient d'Abyssinie, et c'est un des oiseaux exotiques les plus recherchés. Il doit cette préférence à son beau plumage, à sa douceur et à son chant, qui est un gazouillis caressant et rempli d'agrément. Il a la voix vibrante et métallique. Il s'acclimate facilement et est un de ceux qui ont le plus de tendance à se reproduire dans nos contrées. Il devient très-familier. Il mue en été. Il s'accouple en automne et en hiver, aussi faut-il le tenir très-chaudement à cette épo-

que. La femelle pond quatre à cinq œufs, qu'elle élève avec soin, aidée par le mâle. Cet oiseau mange des insectes, des chenilles, du mouron, de la laitue, du millet. Il vit de sept à huit ans.

CARDINAL. *Cardinalis*. Cet oiseau, qui se trouve en Amérique, est remarquable par son chant vraiment superbe. Il a une voix forte qu'il fait entendre toute l'année, sauf pendant la nuit. On ne peut réussir à le faire produire en Europe, aussi est-il assez cher. Il se nourrit en cage de chènevis, de millet, de navette, etc. Il y en a de rouges, de verts et de gris.

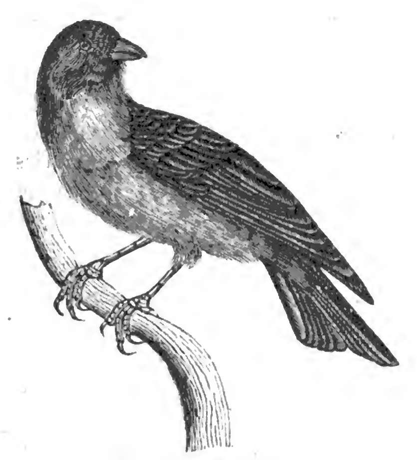


Fig. 17. — Combassou.

COMBASSOU. *Loxigilla*. Cet oiseau, qui vient du Sénégal, a le bec conique, arrondi au sommet, les ailes

allongées et la queue courte. Il est d'une amabilité et d'une turbulence extrêmes. Dans la volière il tourmente toujours les Bengalis, les Sénégalis et les autres petits oiseaux. Il ne craint même pas de s'attaquer à plus gros que lui. Son beau plumage, sa vivacité, sa gentillesse, le font rechercher malgré ces défauts. Il lui faut une volière vaste et ornée d'arbrisseaux verts.

PAROARE. *Paroaria*. Cet oiseau, qui a la tête surmontée d'une huppe redressée, est remarquable par son plumage d'un rouge vif; il se reproduit en Europe avec beaucoup de soins et de précautions. La femelle pond trois œufs qu'elle couve quinze jours. On peut les nourrir avec des insectes, de la viande hachée et des graines de millet.

PERROQUETS. *Psittacus*. Les Perroquets présentent une variété que l'on n'est parvenu à classer, pour les types domestiques, que par les différences de dimensions. Les principales espèces de gros Perroquets sont :

Les **Aras**, *Ara*, les plus gros de tous : ils ont la tête, le cou, le dos et le ventre couleur de feu; les ailes sont nuancées de bleu, de rouge et de jaune; la queue est ordinairement rouge et très-longue. L'Ara est originaire de la Guadeloupe; jeune, il apprend très-facilement à parler; il est d'un caractère facile, doux et caressant; il s'attache beaucoup à la personne qui prend soin de lui. Le cri des Aras n'est pas agréable, et ce n'est que la beauté de leur plumage qui les fait supporter dans les

appartements. La femelle fait deux pontes par an, chacune de deux œufs, qui sont couvés par le mâle et la



Fig. 18. — Ara rauna.

femelle, qui nourrissent ensuite leurs petits l'un et l'autre. Il y a des Aras rouges, des bleus et des verts.

Nous figurons l'Ara rauna.

Les **Maracanas,** plus petits, plus communs et plus sociables que les Aras.

Les **Macaos,** remarquables par l'harmonie des couleurs qui composent leur plumage.

Les **Kakatoès,** *Cacatua,* les **Papegays,** dont il y a onze espèces. Ces oiseaux, originaires de l'Australie, de la Guyane, de l'Amérique méridionale, apprennent à parler aisément, et ils sont assez intelligents. Celui qui est le plus recherché pour son parler et sa beauté est le Cavoua.

Les Perroquets de moyenne taille sont :

Les **Verts,** très-communs le long de la rivière des Amazones.

Les **Cendrés,** qui ont généralement la queue rouge et sont réputés très-bavards.

Les **Gris-Blancs,** dont les plumes sont enrichies de quelques nuances rouges.

Les beaux **Perroquets de Clusius,** nuancés de bleu, de vert et de blanc.

Les **Perroquets des Barbades,** qui ont le devant de la tête d'un fauve pâle entouré d'une belle couronne jaune qui s'étend jusque sous la gorge; ils ont la réputation d'être très-doux et d'articuler très-distinctement les mots.

Les petits Perroquets sont :

Le **Perroquet à collier,** qui nous vient des Indes, et se distingue par un collier d'un beau vermillon qui tranche sur le ton vert de son plumage

Le **petit Perroquet tout vert,** le plus communément élevé en France.



Fig. 19. — Maracana.

Le **petit Perroquet vert des Indes orientales,** qui a le devant de la tête et la gorge d'un rouge écarlate et le reste du corps vert.

Le **Perroquet rouge et vert,** sur lequel on remarque quelques taches et quelques nuances de bleu.

Le **Perroquet rouge et crêté,** qui a les ailes, la queue et la crête rouges et le reste du plumage vert.

Le **petit Perroquet de Bontius,** qui a le bas du ventre, la crête, le cou, le dessus de la tête incarnat, et le bout des plumes vert nuancé de bleu.

Tous ces oiseaux sont très-agréables de plumage. Ils parlent et sifflent; leur conversation est peu variée, mais elle est très-amusante par la manie qu'ils ont tous de jeter à tout propos et à la figure des gens les quelques paroles qu'ils ont apprises et qui sont toujours caractéristiques, comme accent, comme mouvement de passion. Pour apprendre à parler aux Perroquets, il faut avoir beaucoup de patience et de régularité dans les leçons, qui se donneront plus profitablement le soir. On commence par leur donner à manger de la soupe au vin, puis on leur répète plusieurs fois la parole que l'on veut leur enseigner. On aura soin de couvrir la cage avec un morceau d'étoffe et de tenir la lumière cachée. On pourra également leur laisser la lumière; mais il faudra, dans ce cas, mettre devant eux un miroir quand on leur parlera, afin de leur faire croire que c'est un Perroquet qui leur parle. La voix des femmes et surtout des enfants les charme tout particulièrement, et en leur présence ils bavardent jusqu'à ce qu'ils aient achevé tout leur répertoire. Les paroles rompues, les cris, les jurons, sont ce qu'ils retiennent le mieux. Le pain, la soupe, les châtaignes, les noix, les pommes, les poires, le fromage, con-

viennent parfaitement aux Perroquets comme nourriture. La graine de laitue leur sert de friandise. Le persil et les amandes amères les tuent immanquablement. Pour qu'ils mangent mieux et ne gâtent point leur cage, on aura soin, tous les quatre ou cinq mois, de leur accommoder le bec; mais cette opération réclame une certaine habileté et de l'habitude. On aura soin aussi que les abreuvoirs soient toujours pleins d'eau, que l'on changera souvent. Les Perroquets boivent très-fréquemment. Ils sont sujets à la goutte et au mal caduc. Le traitement consiste à les tenir chaudement, à leur bassiner les pattes avec du vin chaud et à leur faire boire du sirop de grenade. Ils vivent de vingt à cent ans.

PERRUCHES. Il y a plusieurs espèces de Perruches, qui sont :

La **Perruche Ara de la Caroline**, dont la robe est relevée par la couleur de la gorge, qui est d'un bel orangé, et par celle de la tête, aurore chez le mâle, jaune chez la femelle; le front est rouge-cerise, le dessus du corps vert et le dessous jaune.

La **Perruche Ara magellanique**, dont les couleurs sont ternes; le manteau est vert, et les parties inférieures brun de suie.

La **Perruche à queue large dorée**, remarquable par ses couleurs brillantes et variées.

La **Perruche à queue de flèche** et la **Perruche à collier rose**, recherchées autant pour leur docilité que

pour l'élégance de leurs formes et la splendeur de leur robe.



Fig. 20. — Perruche à collier rose.

La **Perruche inséparable à tête rouge,** provenant des côtes d'Afrique, et la **Perruche inséparable à tête blanche.** Ces oiseaux sont ainsi appelés parce que rarement ils peuvent vivre seuls : il faut toujours qu'ils soient par paires. Ces espèces peuvent se reproduire en France ; mais il faut beaucoup de soin pour faire réussir les pontes ; et il est essentiel que les oiseaux soient tenus dans un endroit chaud et tranquille.

La **Perruche du Sénégal,**

La **Perruche cardinal rouge,**

La **Perruche gris et vert,**

La **Perruche groseille,**

La **Perruche pénaté,**

La **Perruche royale.**

Ces trois dernières espèces sont originaires de l'Australie.

Ces oiseaux aiment les fruits; on les nourrit encore avec des graines de cyprès. Il faut éviter de leur donner des fraises. Il existe une autre espèce de Perruche que nous recommandons particulièrement :

La **Perruche ondulée d'Australie**, *Nositerna pygmea*, petite espèce de la grosseur d'une Alouette, mais remarquable par son port et ses brillantes couleurs; on la nourrit de la même manière que la Perruche ordinaire. La Perruche ondulée peut être placée en compagnie des oiseaux les plus petits : elle ne leur fait aucun mal. Ces charmants oiseaux se reproduisent facilement dans nos climats.

Cette espèce est aussi intéressante par la beauté de son plumage que par la vivacité et la gentillesse de ses allures. Contrairement aux oiseaux de cette famille, la Perruche ondulée se plait à voltiger comme les plus petits des Passereaux. Le mâle et la femelle se caressent aussi tendrement que les Perruches à tête rouge, dites inséparables. Ces Perruches, dont le prix se maintient toujours très-haut, sont toujours rares, même dans leur pays. Il faut, pour leur nid, une bûche creuse, avec un orifice elliptique aux deux tiers de la base, de neuf centimètres pour le grand axe. Leur plumage est magnifiquement nuancé et leur forme très-gracieuse; elles attirent l'attention de la foule devant les boutiques des oiseliers. La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a des narines blanches au lieu d'être bleues comme celles de ce dernier, dont les couleurs sont aussi plus vives. La paire de ces jolies Per-

ruches se vend de soixante à soixante-dix francs et au-dessus, suivant leur beauté.

SÉNÉGALI. *Amadina*. Le Sénégali nous vient directement du Sénégal, où on n'en compte pas moins de cinquante espèces. Il a le bec à peu près de la longueur de la tête; les ailes courtes et noires, ainsi que la queue, qui est de couleur olive, et la gorge noire. Il s'acclimate dans nos contrées et il peut y vivre de neuf à dix ans. On fera bien de ne lui permettre de s'accoupler que dans le mois de mai. Son ramage flûté a beaucoup d'analogie avec le murmure d'un petit ruisseau. Il est très-sociable et vit bien d'accord avec les Bengalis. Ces petits oiseaux aiment beaucoup à être pressés les uns contre les autres et ils dorment tous sur la même branche. Quand il n'y a plus de place pour être à côté, les derniers venus montent sur le dos des autres, qui ne font aucun effort pour se débarrasser de ceux qui prennent cette liberté à leur égard. On voit même les femelles nicher et couver dans le même nid. Leurs petits une fois éclos, elles les nourrissent toutes indistinctement. Néanmoins il vaut mieux les séparer par paires. La ponte est ordinairement de six à sept œufs, et l'incubation dure quinze jours. Les petits prennent leur croissance complète dans la première année. Ils muent vers le mois d'août.

TISSERIN. *Ploceus*. Cet oiseau, qui est dans le genre des Gros-Becs, a beaucoup de rapport avec les Troupiales. Il se trouve dans l'Afrique et dans l'Inde. Son bec est dur, bombé en dessous et aigu. Cet oiseau, qui a le plumage assez brillant, n'a pas de chant remarquable. Il

est très-industrieux et se construit un nid des plus cu-



Fig. 21. — Tisserin.

rieux. Il se nourrit de fruits sucrés, de raisins ou de figues, etc., et même de graines.

TOURTERELLE de Java et de Batavia. *Thalcophas Javanicus.* Cet oiseau, qui a beaucoup de ressemblance avec notre Tourterelle d'Europe, vit par paires dans les jungles, les buissons, où il se nourrit de graines; il a le vol assez rapide; la femelle pond trois œufs. Il s'élève facilement dans la volière, où son plumage le rend digne d'être admis.

TROUPIALE. *Agelaius.* Cet oiseau, qui nous vient d'Amérique, a le plumage noir et roussâtre; il s'apprivoise facilement et apprend à parler et à chanter. Il est très-actif. On l'acclimate facilement, car il se trouve aussi bien dans l'Amérique du Nord que dans celle du Sud.

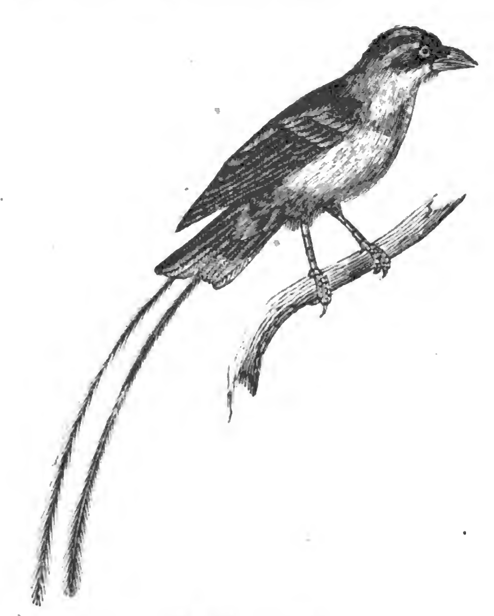


Fig. 22. — Veuve.

VEUVE. *Vidua.* La Veuve est un des plus beaux oiseaux exotiques introduits en Europe; elle a la tête rouge ou jaune, le plumage noir, soyeux, velouté, avec une lon-

gue queue verticale. Malheureusement elle perd ces avantages pendant l'hiver, qui est l'époque de la mue; elle perd également sa belle voix, qu'elle ne retrouve qu'au printemps. La femelle a les couleurs de l'Alouette et elle n'a pas la queue longue du mâle. Ces oiseaux se nourrissent de graines, qu'ils cassent avec leur bec, qui est fort et conique. Ils se reproduisent difficilement en Europe, aussi sont-ils d'un prix élevé.

III

PETITE FAUCONNERIE

La grande fauconnerie n'est plus qu'un souvenir à peu près effacé. Il n'en est pas de même de la petite fauconnerie, qui peut être un objet de distraction pour les personnes qui habitent la campagne et qui ont de l'espace à consacrer à ces oiseaux. Nous parlerons des petits rapaces diurnes de la tribu des Falconides : la Crécerellette, l'Émerillon, l'Émouchet, le Hobereau, le Lanier, et autres.

CRÉCERELLETTE. *Falco tinnunculoide.* La Crécerellette aux ongles blancs a tous les instincts de l'Émouchet, à qui elle ressemble presque entièrement. Elle

est commune en Allemagne, en Italie, en Espagne et dans le midi de la France.

ÉMÉRILLON. *Falco litlofalco*. L'Émérillon est le plus petit oiseau de proie du continent ; il a le bec bleuâtre et les pieds jaunes; sa couleur, brune en dessus, est, en dessous, blanchâtre et tachetée de taches brunes et allongées. Il habite les régions septentrionales et tempérées de l'Europe; il chasse le Merle, et, de tous les oiseaux de chasse, il est le plus familier et le plus docile.

ÉMOUCHET ou **Épervier des Alouettes**. *Accipiter-nisus*. L'Émouchet est très-commun dans nos pays; il se tient dans les crevasses des vieilles murailles; il se nourrit d'oisillons, d'insectes. Dans l'intérieur des maisons, il dévore les rats; dans les champs et les forêts, il s'acharne sur les mulots.

HOBEREAU. *Falco subbuteo*. Le Hobereau n'est pas plus gros qu'une Grive; il chasse le Pigeon et le Troupiale. Il est très-commun en France, où il se nourrit d'insectes et de petits oiseaux. Autrefois son nom était ironiquement donné aux petits seigneurs qui tyrannisaient leurs paysans et aux gentilshommes qui, n'ayant pas assez de richesse pour entretenir un Faucon ou un Epervier, portaient sur le poing un Hobereau dont ils se servaient pour chasser.

LANIER. *Falco lanarius*. Le Lanier aux pieds bleuâtres habite les contrées orientales et septentrionales de l'Europe; il se multiplie prodigieusement en Russie, en

Pologne, en Hongrie; il est plus rare en Allemagne et en France, mais on l'acclimaterait facilement.



Fig. 23. — Émérillon.

Dans nos pays on pourrait employer spécialement le Hobereau, le Tiercelet, l'Émérillon, qu'on trouve partout en France et qui ne demandent pas mieux que de se familiariser avec l'homme. Pris jeunes, dans leur nid, ces oiseaux s'attachent comme de petits chiens à celui qui les nourrit et l'accompagnent volontiers. Lorsqu'on leur a enseigné à rapporter, ils suivent leur maitre dans la campagne, font sous ses yeux la chasse aux oisillons qu'il leur désigne, et les lui rapportent vivants et absolument intacts. Il faut seulement tenir toujours en réserve un peu de viande cuite ou crue, et la leur donner au moment où ils rapportent la proie. Si l'on néglige cette précaution, le vorace animal ne manque pas, la première fois qu'il chasse, de croquer son gibier.

Les Falconides ne sont rares nulle part : ils habitent toute l'Europe; on en trouve sur toutes les montagnes et dans tous les rochers. L'oiseau n'est pas difficile à dresser; il est doué d'un appétit impérieux et il a l'estomac reconnaissant. C'est par la faim qu'on le domptera et par la satisfaction de son appétit qu'on se l'attachera. Lorsqu'il a jeuné pendant quelques jours, dans une complète obscurité, on lui offre un morceau de viande fraîche; en quelques repas il devient tout à fait familier et vient manger dans la main, quel que soit l'âge où il a été mis en captivité. Alors seulement on commence à lui apprendre à rapporter comme on l'apprend à un jeune chien, dans une chambre d'abord, puis en rase campagne; son instinct chasseur fait le reste. Le vieux proverbe dit avec raison : *Le bon oiseau se fait lui-même.*

On chasse tout l'été; on chasse le pigeon au printemps, la perdrix en automne. Alors les champs sont moins embarrassés d'herbes, les bois se constellent de plus radieuses éclaircies, les vastes horizons découvrent toute la campagne et la température est favorable. Ces voleries mignonnes sont un attrait pour qu'on aille le plus souvent au dehors respirer l'air salubre. Elles fournissent, après les crayons, la broderie et la musique, un nouvel aliment à la distraction. Elles servent de complément original aux plaisirs équestres et aux fantaisies cynégétiques que l'indépendance de la vie champêtre inspire à tout le monde.

CHAPITRE II

Élève. — Éducation. — Entretien. — Hygiène. — Accouplement. — Soins généraux. — Maladies.

Il n'est point aujourd'hui de maison si modeste qui ne puisse avoir des oiseaux. Les oiseaux, par leur vivacité, leur plumage coloré, leur chant harmonieux, animent la maison, égayent l'appartement, apportent à l'esprit une diversion heureuse. S'occuper des oiseaux est une des distractions qui conviennent le mieux aux personnes sédentaires, quelquefois aux hommes livrés au travail de la méditation et de la pensée, plus souvent aux femmes, aux jeunes filles. Élever des oiseaux, les soigner, leur procurer le bien-être le plus en harmonie avec leur nature, c'est un plaisir innocent qui en vaut certainement bien d'autres : il ne laisse que des souvenirs charmants.

Pour élever les oiseaux en cage, les instruire soit à parler, soit à chanter, à siffler, soit enfin à vivre familièrement et à suivre ces petits exercices multiples qu'on se plait à leur apprendre, il faut deux conditions, qui sont la santé et le bon choix des types. Dans la

première partie de cet ouvrage nous avons eu soin de ne nommer que les oiseaux susceptibles de vivre en cage, et nous avons soigneusement indiqué leurs aptitudes. Nous allons donner quelques détails relatifs à l'éducation, à l'entretien et à l'hygiène, puis nous parlerons des maladies.

Il faut, entre l'oiseau que l'on veut élever et la personne qui se charge de l'éducation et de la nourriture, une sorte de sympathie qui ne saurait naître si l'on n'a pas une patiente observation et une connaissance sommaire des mœurs et des instincts de l'oiseau. Il est aussi des conditions matérielles qu'il ne faut pas négliger. L'aptitude de chaque oiseau doit être consultée.

Il faut éviter d'instruire les oiseaux au printemps. A cette époque, qui est celle de la couvée, le cerveau distrait des oiseaux ne profite guère des leçons les plus patientes.

Tous les oiseaux sont aptes à devenir musiciens. Régulariser leur chant, augmenter l'étendue de leur voix, leur enseigner des airs, tout cela est facile avec toutes sortes d'élèves ; mais la première mesure à prendre est de les soustraire à toute distraction étrangère à ce qu'on veut leur enseigner.

Le Pinson, le Verdier et le Chardonneret sont très-aptes au dressage et très-intelligents; le Pierrot a des dispositions supérieures, mais il faut le traiter avec sévérité et le dompter par la sobriété, qui seule peut venir à bout de ce vorace parasite si redouté des cultivateurs. Le Merle aussi est très-intelligent, surtout le Merle à bec jaune, qui est si bavard.

Les meilleurs Chardonnerets à élever sont ceux du mois d'août et principalement ceux qui couvent dans les nids faits sur des pruniers, dans les broussailles ou sur les orangers. On a observé que plus les Chardonnerets sont niais étant jeunes, meilleurs ils sont pour être élevés en cage. Si on met les jeunes Chardonnerets auprès d'une Linotte, d'un Serin ou d'une Fauvette, leur chant se coupe; par sa variété il forme une espèce de chœur. Les Chardonnerets, comme presque tous les oiseaux indigènes, sont aptes à un autre genre d'éducation : on leur apprend à sauter sur une roue placée dans la cage, à y monter et à y descendre en volant; on leur enseigne aussi à puiser l'eau qu'ils boivent et à tirer le grain qu'ils mangent. Pour cela on leur attache la patte par un fil à un demi-cercle de bois fiché dans une planche de merrain, et l'on met au-dessous un demi-cercle plus grand pour qu'il puisse monter et descendre. On suspend deux petits seaux au petit cercle d'en haut, et l'on met le manger dans l'un, le boire dans l'autre. Le Chardonneret saisit vite la manœuvre, et en quelques jours tire lui-même son boire et son manger.

On nourrit les jeunes Chardonnerets avec des échaudés, des amandes mondées et de la semence de melon. On pile le tout ensemble et on en fait une pâte. On peut encore faire la pâte avec des noix et un peu de massepain. On la présente par petites pastilles, une à une, au bout d'une brochette, aux petits. On en donne trois ou quatre à chaque petit oiseau. A l'autre bout du bâton, on met un peu de coton; on le trempe dans de l'eau et on le présente ensuite à l'oiseau pour le faire

boire. Lorsque les petits Chardonnerets commencent à manger seuls, on leur donne du chènevis broyé avec de la graine de melon et du panais, et, quand ils sont forts, on les nourrit exclusivement de chènevis. Soignées ainsi, les femelles de Chardonnerets donnent une ponte de quatre ou cinq œufs. Elles couvent jusqu'à trois fois l'année : en mai, juin et août. La dernière couvée est la meilleure.

Les Linottes prises jeunes au nid et nourries en cage sont très-aptes à apprendre à siffler; on les instruit le soir à la lumière avec un flageolet ou une serinette; elles apprennent d'autant mieux qu'on a soin de leur siffler des airs doux et agréables, très-nets de mélodie, comme nos vieux airs de vaudeville. Il n'y a que les mâles qui puissent siffler : comme nous l'avons déjà dit, on les distingue d'avec les femelles par trois ou quatre plumes de leurs ailes qui se trouvent blanches.

L'éducation du Rossignol est un peu plus compliquée, mais les résultats peuvent être magnifiques. Quand on veut enseigner à un jeune Rossignol mâle des airs sifflés ou de flageolet, on attend le moment où il peut manger seul; on l'isole dans une cage couverte de serge verte, dans une chambre éloignée non-seulement de tout oiseau étranger, mais encore des autres Rossignols, pour qu'il ne soit distrait par aucun ramage. On met la cage, les huit premiers jours, à côté de la fenêtre, ou à la clarté du plus grand jour de la chambre; après quoi on l'eloignera peu à peu jusqu'au fond de la chambre et on l'y laissera tout le temps qu'on apprendra à l'oiseau à siffler. L'instrument dont on se sert pour l'instruire doit être

le gros flageolet fait en flûte à bec : son ton grave et plein convient au gosier du Rossignol bien mieux que celui des serinettes, propres à instruire les petits chanteurs et les Serins, ou que celui des petits flageolets, dont le son n'est ni assez bas ni assez moelleux pour les Rossignols. Il faut profiter du jeune âge du Rossignol pour l'instruire, sans quoi on court le risque de perdre son temps et ses peines; mais il ne faut pas compter que cet oiseau puisse répéter une partie de ses leçons même après la mue. Il s'en est trouvé qui n'ont été capables de ce tour de force qu'après l'hiver; aussi ne faut-il pas se rebuter, lorsqu'on les instruit, s'ils ne profitent pas tout de suite. L'éducation du Rossignol est identique pour les Alouettes et une foule d'autres oiseaux, notamment les exotiques, qui presque tous deviennent d'excellents siffleurs et de très-bons chanteurs quand ils sont instruits avec soin et persévérance.

Pour faire la pâtée aux Rossignols, on prend deux livres de farine fine de pois chiches et une livre d'amandes douces choisies pelées et pilées avec soin : on délaye le tout sur un petit feu, avec cinq onces de beurre frais, dans un plat bien étamé. Lorsque le beurre est fondu, on y ajoute deux jaunes d'œufs avec un peu de safran; on remue continuellement la matière avec une cuiller, en y jetant de temps en temps quelques cuillerées de miel écumé, ce que l'on continue jusqu'à ce que le mélange ait acquis une consistance convenable. Lorsqu'il est suffisamment cuit, on le laisse un peu refroidir, on le fait ensuite passer dans un crible dont les trous sont de la grosseur d'un grain de millet.

Cette pâtée, pour être conservée, doit être renfermée dans des vases de faïence bien bouchés avec du parchemin, dans un lieu plutôt humide que sec. Si la pâtée se trouvait trop desséchée avant de la distribuer aux oiseaux, on la ramollirait avec un peu de miel écumé.

Le Rossignol et les oiseaux qui vivent de cœur de mouton et de pâtées ont besoin d'être purgés au moins deux fois le mois avec deux ou trois vers de pigeonnier. Deux jours après les avoir purgés, il faut mettre dans de la chair de noix du sucre fin et de la réglisse. A l'époque de la mue cette purge est de toute nécessité. Puis il faut les plonger dans un bain de bon vin et leur donner du soleil ensuite. Pendant un certain temps, on doit tenir dans la cage du tuf ou du mortier, et dans l'eau de l'abreuvoir des figues bien mûres.

Les oiseaux qui mangent du chènevis et du panais se purgent avec de la graine de melon et des herbes, laitue, chicorée, blette, mercuriale, laiteron, etc. Il sera bon d'en laisser quelques feuilles dans la cage en tout temps, ainsi que de la terre, du mortier ou du sucre.

Les Rossignols, les Becfigues, les Fauvettes et les autres oiseaux semblables qui sont dans la mue doivent avoir dans leur cage un vaisseau de faïence plein d'eau pour qu'ils puissent se baigner à leur gré. Quant à leur chant, pour les y rappeler, on leur donne ce qu'ils aiment le plus à manger et ce qui est le plus propre à les réchauffer.

Pour les autres oiseaux, il faut leur donner de la graine de lin que l'on mêle avec des pignons pilés, et on

met dans l'abreuvoir deux ou trois filets de safran. On entourera en même temps la cage de verdure.

Les Serins sont très-faciles à instruire, et on leur apprend, sans grande difficulté, à siffler et à chanter. Lorsqu'on veut instruire un Serin au flageolet, on le met dans une cage séparée, huit ou quinze jours après l'époque où il a commencé à manger seul. Si après ce laps de temps il commence à gazouiller, ce qui prouve qu'il est mâle, on le met dans une cage couverte d'une toile fort claire, pendant les huit premiers jours, et on le place dans une chambre éloignée de tout autre oiseau, de sorte qu'il ne puisse entendre aucun ramage. Alors on lui joue d'un petit flageolet dont les sons ne soient pas trop élevés. Les quinze jours écoulés, on change cette toile claire pour y substituer une serge verte ou rouge bien épaisse, et on laisse l'oiseau toujours dans cette situation, jusqu'à ce qu'il sache parfaitement son air. Lorsqu'on lui donne la nourriture, dont il doit avoir une provision au moins pour deux jours, il ne faut la lui donner que le soir et non pendant le jour, pour qu'il ne se dissipe pas et qu'il apprenne plus vite ce qu'on lui enseigne. Tous les Serins ne sont pas d'une égale aptitude à être instruits. Aux uns il suffit de deux mois, à d'autres il en faut six, à d'autres aucune patience ne réussit. Il sera bon de préférer le flageolet à la serinette pour leur apprendre les airs. Il faut aussi ne pas surcharger leur mémoire. Des airs longs et nombreux ne restent pas dans leur cervelle. Un air bien choisi et augmenté d'un beau prélude suffit au meilleur chanteur.

Aux époques d'étude, à moins d'exceptions telles que je les ai signalées à propos de chaque oiseau, on restreindra la nourriture à une dose minutieusement calculée sur le tempérament et les besoins de chacun d'eux. Le chènevis, aliment échauffant, ne sera donné qu'à titre de gratification et de récompense, et grain par grain. La pitance, ainsi réduite et réglée, entretient les écoliers dans un état de santé et de propreté que l'on ne rencontre jamais chez les oiseaux abondamment nourris. On veillera aussi à ce que l'on apporte beaucoup de soin pour faire la pâtée, qui se prépare ainsi que nous venons de l'indiquer pour le Rossignol, en substituant les noix aux amandes douces.

On peut nourrir les Merles et les Moineaux et une foule de petits oiseaux en leur donnant une fois par jour de la mie de pain.

Les Alouettes jeunes se nourrissent d'insectes. Quand elles ont toute leur croissance, les insectes, qui forment leur seule nourriture en hiver et en été, peuvent être remplacés, pendant la morte maison, par des grains de blé en paille et de millet.

Le Bouvreuil, pris dans le nid, doit être nourri avec du cœur de mouton haché, des vers et de la pâtée comme le Rossignol. A mesure que les petits grandiront et seront élevés, on leur donnera du chènevis et de la baie d'aubier. Quand on prend le Bouvreuil gros, si on veut l'habituer à manger, il faut lui donner beaucoup de nourriture. Le Bouvreuil, qui s'apprivoise facilement, fait, sous l'influence de ce régime, d'excellentes couvées en cage, et il élève ses petits avec beaucoup de soin. On l'ac-

couple facilement avec la Serine domestique; mais, pour bien y réussir, il faut laisser écouler une année entière avant de les mettre ensemble dans le même compartiment de leur cage.

Presque tous les granivores aiment aussi la viande ; il faut leur en donner quelquefois, surtout à l'époque de leur mue. Les petits Bengalis piquetés s'en régalent très-bien. La nourriture à donner aux oiseaux est une cause d'embarras pour bien des amateurs; ce qui plait généralement à tous ces oiseaux et ce qui leur est fort sain consiste dans du pain ou biscuit détrempé dans du lait qu'il faut renouveler tous les jours, car ils ne veulent plus de cette pâtée quand elle est aigre. Un marchand d'oiseaux, M. Camus, nous assure qu'il ne donne à ses oiseaux exotiques que des graines de millet ou d'alpiste, et qu'ils s'en trouvent bien. Enfin, pour les apprivoiser, il faut du sucre dont ils sont aussi friands que les chevaux de luxe. Pour les dentirostres ou exclusivement insectivores, le ver de farine est ce qu'il y a de plus friand.

En cage ou en volière, dès la fin de l'hiver, on disposera de petits paniers pour les nids et des rameaux assez touffus où l'oiseau puisse asseoir son nid, s'il préfère le construire en entier.

En même temps on tient à sa portée de l'herbe sèche, fine et souple, des racines très-minces et très-flexibles, pour les Bouvreuils principalement, des crins, des poils ou bourres de bœuf, du coton; ce sont là les matériaux de leur nid

Si l'on veut que, dans une volière, les oiseaux nichent

en paix, il faut n'y point mêler de Chardonnerets, qui, même accouplés, dérangent toujours les autres couples ou du moins vont troubler leurs nids.

Les Canaris doivent également être isolés des autres oiseaux pendant les nichées.

Tout œuf que la mère refuse de couver est infécond. Si la mère délaisse ses petits dès qu'ils sont éclos, on les sauvera en les nourrissant à la brochette et en les entretenant chauds au moyen d'un ou deux petits moineaux de nid qu'on leur associe. A l'exception des Serins, tous les oiseaux conservés par la multiplication doivent être nourris à la brochette et constamment surveillés, de peur qu'ils ne délaissent les nids après avoir pondu. Les cages des nichées seront munies, autant que possible, de verdure, de sable, de gravier et d'un plat d'eau où les oiseaux se baignent. On époussette la volière et la cage de temps en temps, et il est nécessaire de nettoyer les bâtons sur lesquels les oiseaux se perchent.

Si l'on veut obtenir une nichée de plus, il suffit d'enlever les petits du nid dès le huitième jour. On place les oiselets en lieu chaud et on les nourrit à la brochette. Ainsi nourris, ils deviennent plus tard des élèves familiers, plus dociles, s'appareillant mieux et couvant très-bien.

Pendant les nichées, on donne des aliments plus variés et plus nourrissants : des biscuits, des échaudés, de la pâtée d'amandes douces et de la mie de pain, de la pâtée d'échaudés, de graines de navettes pilées et de jaune d'œuf.

Toutes les pâtées sont bonnes pour les oiselets élevés

à la brochette. Il faut leur en donner dix ou douze fois par jour, à plein gosier, et il faut que ce soit à heures très-régulières. On les fera boire au moins deux fois par jour. Il est important d'y joindre quelques rations d'insectes, vers à soie, chenilles, vers de pâte, sauterelles, araignées; tout ceci regarde les Verdiers, les Bruants, les Linottes, les Bengalis, qui ont le bec fort.

A tous indistinctement il faut donner un peu d'herbes, du mouron, de la laitue, pilés et incorporés à une pâtée de biscuit et de graines.

L'époque de la mue est un moment périlleux. Les oiselets languissent alors et redemandent la becquée. Dans ce cas on se remettra à les nourrir à la brochette, à moins que leur mère ou quelque autre oiseau, compatissant pour ces petits êtres souffrants et affamés, ne consentent à leur fournir la becquée.

Inutile de dire qu'il faut, autant que possible, que ce soit toujours la même personne qui soigne et instruise l'oiseau, et que jamais l'on ne doit changer brusquement le régime ou la nourriture de la petite république ailée. Cette recommandation s'applique surtout aux oiseaux que l'on achète et à ceux qui changent souvent de main et que l'on confie aux domestiques.

Pour les oiseaux que l'on achète, on s'informera des soins qui leur étaient donnés auparavant ainsi que des aliments qu'on leur distribuait, et l'on ne modifiera que graduellement ce qui peut être défectueux.

Nous venons de parler des soins dont il faut constamment entourer les oiseaux, de la nourriture et des moyens de se la procurer, des nichées. Nous allons maintenant

nous occuper des maladies des oiseaux de cage ou de volière.

En général on croit inutile de parler de ces maladies, et cela par la raison un peu vraie, malheureusement, que les plus habiles n'y entendent rien. On s'est peu occupé, en effet, de guérir ces pauvres petits êtres, et l'on agit avec eux comme avec les plantes d'appartement, que l'on arrache et que l'on jette dès qu'on les voit se flétrir, sans songer qu'avec des soins habiles on les aurait conservées dans toute leur fraicheur et qu'on pourrait les rendre à la vie si l'on consentait à les soigner comme elles demandent à être soignées dans les conditions spéciales où les a placées l'horticulture d'appartement.

Tout ce qu'on a trouvé de mieux sur l'art de guérir les oiseaux en cage, c'est de conseiller de prévenir les maladies par le choix de l'habitation, par la propreté, par la variété de la nourriture, tantôt en pâtées, tantôt en biscuits, en graines et en herbes.

Prévenir les maladies, c'est fort bien; mais, quand elles sont arrivées, comment les guérir? Là est la vraie difficulté.

Les oiseaux en cage sont sujets à plusieurs maladies, les principales sont : les *abcès à la tête*, les *aphthes*, l'*asthme*, le *bouton*, la *constipation*, la *diarrhée*, l'*épilepsie*, la *gale*, la *goutte*, le *mal aux yeux*, la *mue*, la *pépie*, la *phtisie*, le *rhume*, etc.

Nous allons étudier successivement ces maladies.

Abcès à la tête. Quand l'abcès commence à paraître, il n'est pas plus gros qu'un grain de chènevis; mais il

grossit bien vite et atteint souvent les dimensions d'un pois chiche. Il est alors difficile de le guérir. Il faut d'abord purger l'oiseau malade en mettant du suc de bette au lieu d'eau dans l'abreuvoir; puis l'on se munit d'un fer de la grosseur de l'œil de l'oiseau, ou un peu moins, on le fait rougir au feu et on en touche légèrement la partie malade. L'abcès, qu'il soit aqueux ou qu'il soit plâtreux, se dessèche promptement. Lorsque la cautérisation est faite, on l'oint avec du savon noir fondu ou avec de l'huile mêlée de cendre chaude.

Aphthes. Les aphthes, que l'on nomme aussi chancres, sont de petits ulcères qui attaquent le palais des oiseaux. On les guérit en touchant l'ulcère, dans le palais même, avec une plume dont les barbes ont été trempées dans du miel rosat avivé d'un peu de soufre. Il faut toucher très-légèrement l'ulcère; en même temps on mettra l'oiseau au régime, et, pendant trois ou quatre jours, on fera dissoudre dans l'eau de l'abreuvoir de la semence de melon bien mondée.

Asthme, phthisie. Lorsque les oiseaux ouvrent souvent le bec, qu'ils s'enrouent, ou que, leur touchant la poitrine, on y sent une palpitation non habituelle, on peut conclure qu'ils sont menacés d'un resserrement de poitrine, d'un asthme. Si le mal continue et s'aggrave, l'oiseau peut tomber en phthisie. On reconnaît l'oiseau phthisique à son ventre tendu comme par une hydropisie. Les veines sont gonflées, apparentes, la poitrine est maigre, peu charnue ; l'animal mange peu, bien qu'il soit toujours à la mangeoire : il éparpille la nourriture à

coups de bec et ne l'absorbe point. Dès lors l'oiseau est perdu. Si le mal n'est pas très-avancé, il faut soumettre le malade au régime du suc de bette pendant deux jours; puis lui donner de la graine de melon pilée, avec un peu de sucre dans de l'eau commune. Souvent la cause du mal n'est rien autre chose que quelques petits nerfs qui se croisent sur la langue ou bien quelque reste de nourriture non ingurgitée. Cela arrive notamment aux Rossignols, aux Becfigues, auxquels on donne à manger des vers, du cœur. S'il en est ainsi, il faut leur ôter le morceau non ingurgité et l'oiseau sera guéri. Il arrive aussi que l'on prend pour l'asthme le malaise occasionné aux oiseaux par une nourriture rancie ou par de la graine trop récente. Le meilleur remède est le sucre d'orge trempé dans l'eau de l'abreuvoir, qu'il faudra renouveler souvent. Quant à l'asthme véritable, pour le calmer, il faut prendre un peu d oxymel, et, avec une plume, en faire tomber deux ou trois gouttes dans le bec du malade. En même temps il faut mêler cet oxymel dans l'eau de la boisson ou bien faire fondre du sucre candi dans l'eau de l'abreuvoir, cela pendant deux jours.

Bouton. Il est très-commun; les Serins y sont tout particulièrement sujets; pendant cette maladie, l'oiseau cesse de chanter, de manger; il hérisse ses plumes et forme ce que l'on appelle la boule. Il paraît endormi. Cet état dure trois ou quatre jours, après quoi l'oiseau meurt. Dès le début, il faut aérer l'oiseau, le sortir de la cage, le laisser libre dans l'appartement et changer son régime.

Constipation. Pour la *constipation*, la **Diarrhée** et autres maux accidentels, il suffit de quelques jours de séquestration et d'un changement de régime.

Épilepsie. L'épilepsie est assez rare chez les oiseaux : on la reconnait quand les oiseaux se renversent en proie à des convulsions et qu'il leur vient un peu de salive au bec. Il faut leur arroser le crâne avec de l'eau sédative et leur faire boire de la tisane de chiendent.

Gale, poux, etc. Les oiseaux en cage, les oiseaux exotiques, surtout quand ils ne sont pas tenus avec beaucoup de propreté, sont sujets à la gale. Les femelles, et surtout les couveuses, en sont particulièrement atteintes. Des bains réitérés sont trés-efficaces, on les adoucit avec de la décoction tiéde de la camomille nommée *Anthenis cotula*. Les poux ont souvent pour origine, comme nous venons de le dire, la négligence et la malpropreté. Le pou se loge de préférence dans les plumes de la tête. Il faut le faire descendre dans les plumes du corps, où on le tue ensuite au moyen de bains détersifs. Pour cela, on donne aux oiseaux du grain au fond d'un vase plein d'eau. En allant y chercher sa nourriture l'oiseau s'humecte les plumes de la tête, et le pou, qui craint l'humidité, descend sur les parties inférieures. C'est alors qu'on met l'oiseau dans le bain, qui doit être tiède et composé d'une décoction de *tanacetum vulgare* ou *tanaisie*. Dés que le bain les atteint, les poux périssent, et l'oiseau en s'ébrouant s'en débarrasse tout à fait.

Goutte. La goutte attaque quelquefois les oiseaux qui

commencent à vieillir. Il faut leur bassiner les pattes avec du vin chaud sucré, les leur entourer de coton et les tenir chaudement. Cette maladie atteint surtout les Serins, les Pinsons et les Chardonnerets, mais rarement les oiseaux exotiques.

Mal aux yeux. Souvent il survient aux yeux des oiseaux de petits boutons qui, si on les laisse se multiplier et grossir, occasionnent bientôt de graves maux d'yeux. Nombre de bonnes gens dans ce cas, croient agir en experts médecins en faisant glisser dans la cage des oiseaux malades de petites branches de figuier, espérant que l'oiseau, par instinct, viendra spontanément s'y frotter les yeux, et qu'il se guérira ainsi lui-même. De tels oiseaux sont rares. Dès que l'on voit de petits boutons poindre aux yeux des prisonniers ailés, on leur bassine la partie malade avec le lait du figuier ou avec le suc de l'écorce d'orange, ou avec du verjus. On peut encore leur laver les yeux avec de l'eau dans laquelle aura bouilli de l'ellébore blanc, ou simplement avec de l'eau de vigne. Pour activer la guérison, on purge les malades avec le suc de bette mis dans l'abreuvoir au lieu d'eau. On adoucit ce suc en y mélangeant un peu de sucre, et on en maintient l'usage pendant quatre jours.

Mue. La mue affecte tous les oiseaux; presque aucun ne l'évite et c'est la première maladie qui les frappe. Dès qu'ils en sont atteints, on les voit tout inquiets, mornes, solitaires, se becqueter les plumes; il faut dès lors veiller sur eux, ne leur distribuer que de la nourriture saine et peu relâchante, les placer dans une chambre dont la

température sera au moins de seize à dix-sept degrés centigrade, et, si l'on met la cage en plein air, éviter qu'ils soient exposés à la pluie.

Pépie. La pépie est une pellicule blanchâtre qui se forme sur la langue des volatiles et qui leur est un douloureux obstacle pour boire, manger et chanter. Cette maladie, si fréquente dans la grande volière et dans les basses-cours, attaque aussi les oiseaux en cage. Dès que la pellicule paraît sur la langue, il faut humecter la langue de l'oiseau avec du lait tiédi, et avec la pointe d'une aiguille, et non pas d'une épingle, enlever légèrement la pellicule. L'oiseau, débarrassé de son mal, doit rester à jeun au moins une heure.

Rhume. Quant au rhume, auquel les oiseaux sont sujets et par suite duquel ils perdent souvent la voix, il faut s'en préoccuper sur-le-champ pour qu'il ne dégénère pas en phthisie. En été, il faut tenir à l'air, pendant la nuit, l'oiseau enrhumé; on aura soin qu'il soit garanti de la rosée. En hiver, on lui évitera les courants d'air et l'atmosphère non renouvelée, poussiéreuse ou enfumée. En même temps, comme régime, on administrera aux malades, d'abord pendant deux jours, une décoction composée de jujube, de figues sèches, de réglisse concassée, d'eau ordinaire et de sucre, puis, pendant deux ou trois jours, la même décoction avivée avec du suc de bette.

Dans la plupart des cas, la chaleur est un remède souverain, ainsi que l'aménagement dans une cage propre, agréable et entourée de fleurs.

CHAPITRE III

Cages et volières. — Construction, disposition et exposition. — Volières de jardin et d'appartement. — Espèces à réunir. — Entretien et soins de propreté. — Construction de nids artificiels dans les jardins. — Empaillage des oiseaux.

Les oiseaux en captivité n'intéressent pas seulement par leur chant et par leur plumage : leur attitude aussi a quelque chose de saisissant, et l'on ne se préoccupe pas assez de leur pantomime, qui, toujours, se marie si originalement à leur voix. Rien qu'à les voir s'agiter et se mouvoir, on peut deviner et pressentir leur chant. Lorsqu'ils n'ont plus de voix, ils trouvent dans cette pantomime le moyen d'exprimer sans art et à leur insu, mais toujours d'une manière significative et pathétique, tout ce qui traverse leur esprit alerte et émeut leur petit cœur brûlant. On voit les uns voleter, sveltes et gracieux; les autres se cachent, résignés, sombres, muets et non encore assouplis à l'esclavage. Quelques-uns, surtout quand ils sont assemblés dans une misérable cage toute petite et peuplée au hasard d'oiseaux de toute espèce et de toute taille, oiseaux nouvellement conquis, à peine éduqués, souvent non éducables, s'enfoncent dans le coin le plus

éloigné; et là, endoloris, silencieux, ne veulent ni voir, ni entendre, ni manger, ni se consoler, ni surtout chanter. Ils se refoulent dans le fond de la cage, se font gros et bouffis dans leurs plumes hérissées. D'autres, les oiseaux artistes de grand prix, soignés, loués, vantés par le maître et exhibés à tout venant avec une pompeuse ostentation, font vaniteusement la roue, comme s'ils savaient leur valeur.

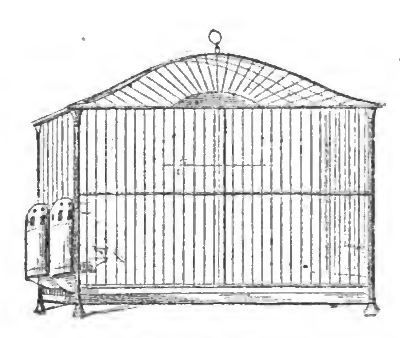


Fig. 24. — Cage ordinaire.

Les oiseaux ont chacun leur caractère : il faut en tenir compte, sinon on les verra dépérir l'un après l'autre. Il faut aussi, selon le caractère et le tempérament, leur donner des cages diversement construites, des volières d'une dimension plus ou moins considérable. Nous allons au reste indiquer les divers aménagements que réclame l'emprisonnement des petits volatiles familiarisés dans l'appartement.

La cage doit être disposée dans un cabinet clair, aéré,

ou dans une cour intérieure largement pourvue de lumière et où dardent tout d'abord les rayons du soleil levant. Les cages auront, autant que possible, du sable, du gravier, de la verdure et un plat où les oiseaux pourront se laver. Quand les oiseaux couvent, il est dangereux pour eux de se baigner. En cette occasion les abreuvoirs couverts seront d'un usage très-opportun.

On donne aux cages ou petites volières la forme et la grandeur les plus convenables au but qu'on se propose. Il y a des cages dont le haut est fermé par une toile; elles sont destinées à enfermer les oiseaux d'émigration, qui, à l'époque où leur instinct les pousse vers d'autres climats, se jettent avec fureur, la tête la première, contre le haut de leur cage. D'ordinaire un éleveur dispose de plusieurs cages de grandeurs et de formes diverses, depuis la cage tambour pour les oiseaux qu'on fait voyager, jusqu'aux grandes cages volières. Mais il ne s'agit, le plus souvent, que des cages volières destinées à un certain nombre d'oiseaux d'ornement et d'agrément. Ces volières ont des formes très-variées; elles seront toujours commodes et convenables si les mangeoires sont placées sur le côté, dans des tiroirs où les oiseaux ne puissent glisser que la tête, si le fond se retire sur des coulisses pour être facilement nettoyé et s'il est recouvert ou fermé d'une plaque de zinc ou de toute autre matière légère et incorruptible; si l'on y tient un plat large et peu profond où les oiseaux puissent se baigner et faire leur toilette; si enfin ces cages sont plus longues que larges et au moins aussi larges que hautes, cette disposition permettant aux oiseaux d'aller, de venir, de

voleter, tandis que, dans les cages autrement aménagées, ils tournent sans cesse sur eux-mêmes dans un espace resserré où leur santé se perd à cause du tourbillonnement éperdu où s'égare leur fébrile activité. Un mélange de graines de millet et de colza qui peuvent rester entières, du sarrasin, du tournesol, du maïs concassé et au besoin quelques grains de blé, de lin, de tournesol entiers, y seront constamment répartis en plusieurs mangeoires entourées de perchoirs. La graine de chanvre ne sera donnée qu'une fois par semaine durant toute

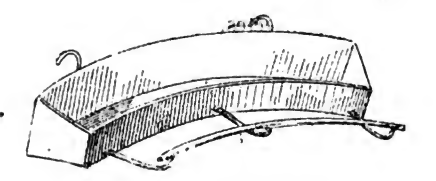


Fig. 25. — Buvette pour volière.

l'année, et un peu plus souvent pendant les chaleurs. Toute l'année on disposera, dans un vase avec de l'eau à la portée des oiseaux, des bouquets de laitue tendre, de plantain, de mouron et de seneçon à la dernière période de sa floraison, afin que les oiseaux, indépendamment des feuilles, puissent aussi manger des graines fraiches.

On tiendra appendu dans la cage un morceau de biscuit de mer, afin que les oiseaux puissent s'y aiguiser le bec, ce qu'ils font souvent.

On fera bien de nettoyer les pattes des oiseaux de

temps à autre; pour cela, on prend l'oiseau dans la main et on lui trempe les pattes dans de l'eau tiède.

Il faut aussi, tous les deux mois environ, leur couper les ongles, mais avec beaucoup de précaution, et surtout ne leur en couper qu'un quart de centimètre à la fois, car, si on les coupait trop courts, ils ne pourraient plus se tenir sur leurs jambes.

Les meilleures cages sont celles en bois de noyer et dont les tiroirs ainsi que les fonds sont d'une seule pièce. Les cages de chêne sont également bonnes, mais il ne faut pas se servir des cages de sapin, qui se déjettent et donnent asile aux insectes. Il ne faut pas mettre des oiseaux dans des cages en bois verni. Ils s'amusent à becqueter le bois de la cage, et il peut en résulter des accidents.

Nous conseillerons donc, en somme, de se servir de cages totalement découvertes, c'est-à-dire celles dont les quatre faces sont en fil de fer avec une porte au milieu et même aux côtés. Ces cages ont le double avantage de permettre de jouir constamment de la vue des oiseaux et de les rendre en même temps bien plus familiers.

Quand on peut disposer d'une chambre ou d'un petit cabinet suffisamment aéré et assez bien éclairé, on peut y laisser les oiseaux en toute liberté, en ayant soin de garnir les fenêtres d'un treillage en fil de fer. La vue de quelques arbres dans la pièce égayera les oiseaux, et par cette demi-liberté ils se conservent en meilleure santé et acquièrent plus de force, l'espace qu'ils ont pour voleter étant plus grand que dans une cage, si spacieuse qu'elle soit.

Si on ne peut disposer d'une chambre entière, on peut encore faire entourer d'un treillage en fer la fenêtre ou même un des côtés de la fenêtre, de la largeur et de la hauteur que l'on désire. On y place un fonds en bois, on laisse une porte au treillage, et on peut y placer les oiseaux, qui se trouvent très-bien de ces cages improvisées, surtout si l'on met un petit arbuste vivace à feuilles persistantes, dont les branches leur servent de barreaux. Un petit jet d'eau, placé au milieu, contribuera à embellir et à égayer cette petite volière en mi-

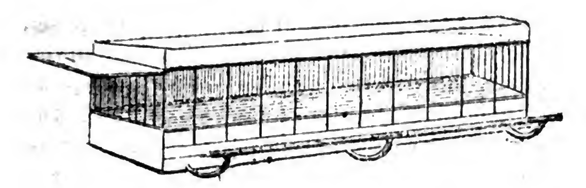


Fig. 26. — Mangeoire pour volière.

niature. On peut laisser en haut de ce treillage une ouverture près de laquelle on place une petite cage ouverte, où les oiseaux peuvent se retirer pendant la nuit, ou même le jour, quand il leur plaît.

Dans toutes ces cages, quelle que soit leur dimension, il faut avoir grand soin de racler avec un couteau, au moins deux fois par semaine, les bâtons où se posent les oiseaux, car, en négligeant cette précaution, les ordures s'y accumulent et peuvent occasionner des accidents aux pattes des oiseaux. Il faut faire en sorte que les bâtons soient toujours en bon état et qu'ils soient solidement fixés, pour que les oiseaux ne puissent pas tomber.

Les oiseaux exotiques qui craignent le froid seront mis dans des cages à l'abri des courants d'air, à côté des calorifères et au soleil quand il y en aura. La volière exécutée par M. Tahan est celle qui convient le mieux aux amateurs riches. Cette volière, en bois de noyer sculpté, se compose d'une grande cage octogone soutenue par des branches qui s'élèvent au milieu d'un massif de fleurs; au sommet de ces branches quatre vases étalent des plantes à larges feuilles qui touchent les grilles de la cage. Sous la volière est un grand bassin de cristal uni, dans lequel nagent des poissons; une plante à feuilles recourbées et ombrageant la cage sert de couronnement à cette belle volière, qui, par un contraste des plus heureux, réunit l'eau, les poissons, les fleurs, la verdure, les oiseaux au riche plumage, dans un cadre assorti par la main habile des artistes. C'est dans ces cages merveilleuses, avec les fleurs de leur pays, que nous aimons à voir les oiseaux exotiques. A Paris, où le goût des fleurs est si répandu, les volières sont encore peu nombreuses.

Ce peu de goût pour les oiseaux est surprenant : les couleurs de la fleur ne l'emportent certes pas sur celles de l'oiseau. Je ne parle pas des individus au plumage à reflet métallique, puisqu'on ne peut les garder vivants; l'éclat du plumage de ces merveilleuses créatures rivalise avec les pierres précieuses. La présence de ces petits êtres aériens vivifie bien autrement une habitation que les plus beaux étalages de fleurs, et c'est un charme toujours renouvelé de les voir voltiger au centre d'une serre, surtout quand on peut y ajouter, à titre d'ornithologiste,

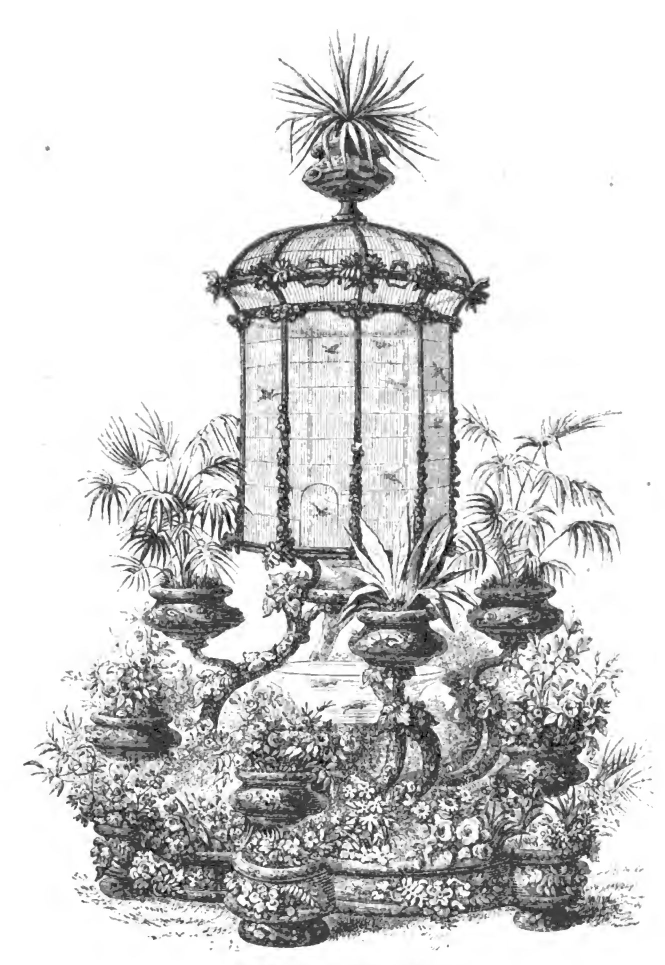


Fig. 27. — Volière Tahan.

une serre contenant, empaillés, les individus qu'on ne peut posséder vivants, tels que Colibris et Oiseaux de paradis. Cependant le nombre des collectionneurs ornithologistes s'accroît tous les jours. Nous citerons MM. Saulnier, Chenu, Coiffier, Fournier, le prince de Wagram, l'abbé Alary, etc., qui ont obtenu, dans leurs volières, la reproduction des Bruant commandeur, Cardinal, Paroare, Gros-Bec fascié ou Cou-Coupé, Bengalis ordinaire et piqueté, Capucin, Combassou, Bec-d'Argent, etc., etc. On a fait nicher aussi plusieurs espèces d'Aras, de Perruches, et quelques autres oiseaux.

Partout, aujourd'hui, on construit des volières, et partout on obtient des résultats pleins d'intérêt en eux-mêmes, et qui finiront par élever la culture des oiseaux au rang d'une industrie et d'un commerce important. En un mot, ce qui a eu lieu à une époque encore fort rapprochée de nous pour l'horticulture se produit aujourd'hui pour l'aviculture.

« Parmi les divers essais qui ont été tentés avec succès, dit l'illustre professeur Geoffroy Saint-Hilaire[1], président de la Société zoologique d'acclimatation, je me bornerai à mentionner ici en particulier ceux dont diverses espèces de Perruches ont été l'objet. Je citerai principalement la Perruche ondulée et la Perruche Edwards, si élégantes, si riches de couleur, et la première surtout, si intéressantes par leurs mœurs et par les circonstances de leur reproduction. Grâce surtout à MM. Saulnier et Delon, la Perruche ondulée peut pres-

[1] *Acclimatation, naturalisation et domestication des animaux utiles*. 1 vol. in-8, 1860.

que être dite dès à présent un oiseau français. M. Delon a communiqué tout récemment sur ce sujet à la Société zoologique d'acclimatation une note qui a été entendue avec beaucoup d'intérêt, et que l'on pourra consulter dans le recueil de cette Société. »

En France on trouve, au Jardin des Plantes de Paris, une réunion insignifiante dans l'ordre des Passereaux et tout à fait incomplète dans celui des Rapaces, Gallinacés, Échassiers et Palmipèdes. Je parle, bien entendu, des individus vivants, dont il y a de magnifiques collections aux Jardins zoologiques d'Amsterdam et d'Anvers, moins intéressantes à Surrey et Zoological-Garden, à Londres.

Il se trouve cependant en France, dans les villes de Paris [1], Marseille, Bordeaux et du Havre, un très-beau choix à faire chez les marchands oiseliers dans l'ordre des Passereaux exotiques.

Les oiseaux d'Europe, moins intéressants que les oiseaux exotiques pour un amateur qui tient à la rareté et à la beauté du plumage, sont, chez les marchands, d'un prix très-minime, sauf quand ils arrivent, par l'éclat de leur chant, à dépasser les limites ordinaires. Ainsi un Rossignol a été payé souvent 80 fr. On a entendu parler des prix très-variables du Serin hollandais : des individus de cette espèce bien élancés, bien panachés, hauts sur jambes, les plumes formant raie sur le

[1] Citons à Paris, M. Camus, rue de la Ferme-des-Mathurins, 42, qui tient spécialement les Perruches ondulées et tous les oiseaux exotiques, ainsi que les Chiens anglais, Singes, etc.

dos, jabot sur la poitrine, couleur jonquille très-prononcée, n'ont pas été vendus moins de 100 à 500 fr. en Belgique. Les produits de ces beaux oiseaux sont au reste bien plus difficiles à obtenir que ceux des Serins communs : les Hollandais sont arrivés, par le croisement des races, à obtenir de véritables Serins géants. Les prix des oiseaux exotiques dont les espèces garnissent ordinairement nos volières varient peu depuis quelques années. Les Bengalis et les Sénégalis vont de 12 à 15 fr. la paire. L'Amérique nous envoie des Paroares, vulgairement nommés Cardinaux, que les marchands cèdent à 25 ou 30 fr. pièce. Ces oiseaux, aussi remarquables par leur chant que par la richesse de leur robe, sont difficiles à garder au milieu d'autres espèces; ils deviennent très-méchants au printemps; on voit même, quand on est assez heureux pour avoir des produits de Cardinaux gris, un couple de ces oiseaux détruire ceux de leur espèce qui approchent leur nid et battre leurs petits de l'année précédente.

Les immenses plumes caudales de la Veuve la font ressembler à un oiseau de paradis, et en font un des plus jolis ornements de la volière; malheureusement elles tombent tous les six mois, alors l'oiseau perd aussi sa couleur brillante pour prendre une robe jaunâtre.

En général dans une volière on ne peut avoir que des granivores, les oiseaux exclusivement carnivores étant méchants pour les autres.

Parmi les habitudes intéressantes de certains hôtes d'une volière qui excitent l'attention des amateurs, se trouve la manie d'entrelacer des fils entre les barreaux

de la cage : le Bec-de-Corail, le Cap-More, le Troupiale-

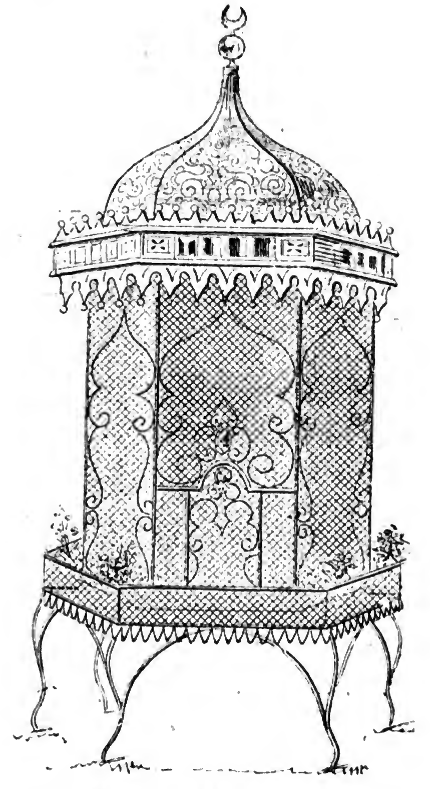


Fig. 28. — Volière d'appartement.

Commandeur, l'Ignicolore, ne laisseront pas un bout de

fil que l'on attachera à un barreau sans le prendre avec le bec, former des nœuds avec leurs pattes et l'entrelacer. En plaçant quantité de fils de soie ou de laine de différentes couleurs, ils formeront très-artistement une espèce de tapisserie qui pourra couvrir la cage; et, comme ces oiseaux travaillent ainsi à toute époque de l'année et sans être appariés, on ne peut attribuer au désir de faire un nid l'instinct qui les porte à tapisser ainsi leur cage. Quand un oiseau est occupé avec le fil, il ne laisse pas approcher les autres. Si l'expérience n'était pas si facile à faire, on pourrait penser que c'est une fable, car il a toujours existé bien des préjugés sur les oiseaux.

Une contrariété, pour les amateurs, est de voir certains oiseaux perdre leurs couleurs en captivité. Le Pape (*emberiza ciris*) perd le beau pourpre du ventre, qui devient vert jaunâtre. La Linotte captive perd aussi le rouge de sa tête et de sa poitrine. Le Chardonneret change aussi le rouge brillant de sa tête en rouge de brique, non-seulement en captivité, mais aussi lorsqu'il est sédentaire; car ceux qui ont émigré pendant le froid reviennent brillants. Quant aux oiseaux exotiques, il faut se résigner à voir l'Ignicolore, le Cap-More, le Combassou, la Veuve, le Fondi, le Ministre, le Worabie, perdre leurs brillantes couleurs d'été pour prendre, pendant six mois, une robe d'un vert jaunâtre. Le Pinson perd les plumes de ses ailes au point de ne pouvoir quitter le bas de la volière; on dit alors qu'il est vieux de cage, par conséquent très-égainé, suivant l'expression des oiseleurs.

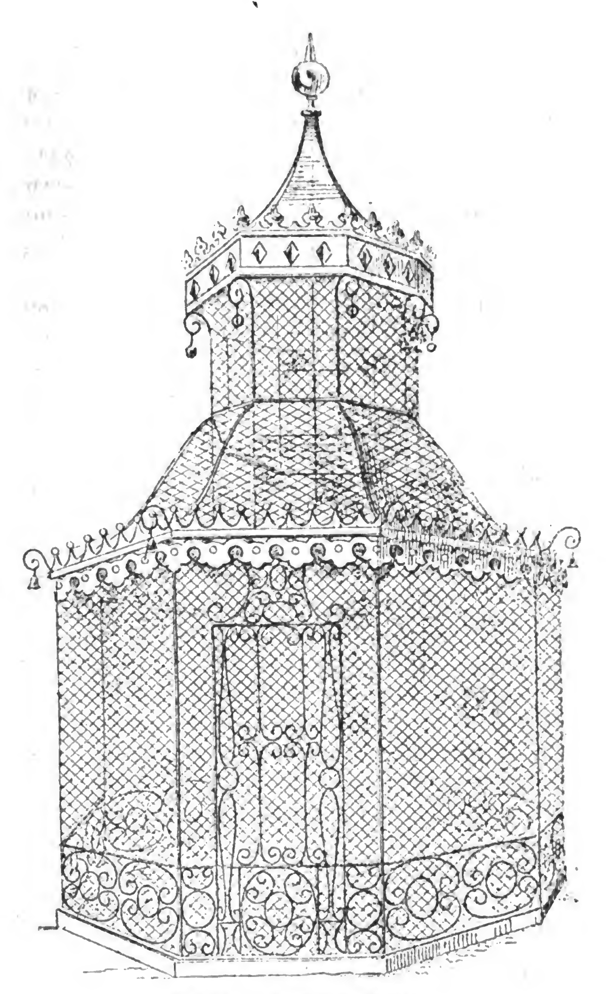


Fig. 29. — Volière de jardin.

Certains oiseaux sont incapables de supporter la captivité. On ne peut guère garder la petite Mésange bleue plus de quatre mois; au bout de ce temps, elle se gonfle, son plumage devient sale et hérissé, puis elle périt. Quant aux Mésanges moustaches (*parus biarnicus*), après huit mois, on n'ose espérer de les conserver encore longtemps. Le Loriot est une rareté en cage.

Un amateur ne peut avoir, sans inconvénient, tous ses oiseaux dans la même volière : les petits Bengalis, Sénégalis, ne doivent pas être mêlés avec les grandes espèces. Il existe des conditions de température indispensables pour ces petits êtres. Il leur faut toujours une chaleur de 20 à 28°.

M. P..., qui a fait construire une immense volière dans sa serre, y a réuni toutes les espèces de Passereaux, sauf les Bengalis et les Sénégalis.

Il faut diviser la volière en deux parties : l'une contient les Perruches, Cardinaux, Troupiales, etc., l'autre les Veuves, Mésanges, Serins, Chardonnerets, Gros-becs, plus une cage pour les Bengalis.

Au printemps, il faut tenir isolés, pour le chant, la Fauvette, le Rossignol, le Merle, le Loriot, l'Alouette; mais, ce qu'il faut surtout aux oiseaux, c'est l'exposition au midi.

Les arbustes que l'on place dans une volière sont bientôt dépouillés de feuillage par les oiseaux. Si l'on possède des Perruches, il faut que la volière soit en fer, comme celles que l'on trouve à l'usine Tronchon [1],

[1] Avenue de Saint-Cloud.

car le bois d'une cage ordinaire est bientôt détruit par ces rongeurs. Les oiseaux s'habituent vite à la présence des visiteurs et deviennent très-familiers avec ceux qui les soignent. En général, ils s'apprivoisent par gourmandise et curiosité. Si l'on s'amuse à leur présenter une souris, ils descendent tous de leurs barreaux pour venir l'examiner dans son piége; les plus hardis s'approchent très-près.

Les oiseaux sont, tout autant que les hommes, susceptibles de sentiments sympathiques et antipathiques : généralement, tout nouveau venu dans une volière est traité comme le conscrit à son arrivée au corps, ou le rapin à son entrée dans l'atelier, par de mauvaises plaisanteries exprimées à coups de bec. Si c'est une femelle, elle est protégée par le mâle de son espèce, surtout si c'est un *Loxia fasciata*, vulgairement nommé Cou-Coupé à cause de la bande rouge qui entoure son cou. Les ornithologistes n'ont pas remarqué que c'est peut-être le seul qui niche toute l'année, non par instinct de reproduction, mais pour se trouver plus isolé avec sa femelle; car, la nuit, il est le seul qui préfère le nid, pour y dormir près de sa femelle, aux bâtons où perchent les autres. Si on lâche dans une volière un oiseau qui soit seul de son espèce, il sympathisera bientôt avec un individu d'un genre et d'un pays tout différents. Certains oiseaux, très-familiers avec les hommes, vivent isolés au milieu d'une volière. L'instinct qui porte les Troupiales à se réunir en troupe, d'où leur est venu leur nom, n'existe sans doute, chez ces oiseaux, qu'à l'état de liberté, car, en captivité, ils se détestent et se battent à outrance. Cet oiseau s'ap-

privoise cependant. En le plaçant vis-à-vis d'un miroir, il siffle avec fureur, hérisse ses plumes et se précipite avec force coups de bec pour percer son rival. La grosse Perruche, ou Platicerque omnicolore, sympathise avec les plus petits Passereaux.

On trouve aussi chez les oiseaux, dans leurs rapports entre eux et avec les hommes, des caractères d'individualité qui les distinguent de leur espèce. La gloutonnerie seule les rend féroces entre eux au sujet de leur nourriture, qu'ils n'aiment pas à partager; mais jamais ils ne sont méchants sans cause ni raison.

Voilà, en résumé, tout ce qui concerne les oiseaux familiers d'appartement, de cage ou de volière. Nous aurions pu nous étendre sur le caractère de chaque oiseau. Ces explications n'en finiraient pas. Nous avons préféré nous restreindre à ces données pratiques basées sur l'étude et l'expérience. Avec ces renseignements, pour rendre heureux l'oiseau de cage, il suffira de vouloir ne pas le faire souffrir.

Qu'on nous permette de terminer en empruntant une phrase du cardinal Donnet : « Le gouvernement des animaux impose à l'homme deux devoirs : celui de les soigner dans les services qu'il en reçoit et de leur épargner toute souffrance inutile; le second devoir est renfermé dans ce seul mot d'une si vaste application et d'un si fréquent usage : Humanité. »

Après avoir parlé de tous les soins à donner aux oiseaux en captivité, nous ne pouvons résister à l'envie d'emprunter quelques passages à une intéressante bro-

chure de M. de Tschudi, *les Insectes nuisibles et les Oiseaux*[1], qui donne d'utiles conseils aux possesseurs de jardins sur l'utilité qu'il y a pour eux à faciliter la multiplication des oiseaux insectivores ou chanteurs, au point de vue de la conservation des fruits et des récoltes, et de l'agrément que ces aimables animaux procurent par leurs chants et leur familiarité à la demeure de ceux qui les protégent.

« Et, en effet, c'est aussi une chose très-importante et à laquelle chacun, pour ainsi dire, peut contribuer. Dans ce but, tous les propriétaires de forêts, de champs et de jardins devraient épargner les vieux arbres creux, dans les cavités desquels les oiseaux qui aiment à couver dans l'obscurité, comme les Mésanges, les Grimpereaux, les Sitelles, les Chouettes, les Étourneaux, les Rouges-Queues, les Pics, etc., trouvent le meilleur asile. Si l'on enlève les feuilles mortes et les détritus qui se trouvent dans ces cavités, et si, lorsqu'elles sont pratiquées perpendiculairement dans le tronc, l'on cloue une petite planche au-dessus pour les préserver contre la pluie et qu'on laisse pour l'entrée une ouverture d'environ 2 pouces de diamètre, elles seront aussitôt habitées, et les petits animaux qui y établiront leur demeure auront déjà, au bout de quelques heures, payé la peine que l'on se sera donnée pour eux. Que l'on augmente en outre le nombre des petites caisses pour les Sansonnets, que dans certaines contrées la loi elle-même ordonne d'établir, et que l'on prenne soin que les petits n'en puissent être

[1] Brochure in-8°. Paris, 1860 ; 75 cent.

enlevés. Et quand les Grives, les Pinsons et autres oiseaux nichent sur un arbre, on devrait protéger leurs nids contre les enfants et les Chats, en entourant les troncs des arbres d'une couronne d'épines.

« Pour remplacer les arbres creux, qui font souvent défaut à ceux des oiseaux qui choisissent les cavités pour y déposer leur couvée, on peut au besoin confectionner de petites caisses pour les petits destructeurs d'insectes, faites soit avec des morceaux plus ou moins longs de branches ou de troncs creux, soit avec de larges tuyaux, ou simplement avec des planches dont on ferme solidement et cimente hermétiquement l'un des bouts, tandis qu'à l'autre bout on cloue également une planche avec une ouverture d'environ deux pouces de diamètre et à côté un petit bâton servant de reposoir. On place cette petite maisonnette, l'entrée tournée vers le levant, sous la corniche d'un toit, ou mieux encore à une élévation de trois à quatre mètres au-dessus du sol dans les branches d'un arbre qui ne se couvre pas trop tard de feuillage et qui se trouve dans un lieu peu exposé. Ces caisses à nicher peuvent être de grandeurs différentes. Les Mésanges aiment celles qui ont environ huit à trente centimètres d'espace ouvert en longueur et trois à douze centimètres de largeur ; les oiseaux plus grands ont aussi besoin de demeures plus vastes. Pour rendre celles qui sont faites de simples planches plus agréables aux oiseaux, il faudrait les vernir en gris foncé et les garnir de mousse et de lichens. Maintenant que l'on comprend mieux l'importance des soins accordés à la nichée des oiseaux en liberté, il se fait beaucoup de bien sous ce rapport dans les jardins

zoologiques, dans les écoles agricoles et dans les établissements d'horticulture, chaque année : d'après les conseils d'employés, d'instituteurs et de judicieux propriétaires, on établit plusieurs milliers de ces caisses à nicher, et l'on remarque qu'il n'y a guère de capital qui rapporte autant et si vite que ces petites dépenses.

« Quiconque possède un morceau de terre approprié à cela peut se procurer, ainsi qu'à ces petits chanteurs, une véritable jouissance, s'il le plante très-épais de buissons épineux, de quelques sorbiers et de cerisiers, de chênes et de pins, et qu'il en recouvre le sol, à la hauteur de la main, de branches d'épines pour empêcher les chats d'y pénétrer. Une fois cette plantation établie, il s'y rassemblera bientôt une foule de petits oiseaux qui aiment extraordinairement de tels fourrés à cause de la sécurité dont ils y jouissent, et l'influence de leur séjour se fera bientôt remarquer. On a observé que de tels asiles, ayant une étendue suffisante, protégèrent de grandes propriétés, si bien que les fruits y réussirent, même dans les mauvaises années, parce qu'en été comme en hiver les oiseaux protégés avaient travaillé dans les arbres fruitiers et en avaient détruit les insectes nuisibles. Celui qui ne voudrait pas établir de tels bocages peut au moins placer à dix à douze centimètres sous l'avant-toit de sa maison ou de ses étables une latte passablement large, sur laquelle les Hirondelles aiment à venir s'établir. Il peut faire plus encore, tant pour son plaisir que pour celui des oiseaux, en établissant, soit devant la fenêtre d'une chambre inhabitée, soit ailleurs dans un coin isolé, une petite planche à appât, avec un toit et

des parois pour abriter les petits habitants contre le vent et la neige, et en y parsemant des miettes de pain, des baies de sureau et de sorbier, de petits morceaux de pommes de terre, des grains d'orge et d'avoine. Une hôtellerie semblable toujours ouverte jouit d'une grande vogue, surtout en hiver, et réjouit par l'entrain et la joie qui y règnent. C'est une chose bien facile à arranger, et pourtant quel bienfait pour les pauvres petits oiseaux affamés ! Ils s'habituent si vite à cette maison hospitalière ! Et, quand vient le printemps, ils acquittent leur dette de reconnaissance par de joyeux gazouillements et une chasse zélée aux insectes nuisibles. Pour fixer les utiles Mésanges dans un endroit, on a un moyen très-simple, qui consiste a suspendre en été à un arbre la cage d'une Mésange captive qui attire constamment ses libres compagnes autour d'elle. Si l'on suspend pendant l'automne quelques branches vertes de sapin dans les arbres fruitiers défeuillés, on les verra pendant toute la saison morte activement visités et nettoyés par les Mésanges. »

Pour dernière indication il nous reste à parler de l'art d'empailler les oiseaux. Le chasseur, l'ornithologiste et l'amateur qui a élevé avec soin des oiseaux émérites seront bien aises d'avoir une méthode analytique de conserver les êtres qui les charmaient de leurs chants et de leurs belles couleurs.

L'art d'empailler les oiseaux consiste à leur donner cet air de vie et de fraîcheur qui semble les ressusciter. Le premier soin est de s'assurer que toutes les parties de l'oiseau sont dans un état d'intégrité parfaite, si la

peau n'est pas déchirée, etc., puis on mesure le sujet dans toutes les dimensions, on le nettoie et on remplit de coton les narines, le bec, l'anus et les autres parties du corps. Ensuite l'on incise délicatement la peau sous le ventre, et on l'enlève en ayant soin de jeter fréquemment du plâtre, afin d'absorber toutes les humeurs qui tacheraient les plumes. Dès que la peau est enlevée, on la saupoudre d'alun pulvérisé ou de chaux en efflorescence, puis on remet la dépouille de l'oiseau dans sa situation naturelle. On fait passer dans les narines un fil qu'on noue dans son milieu et qui sert à retirer la tête et à diriger le bec sans abimer les plumes du bec. On met ensuite l'oiseau sur le dos; on réunit les deux bords de la peau du ventre, de manière que l'ouverture ne paraisse pas; on arrange les plumes du dessus du corps, surtout celles du cou, en fixant cette partie avec des bandelettes de papier fort qu'on attache avec des épingles. Il faut alors écarter les ailes et les pennes de la queue et les fixer comme les plumes, de manière à maintenir l'oiseau dans la position du vol. Puis on met l'oiseau ainsi préparé à sécher. Les yeux d'émail ne se posent que plus tard.

Dès qu'il a le degré de siccité suffisante, on passe sur tout le corps de l'essence de térébenthine avec un pinceau de soies fines et longues, tant pour lustrer les plumes que pour les préserver des insectes. On le met de nouveau à sécher, et dès lors l'oiseau peut être enfermé dans la collection. Quelques jours après, on place les yeux factices d'émail. Pour remplir le corps des oiseaux, on peut utiliser la paille, le foin, le sparte, les mousses, le

tabac en corde, les écorces d'arbre, d'orme, de tilleul, diverses étoupes de chanvre, le lin, le coton, le crin, les poils de divers animaux, tels que veaux, chèvres, lapins, etc., les laines épongées, cirées, le mastic, le plâtre, l'argile, le sable, la sciure de bois, le liége, etc.

Quant aux attitudes, elles varient selon le goût de l'empailleur. Mais, quelle que soit leur variété, elles se résument dans ces trois catégories : 1° perchés avec les ailes repliées; 2° dans le nid; 3° suspendus par un fil de fer quand les individus sont dans l'attitude du vol.

POISSONS

CHAPITRE PREMIER

Indication et description des espèces qui vivent le plus aisément dans les mares, les étangs, les viviers et les aquariums. — Nourriture. — Soins particuliers.

Quoique l'on connaisse très-peu les mœurs des poissons, ce qui provient du milieu aquatique dans lequel il est si difficile de les étudier, le goût moderne a voulu en faire un élément de plaisir et d'ornement pour l'intérieur du foyer. C'est ainsi que l'on a créé de petits aquariums, où les Cyprins de choix ont été acclimatés et où ont été, en agrandissant l'aquarium, introduits plus tard toutes sortes de poissons que nous allons étudier. Les aquariums, tels que MM. Millet, Coste et Caillaud les ont construits pour leurs savantes et fécondes études, ne diffèrent que par la dimension des bassins d'apparte-

ment et de jardin qui ont servi de premier type à l'aquarium, et ici, comme en bien des choses, le plaisir n'a fait qu'ouvrir la marche pour arriver à l'utile.

Nous allons étudier successivement les espèces diverses qui vivent le plus aisément en domesticité dans les aquariums comme dans les viviers, soit d'eau douce, soit d'eau salée. De même que dans notre étude sur les oiseaux, nous suivrons l'ordre alphabétique, qui rend les recherches faciles.

ABLETTE. *Cyprinus alburnus.* L'Ablette est un petit poisson qui atteint de deux à trois décimètres de longueur, et qui est bon à manger. Elle vit très-bien dans les petits viviers; il lui faut l'eau douce. Ses écailles sont très-éclatantes. On la nourrit de vers rouges.

ANGUILLE. *Muræna anguilla.* Les nageoires de ce poisson sont très-petites, et on peut le confondre avec le Serpent. Le corps est allongé, presque cylindrique, la tête menue, le museau pointu, la mâchoire inférieure plus avancée que la supérieure; la peau gluante est comme vernie, et varie de couleur selon l'âge et la qualité de l'eau où vit l'animal. Dans l'eau limoneuse, elle devient noire; dans l'eau limpide sur fond de sable, elle est d'un beau vert nuancé en dessus et blanc de lait en dessous. L'Anguille devient quelquefois très-grosse. Pendant le jour, elle se tient en repos. Quand il fait chaud, elle se place au-dessus de l'eau, dans un amas de plantes aquatiques, et prend l'air. On peut la tenir en bocal, mais plus facilement dans les mares et les petits étangs. Dans les aquariums familiers, on la nourrit de morceaux

de viande coupés à la manière de vers de terre. Ce poisson fraye à l'embouchure du fleuve : les œufs restent réunis par une viscosité et forment des boules arrondies Les petits éclosent bientôt, et, au bout de peu de temps se débarrassent de leurs liens.

BARBEAU. *Barbus.* Ce poisson a quelques rapports extérieurs avec le Brochet. Sa tête, son corps et sa queue sont très-allongés; la lèvre supérieure est rouge, épaisse et conformée de manière que l'animal peut l'étendre et la retirer facilement. Il respire l'eau et la rejette avec beaucoup de force, et la fait bouillonner. Il vit quatre ou cinq heures hors de l'eau. Sa chair est délicate, principalement celle qui recouvre les grosses arêtes que forme la capacité de l'abdomen. Le Barbeau se plaît dans les eaux rapides qui coulent sur un fond de cailloux. Il est très-commun en France, en Allemagne et en Angleterre. Il se nourrit de petits poissons et se jette avidement sur la viande. Il vit très-bien dans les viviers domestiques et y atteint une énorme dimension.

BRÈME. *Cyprinus brama.* Ce poisson est très-répandu en Europe, sauf en Italie et en Espagne. Sa tête est comme tronquée, sa bouche petite, ses joues d'un bleu varié de jaune, son ventre noirâtre, son dos arqué et aigu. Il lui faut les eaux larges et paisibles, sur un fond de marne, de glaise et d'herbages; il vit très-bien dans les viviers, où il croît très-vite. La Brème atteint de 45 à 50 centimètres. On la nourrit d'herbes et d'insectes; elle trouve une abondante nourriture dans le limon.

BROCHET. *Esox, Artedi*, Linné, Cuvier. La bouche de ce poisson s'ouvre jusqu'aux yeux; ses dents sont fortes, acérées, inégales, nombreuses. On en compte sur le palais sept cents de différentes grandeurs, indépendamment de celles qui entourent le gosier. La couleur de ce poisson passe, selon l'âge, du vert au gris et au jaune doré, et est verte pendant le frai, puis, quand il est parvenu à une certaine grosseur, devient noire sur le dos et le ventre. Le Brochet vit dans les mares et les viviers, et y croît très-bien; il est très-vorace et absorbe à la fois serpents, grenouilles, oiseaux d'eau, rats. Si l'animal qu'il veut dévorer lui oppose un trop fort volume, il le saisit par la tête, le retient avec ses dents nombreuses et recourbées jusqu'à ce que la partie antérieure de sa proie soit ramollie dans son large gosier, en aspire ensuite le reste et l'engloutit. S'il prend une Perche ou quelque autre poisson hérissé de piquants mobiles, il le serre dans sa gueule et le tient dans une position qui lui interdit tout mouvement, et l'écrase ou attend qu'il meure de ses blessures. Dans les eaux des viviers, il devient excellent. On regarde ses œufs comme nuisibles à la santé. Son ouïe est très-fine; on en a vu un dans les viviers du Louvre, du temps de Charles IX, qui, lorsqu'on l'appelait, accourait saisir la proie qu'on lui jetait. Le Brochet fraye en février et croît très-rapidement. Il multiplie beaucoup; on a compté cent quarante-huit mille œufs produit de la ponte d'une seule femelle.

CARPE. *Cyprinus carpio*. Ce poisson se plaît dans les lacs et les eaux qui coulent doucement; les mares et les

viviers lui conviennent parfaitement. Les Carpes se développent d'une façon d'autant plus remarquable que le temps ne leur manque jamais pour compléter leur accroissement; elles deviennent très-vieilles. Buffon parle de Carpes de cent cinquante ans, vivant dans les fossés de Pontchartrain. Dans les étangs de la Lusace, on a nourri des Carpes de plus de deux cents ans; aussi leurs dimensions acquièrent des proportions énormes. M. Darci, contrôleur de la maison du prince de Condé, assure que, en 1733, sur la table du prince de Conti, à Offenbourg, il a vu servir une Carpe du Rhin qui avait plus d'un mètre de long entre œil et bât, et pesait vingt-deux kil. et demi. On nourrit la Carpe d'insectes et d'herbes. Elle vit longtemps hors de l'eau, et cela est prouvé par la manière dont on l'engraisse en Angleterre et en Hollande. On la suspend à la cave, ou dans quelque autre lieu frais, dans un petit filet ou sur de la mousse humide, de sorte que la tête de la Carpe sorte hors du filet. On la garde ainsi assez longtemps en vie pour l'engraisser, en la nourissant avec de la mie de pain et du lait; ce moyen est aussi employé par les marchands de comestibles pour le transport de ce poisson. On élève les Carpes dans des étangs spécialement consacrés à cet usage; tous les cinq ans, on dessèche ces étangs et on y sème de nouveaux végétaux, en ayant soin d'éliminer les vieux joncs et les végétaux gâtés. Si l'étang gèle, il faut opérer dans la glace plusieurs trouées par lesquelles l'eau se renouvelle d'air. Si la foudre tombe sur l'étang, il faut le mettre à sec et renouveler l'eau. La Carpe fraye en mai et juin dans les lieux herbeux, et pond cinq à six cent mille

œufs. Elle atteint de vingt-cinq à trente centimètres la première année; elle se nourrit d'insectes, de vers, de substances animales et végétales qu'elle trouve dans la vase.

CYPRIN. *Cyprinus auratus.* Ce poisson, nommé vulgairement Poisson rouge, Dorade de la Chine, a à peu près la forme allongée de la Carpe, mais sa taille est très-petite et ne dépasse pas vingt-cinq centimètres. D'abord noirâtre, il prend peu à peu ce beau rouge doré qui le caractérise et que tout le monde connait; mais il y en a de verdâtres, d'argentins et de variés de toutes couleurs. Ce poisson, originaire de Chine, est susceptible de la plus familière domesticité; en Chine, il est domestiqué depuis fort longtemps, et l'on en possède dans les bassins des résidences royales qui atteignent cinquante centimètres. Les variétés sont nombreuses, et l'on peut les faire produire facilement. Ces poissons sont très-voraces et mangent des vers souvent plus longs qu'eux, et on les voit mâcher leur proie en l'avalant, afin d'en venir à bout. C'est, au reste, une sorte d'amusement de donner un ver à l'un de ces poissons et de voir les autres accourir vers celui qui a attrapé la proie pour en saisir l'extrémité flottante; c'est en quelque sorte, avec un autre aliment, le même spectacle que celui qui nous est offert par nos Carpes lorsqu'elles se disputent un gros morceau de pain. L'on peut changer à l'infini les variétés du Cyprin. L'habileté de ceux qui veulent les élever consiste à mélanger convenablement les races dans les eaux où on veut les amener à la reproduction. Pendant les premières années, leur vie est très-délicate, et il faut être très-soigneux, très-habile pour

réussir et conduire les poissons à leur troisième année; mais, quand ils ont passé trois ou quatre hivers, des soins très-bornés suffisent pour les maintenir sains et saufs un très-grand nombre d'années, cinquante ans et plus. En hiver, les Cyprins sont comme engourdis et restent pendant près de six mois sans manger. Dans les grandes pièces d'eau, on perce un puits et les Cyprins s'y retirent pendant le froid. A l'île de France on sert le Cyprin sur table comme mets délicat, ce qui est admis aussi en Chine, mais non en France. Dans les bocaux et les boules inventées récemment (*fig.* 32), on les nourrit de mouches, de bribes d'œufs durcis et de pain. Il faut leur éviter les coups de soleil.

ÉCREVISSE. *Astacus.* Les écrevisses naissent dans les viviers ou dans les ruisseaux d'eau courante. Elles sont très-voraces et se nourrissent d'ordures, de charognes et de pourritures aquatiques. On les trouve dans les eaux courantes et pierreuses. Il est très-difficile de les domestiquer dans les réservoirs. La bonne nature de l'eau est ce qu'il est le moins facile de leur procurer. On en a vu qui, à la suite d'un changement, sortent du réservoir et viennent mourir sur la terre en cherchant une eau qui leur convienne.

ÉPERLAN. *Ormerus Eperlanus.* Petit poisson d'un décimètre de longueur. Il se tient dans les sables des lacs profonds et remonte aux rivières pour le frai. Il se nourrit de vers et de petits animaux à coquilles. Sa chair est excellente.

ÉPINOCHE. *Gasterosteus teraculeatus.* C'est un des plus petits poissons que l'on connaisse. Il atteint à peine un décimètre. Il se nourrit de vers, de chrysalides, d'insectes, d'œufs de poisson. L'Épinoche n'est point farouche et vient jusque sur les pieds de ceux qui se baignent. Dans l'aquarium, il faut lui faire un fond d'algues et de plantes aquatiques et y mêler des débris de végétaux; on verra dès lors le mâle travailler dans cet amas, y faire des triages, des choix, puis, sur un point élu par lui, apporter ces débris avec sa bouche, les déposer l'un sur l'autre, les fixer à coups de tête et veiller avec la plus grande attention à ses travaux. Il est au reste très-jaloux de son nid, et quand il y élève sa petite famille, si d'autres Épinoches approchent, il leur donne la chasse et les pille très-cruellement. Il fraye dans les mois d'avril et de mai et est très-fécond. Quand le nid est terminé, le mâle s'élance au milieu du groupe des femelles pour y fixer l'attention de celle qui est disposée à pondre; il lui offre un abri pour sa progéniture. Lorsque elle est prête à le suivre, le mâle se précipite vers son nid, plonge sa tête dans l'ouverture unique, qu'il élargit vivement pour en faciliter l'entrée à la femelle, à laquelle il cède ensuite la place. Celle-ci s'y engage tout entière et ne laisse plus voir à l'extérieur que l'extrémité de sa queue; et pendant quelques minutes, ses mouvements convulsifs indiquent tous les efforts qu'elle fait pour pondre ses œufs; puis elle en sort bientôt par l'ouverture qu'elle forme à la partie du nid opposée à l'ouverture par laquelle elle est entrée. Le mâle assiste la femelle, la frotte avec son museau pour l'encourager; et, dès qu'elle a accompli la ponte,

il entre par la même voie qu'elle a suivie, glisse sur les œufs en frétillant et en déposant la liqueur reproductive. Le mâle recommence plusieurs fois et à plusieurs jours de distance le même manége avec d'autres femelles, jusqu'à ce que le nid renferme la quantité d'œufs qu'il doit avoir : quantité véritablement énorme. La faculté

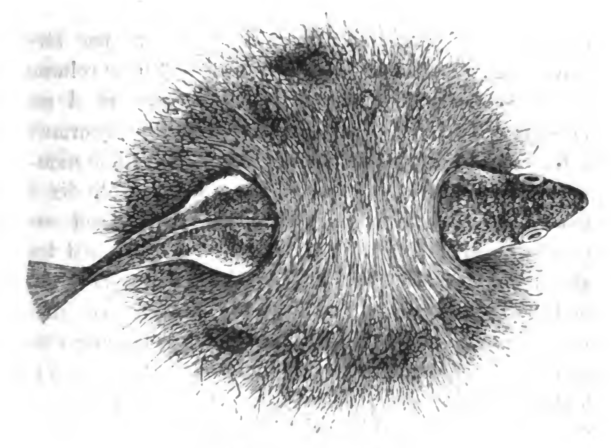


Fig. 30. — Épinoche.

qu'ont les femelles de pondre plusieurs fois, à des intervalles assez rapprochés, explique pourquoi ces poissons sont susceptibles de se multiplier d'une manière si prodigieuse. Le mâle reste seul gardien de son précieux dépôt; car non-seulement les femelles n'en prennent aucun soin, mais elles en deviennent même les

ennemies redoutables, et font partie des coalitions nombreuses qui cherchent à envahir le nid, pour satisfaire sur les œufs leur appétit féroce. C'est donc pour le mâle une rude et difficile tâche de défendre les œufs contre les tentatives de ces dévastateurs, alors surtout que pendant un mois entier il est obligé de fournir aux œufs qu'il protége toutes les conditions nécessaires pour en faciliter l'éclosion, ou de veiller à l'éducation de sa nombreuse famille. Il commence par fortifier son nid, en le recouvrant de pierres dont le volume est quelquefois égal à la moitié de son corps, et il est presque constamment occupé à faire passer des courants à travers l'unique ouverture du nid par le rapide mouvement de ses nageoires pectorales. Au bout de dix à douze jours, les petits sont éclos, mais le père doit encore les protéger pendant assez longtemps; car, s'il les abandonnait, ils ne tarderaient pas à devenir la proie de leurs ennemis. En effet, les petits naissent avec une vésicule ombilicale si volumineuse, que c'est à peine s'ils peuvent en supporter le poids, et leur marche en est tellement embarrassée, qu'ils sont incapables de fuir le danger qui les menace. Le mâle se dévoue encore à cette nouvelle fonction, qu'il remplit avec une vigilance minutieuse, et ne permet à aucun des nouveaux-nés de franchir les limites de son nid; si l'un d'eux s'en écarte, il le prend dans sa bouche et le reporte immédiatement à son domicile. Au bout de quinze ou vingt jours, les petits sont devenus assez forts pour suffire aux besoins de leur propre conservation. Le mâle les abandonne alors pour aller reprendre ses habitudes au milieu des autres

Épinoches; chose surprenante, cet animal, qui, pendant toutes les autres saisons de l'année, se fait remarquer par sa voracité, vit pendant le mois qu'il passe à la propagation de son espèce dans une abstinence presque complète.

GARDON. *Cyprinus rutilus.* C'est un poisson commun qui multiplie extraordinairement et vit très-bien dans l'aquarium, où il est très-facile à conserver. Il se nourrit de vers rouges, de vers de fumier et de blé cuit. Il est recherché pour son bon goût.

GOUJON. *Gobia*, petit poisson long de vingt-cinq centimètres au plus. Il a la mâchoire supérieure plus longue que l'inférieure. Il est friand. On le nourrit de vers blancs et il vit très-bien dans les aquariums, où on peut lui faire un fond de gravier.

GRENOUILLE. *Rana.* La Grenouille vit très-bien en captivité. On la nourrit d'insectes ailés et de reptiles; mais elle n'en prend aucun qu'elle ne l'ait vu remuer. Elle avale aussi les araignées, mais surtout les petits limaçons. Dans les aquariums, on leur dispose une petite échelle de bois que ces animaux gravissent dès que le temps change et se met à l'orage. La femelle pond six cents à douze cents œufs. Les grenouilles muent plusieurs fois par an. Leur chair sert de nourriture dans beaucoup de pays.

PERCHE. *Perca fluviatilis.* La Perche brille d'une

couleur d'or, mêlée de jaune et de vert; les nageoires sont rouges, les bandes transversales larges et noirâtres. Elle atteint chez nous de six à sept décimètres et elle pèse deux kilogrammes à peu près. Les Perches ne vivent que de proie, elles se jettent avidement non-seulement sur des poissons très-jeunes ou très-faibles, mais encore sur les Campagnols aquatiques, les Salamandres, les Grenouilles et les Couleuvres; elles se nourrissent aussi d'insectes. Lorsqu'il fait très-chaud, on les voit s'élever à la surface des lacs ou des rivières et s'élancer sur les cousins, qui se pressent par milliards sur les eaux. Elles attaquent aussi l'Épinoche, mais ce petit poisson s'agite et fait pénétrer ses piquants dans le palais de la Perche, qui dès lors ne peut ni l'avaler, ni le rejeter, ni fermer sa bouche, et, finalement, meurt de faim. Dans les viviers, elle devient grasse et excellente; sa chair est blanche, ferme et salubre. Les Romains la domestiquaient très-habilement, et le poëte Ausone l'appelle le délice des festins. Elle est très-commune dans toute l'Europe, où elle est recherchée.

La Perche se plaît sur un fond herbeux; elle fraye vers le mois d'avril et pond un nombre immense d'œufs.

TANCHE. *Cyprinus tinca.* Comme le Goujon, la Tanche est sujette à varier dans les nuances suivant l'âge, le sexe, le climat, les aliments et les qualités de l'eau. Les joues sont verdâtres, la gorge blanche, les côtés vert clair en haut, jaunes sur la partie inférieure; les nageoires sont violettes, le ventre blanc, la tête grosse, le front large, l'œil petit, la lèvre épaisse, le dos arqué, la

peau noire et visqueuse. La Tanche habite les lacs et les marais; elle peut être facilement introduite dans les mares; elle ne redoute pas le froid; on l'y nourrit comme les Carpes, mais ces poissons ruinent les étangs, et il faut plus de terrain pour nourrir cent Tanches que pour engraisser mille Carpes.

VAUDOISE. *Cyprinus lenciscus.* Ce poisson atteint de cinq à six décimètres. Sa couleur est argentée, ses nageoires blanches ou grises, son dos brun. Il a le corps large et le museau pointu, et s'élance dans l'eau comme un dard. Il vit très-bien dans les viviers.

VÉRON. *Cyprinus phoxinus.* Ce petit poisson a le dessus de la tête d'un vert noir, les mâchoires bordées de rouge, l'iris couleur d'or, le dos tout noir ou d'un bleur clair avec des bandelettes transversales bleues, des raies variées de bleu, de jaune et de noir; les nageoires sont molles, bleuâtres et tachetées de rouge; il aime les eaux pures et courantes, et vit solitaire. Dans les viviers peu habités on peut le conserver; mais il dépérit dans les viviers bien peuplés.

Pour se procurer ces divers poissons, il faut s'adresser aux pêcheurs. Il n'y a guère que les Cyprins pour lesquels on ait organisé une vente, et leur prix ne s'écarte guère de cinquante centimes, un peu plus, un peu moins. M. Carbonnier, 60, quai de la Mégisserie, est le marchand le mieux renseigné et le mieux achalandé pour tout ce qui regarde cette vente, qui, du reste, est en voie de s'organiser commercialement.

CHAPITRE II

Aquariums. — Exposition. — Construction et entretien. — Construction de bassins avec jets d'eau. — Composition de l'eau de mer artificielle.

Jusqu'ici les horticulteurs ont un peu délaissé les plantes aquatiques. Cette défaveur tient à la nature de ces plantes : elles exigent, pour prendre tout leur développement, des bassins d'une dimension assez vaste, et, en outre, dans nos climats, elles réclament, au moins pendant une partie de l'année, l'aide indispensable de la chaleur artificielle. Malgré ces difficultés, la culture des plantes aquatiques nous devient chaque jour plus familière et elle ouvre des horizons nouveaux aux plaisirs de famille, à la culture des fleurs dans l'appartement[1].

L'intérêt que les horticulteurs montrent depuis quelque temps pour ces plantes bizarres date du jour où l'on a introduit dans notre jardinage aquatile la *Victoria regia*, la plus belle rose d'étang, la fleur brillante et gigantesque qu berce ses feuilles rosâtres sur les ondes tranquilles des lacs de la Guyane. Pour élever la *Victoria*

[1] *De la culture des Fleurs dans les petits jardins, sur les fenêtres et dans les appartements*, par Courtois-Gérard, 3e édition avec 15 gravures, 1 joli vol. in 32, 1 fr. F. Savy, éditeur, 20, rue Bonaparte.

regia, il a fallu créer des aquaires dans les serres ou agrandir ceux qui existaient déjà, et, pour tirer parti de l'espace occupé par ces vastes bassins, on a eu l'idée d'y joindre les autres plantes aquatiques qui s'accommodent de la même culture et les poissons qui s'y associent sans inconvénient.

C'était un progrès; on a été plus loin : on s'est dit que, puisque nos appartements donnant sur des serres d'une nature déterminée nous permettent la contemplation de telle végétation que nous voulions choisir, il n'y avait aucun empêchement à ce qu'il fût créé une serre aquatile.

Créer une serre de ce genre semblait un rêve impossible; le rêve s'est réalisé. La serre aquatile a été inventée; cette création, ainsi que les améliorations successives, ont eu pour auteurs MM. Valmer, Warington, Loyd, Gosse, et surtout madame Power, naturaliste savante. L'industrie s'est emparée des aquariums; on les a restreints aux dimensions de l'appartement; on les a disposés dans les salons et dans les jardins.

Nous décrirons les divers modèles d'aquaires, depuis le petit bassin d'appartement, jusqu'aux bassins gigantesques du Collége de France, sans oublier les serres aquatiles du savant et de l'amateur. Nous donnerons ensuite une instruction élémentaire sur l'art d'établir et de gouverner les appareils de pisciculture.

Londres et Paris ont leur serre maritime. Au jardin zoologique de Regent's-Park, à Londres, on a construit en verre un gigantesque vivier, une miniature d'Océan, où l'on élève des poissons, des zoophytes, des madré-

pores, des mollusques. Ces caisses aux parois transparentes sont remplies d'animaux vivants qui nagent au milieu de roches mousseuses, de sable fin, de galets arrondis, d'algues et de varechs flexibles. Les herbes et les mousses marines se conservent très-bien, et, tout en

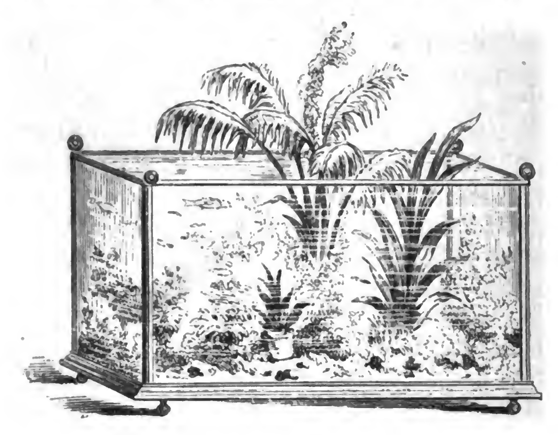


Fig. 31. — Aquarium.

servant à purifier l'eau, elles offrent, dans leurs rameaux flottants et leurs touffes épaisses, un asile aux poissons.

A Paris, au Collége de France, on a depuis longtemps des viviers, soit d'eau de mer, soit d'eau douce, où l'on élève des poissons et des plantes aquatiques; mais, quelque merveilleux que soient ces viviers, ils n'ont pas paru suffisants, et on a installé dans la vaste piscine de cet établissement un second aquarium qui peut, grâce à ses proportions gigantesques, abriter un nombre incalcu-

lable de plantes ou d'animaux appartenant aux espèces les plus curieuses et les moins connues qui vivent dans la mer.

Ce n'est point dans ces vastes proportions que se construit l'aquaire de cabinet, de serre, de salon ou de jardin, l'aquaire familier disposé dans les conditions réelles du plaisir, de l'ornementation, entre les fleurs de la serre et les oiseaux de la volière.

L'aquaire que l'on destine à l'étude doit être formé d'une cage dont les parois de glace permettent de constater le développement des végétaux et des animaux qui y sont renfermés, et surtout d'étudier les mœurs si peu connues de la faune aquatile. On peut l'établir facilement dans un salon avec des dimensions très-variées, ou dans une serre, au prix, en moyenne, de quarante à quatre cents francs.

La serre de M. Warington est le modèle du genre ; en voici la description : à côté d'un salon ou d'un cabinet de travail, et sur un plan un peu plus élevé, on construit un vaste aquaire qui reçoive assez de lumière et d'air pur pour que les plantes et les animaux qu'on y veut renfermer puissent végéter et vivre. Selon le besoin, on y verse de l'eau de source ou de l'eau de mer, et on le peuple soit de poisson de mer, soit de poisson de lac, de fleuve ou de rivière. On en garnit le fond d'argile, de sable et de rochers, et, dans leur creux, on laisse grandir des plantes d'eau douce ou bien de la végétation marine, des algues, etc. Dans le mur qui sépare l'aquaire du salon ou de la salle, on place, à l'imitation d'une fenêtre dont le point d'appui serait de plain-pied avec la base de l'aquaire,

une glace d'où, à travers l'eau paisible et la verdure aquatique, rayonne dans le salon, comme dans une chambre obscure, un jour serein et placide, et ainsi, sans quitter son salon, on peut étudier les plus curieux phénomènes.

Cet observatoire, dont la construction est accessible à toutes les bourses et praticable dans tous les jardins, est d'invention récente.

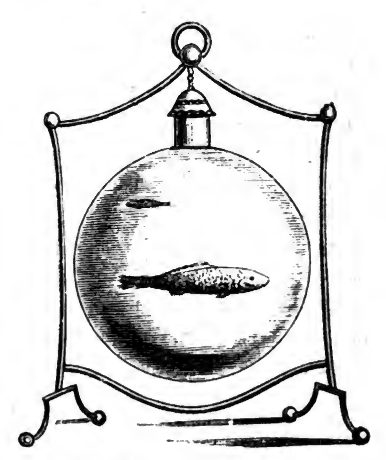


Fig. 32. — Globe à poissons.

La mode a adopté les aquaires, et l'industrie, qui exploite admirablement ce goût nouveau, en a fait d'élégants meubles de ménage, dont les modèles réduits et plus ou moins riches s'adaptent aux goûts des enfants, des ouvriers, de la mansarde et du salon. Paris et Londres

peuplent maintenant les appartements de ces viviers en miniature, à parois transparentes, montés sur piédestal.

Ces aquaires revêtent plusieurs formes, diverses dimensions : bassin, rocher, fontaine. Un simple globe de verre, voilà l'aquaire de l'amateur.

Nous donnons le dessin d'un de ces jolis globes de verre suspendus que l'on voit en ce moment chez tous les marchands de cristaux. Celui-ci est exposé dans les magasins de M. Boutigny, Palais-Royal, galerie Montpensier, 22, qui a une nombreuse variété de modèles de globes et de petits aquariums de salon de toutes dimensions et d'une grande élégance.

Nous donnons un autre modèle (*fig.* 33) dont voici la description :

On prend une cloche de verre de cinquante centimètres de diamètre, on la renverse et on la place sur un pied tourné en bois ou sur une sébile pleine de sable; on couvre le fond d'une couche d'environ deux pouces de sable bien lavé. On remplit d'eau, et l'on introduit les poissons et les plantes. Un vase à fleurs étroit, posé à l'intérieur sur le sable, forme le support d'une soucoupe pleine de fougères. Le vase, ainsi disposé, est couronné de feuilles d'iris, de menthe, de liserons et de fustissale. Pour abriter le tout de la poussière, on prend une seconde cloche de vingt-cinq centimètres de diamètre, et on la pose sur des morceaux de zinc coupés en forme d'S et accrochés au bord supérieur de la grande cloche.

L'eau versée dans l'aquaire doit être très-propre et puisée directement à la rivière ou à la source ; il faut se

garder de la filtrer ou de la purifier par l'emploi de la chaux.



Fig. 33. — Aquarium à double globe.

Les plantes qui conviennent le mieux à la végétation dans l'eau douce sont le *Vallisneria spiralis*, le *Myrio-*

phyllum, le *Ceratophyllum*, l'*Anacharsis alsinastrum*, la Macre aux fleurs blanches et aux feuilles flottantes, qui purifie l'eau où on les sème.

Toutes ces plantes vivent submergées ; en outre, elles se multiplient spontanément. Pour leur constituer un sol convenable, on dépose au fond plusieurs centimètres de bourbe de mare avec du gravier fin pour l'empêcher de remonter, puis on y place les plantes d'eau. Par suite des aliments nutritifs qui abondent dans l'aquaire, la croissance de ces plantes, surtout de la Vallisnérie, est très-rapide ; il faut, par conséquent, l'éclaircir de temps en temps par un sarclage. Mais il importe d'y procéder à la fin du printemps et jamais en automne ; car, sans cela, la végétation, dans le bassin, serait languissante à l'époque où l'influence sanitaire qu'elle doit exercer est nécessaire.

Les plantes installées, on peuple le petit réservoir en y introduisant quelques Vérons (*Phoxinus*), des Lézards d'eau ou Tritons, des Crevettes de ruisseau, quelques tubes animés, qui se forment de paille, de bois ou de coquilles, des Limaces d'eau, le Notonecte, qui, pendant le jour, se tient renversé sur le dos, à la surface de l'eau, pour faire la chasse aux animalcules.

Un aquaire si simple donne lieu aux observations les plus variées sur les mœurs des plantes, sur les habitudes des petits animaux aquatiques et leurs transformations. Ainsi, pour ne parler que des plantes, on pourra y surprendre les mœurs de la Vallisnérie et les habitudes meurtrières du Rossolis, et constater un grand nombre de faits encore inconnus.

Une seule plante de Vallisnérie, introduite dans un bassin d'appartement bien organisé, si elle y rencontre les conditions d'une riche végétation, peut, à l'automne, fournir une trentaine de fortes plantes développées de surgeons, et plus de cinquante fleurs venant, sur leurs longues colonnettes en spirale, s'épanouir à la surface de l'eau. Le Rossolis est une très-curieuse plante de l'aquarium; les mouches qui voltigent sur les eaux des marais sont quelquefois attirées par la couleur rougeâtre de cette fleur; quelques-unes éventent le piége et s'envolent, mais d'autres viennent témérairement se poser sur la corolle qui les attire. Malheur à elles! Les poils de la fleur se hérissent aussitôt, l'enlacent et l'entourent de mille pointes; la feuille même replie ses bords, et l'insecte, subitement emprisonné comme dans une bourse à jetons, s'agite et se débat dans une lutte qui ne se termine qu'avec son agonie. Ce n'est qu'après la mort de sa victime que la feuille s'entr'ouvre pour débarrasser la corolle du cadavre. Le Rossolis est très-commun dans les environs de Paris; il réussit très-bien dans les viviers d'appartement, et le cadavre des mouches qui s'y prennent sert de nourriture aux petits poissons.

On peut encore établir à très-peu de frais et dans tous les jardins, si restreints que soit l'espace dont on peut disposer, des petits bassins avec jets d'eau. Un simple vase creux peut servir de bassin. Un tuyau, en plomb d'une longueur proportionnée à la hauteur que l'on veut donner au jet, est placé contre un mur. On met à l'extrémité de ce tuyau un réservoir correspondant à la dimension du bassin. L'extrémité opposée du tuyau de

plomb est aminci graduellement jusqu'à ne plus laisser une ouverture que pour un mince filet d'eau; on place le robinet à huit centimètres de cette ouverture pour les petits jets d'eau, ou, mieux encore, près du réservoir. Quant aux bassins un peu plus grands, on peut les construire en pierre et en ciment romain, puis, sur le tout, passer une couche de ciment romain liquide que l'on étendra au pinceau pour le rendre imperméable.

Nous terminons ce chapitre par la composition de l'eau de mer artificielle :

Sulfate de magnésie.	252 gr.
Sulfate de chaux.	90
Magnésium..	186
Chlorure de potassium..	59
Bromure de magnésium.	1,36
Carbonate de chaux..	1,36

Le mélange de tous ces sels doit être dissous dans vingt litres d'eau et avoir pour poids spécifique un gramme vingt-cinq centigr. Si l'évaporation le rend plus lourd, il faut le ramener à sa densité première par l'addition d'un peu d'eau de pluie ou d'eau distillée. L'eau de mer artificielle est préférable à l'eau naturelle qui n'a point été apportée dans des tonnes neuves. Un amateur, M. Gosse, possède un aquarium dont l'eau n'a pas été renouvelée depuis deux ans.

CHAPITRE III

Utilité, établissement, entretien des mares, des étangs et des viviers. — Pisciculture : son but, son histoire, ses procédés, description des appareils.

Nous avons déjà parlé des ressources que l'homme trouve dans le poisson comme industrie et comme alimentation. La pêche sur nos côtes, dans nos lacs, nos étangs, nos fleuves et nos rivières, a été organisée sur une très-grande échelle; mais ce n'a point été assez pour l'homme d'aller chercher ces animaux dans les lieux qu'ils habitent, on a voulu encore en avoir de grandes quantités en réserve et comme à portée sous la main : c'est pour cela qu'on a imaginé des viviers et des étangs où l'on en nourrit, et qu'on a soin d'empoissonner au moyen d'alevins, c'est-à-dire avec de jeunes individus des espèces que l'on veut multiplier : ce sont ordinairement des Anguilles, des Brèmes, des Carpes, des Perches, des Tanches, des Truites, des Vaudoises, qui servent à propager. Le Brochet est proscrit comme trop glouton et dévastant tout. Ces viviers ne doivent pas être livrés à de trop nombreux nettoyages. Il faut surtout n'arracher qu'avec discernement les plantes, dont la plupart offrent

aux poissons des abris salutaires et une nourriture qui leur convient parfaitement. Nous nous sommes demandé souvent pourquoi ces petits viviers ne sont pas plus communs dans nos campagnes, où ils pourraient être d'une très-grande ressource. Les choses les plus frivoles en apparence sont parfois celles qui peuvent être les plus utiles.

Les mares, dans les campagnes, par suite d'un choix maladroit de position, sont malsaines et nuisibles au lieu de rendre les services que l'on est en droit d'en attendre. Si on les entretenait proprement, avec un aménagement d'eaux salubres et renouvelables au besoin, on aurait l'avantage d'en retirer une multitude de profits qui sont perdus aujourd'hui. Les mares ne doivent être alimentées que par les eaux courantes et pluviales. Mais, comme elles sont mal disposées, elles servent de réceptacles aux déjections du bétail, au purin des trous à fumier, aux eaux de service de l'habitation et aux excréments des animaux qui viennent s'y désaltérer. Les eaux pluviales n'y arrivent que chargées de détritus organiques en putréfaction. Les insectes et les reptiles y vivent, y déposent leurs œufs et y meurent en abandonnant leurs dépouilles, qui s'y putréfient. Les cressons, les joncs, les plantes vénéneuses, les alismas, y baignent d'ordinaire parmi les lentilles d'eau, et, sous l'action directe des rayons du soleil, y forment rapidement des nappes vertes, quelquefois rouges, dans lesquelles se développent de nombreux animalcules qui peu à peu fermentent et pourrissent. L'eau se colore en jaune fauve, se trouble, manque d'air, est indigeste, répand bientôt une

fétide senteur d'hydrogène sulfuré qui est très-funeste, et émet spontanément de l'albumine, ce qui communique à ces mares la propriété de mousser au moindre trouble, de se putréfier à la chaleur. L'emploi de leur eau dans l'alimentation est dangereuse, et elle y joue le rôle des toxiques.

Il est donc de l'intérêt de tous que les mares soient bien construites. Voici, en réumé, les observations qu'ont faites à ce sujet MM. Fauré, Marchand et J. Girardin[1]. « La mare doit être établie dans un endroit déclive, afin que les eaux pluviales provenant des toits et des terres voisines viennent s'y joindre, et que l'on puisse mettre à profit les sources et les ruisseaux prochains. Les fumiers, les purins et les urines des étables doivent être tenus à distance de manière à ne pouvoir filtrer jusqu'à la mare. La mare doit avoir une certaine profondeur et être disposée de telle sorte qu'on puisse la nettoyer à fond. Le fond doit être imperméable, pavé et recouvert d'un mortier de chaux et d'argile sur quoi l'on met du gravier, des cailloux et du charbon de bois s'il est possible. L'on pavera la baie qui doit servir de passage au bétail. Avec des fascines, des pierres grosses entremêlées de treillis de petites pierres, on peut, par plusieurs issues, entourer la mare de filtres naturels qui conservent l'eau, préviennent l'évaporation et la tiennent toujours fraîche et salubre, surtout si l'on a soin d'empêcher toute formation de nappe de verdure à la surface de l'eau et d'enlever les lentilles d'eau à mesure qu'elles

[1] *Des Mares dans nos campagnes*, brochure in-18. — Paris, F. Savy.

se développent. Les poissons au reste maintiennent l'eau en bonne composition, et ils détruisent une foule de parasites nuisibles. Il sera bon d'entourer la mare d'une végétation vive et riche, d'arbustes qui préservent l'eau de l'action directe du jour et du soleil. Lorsqu'au reste l'eau se gâte, sent mauvais et devient sapide, il suffit d'y jeter des copeaux de bois de chêne ou quelques kilogrammes de noir animal grossièrement moulu. L'eau albumineuse de la mare se filtre aussitôt, cède l'albumine, perd son odeur, sa sapidité, et cesse d'être malsaine. »

Pour peupler la mare, ainsi que les viviers, on peut prendre l'Ablette, l'Anguille, le Barbeau, la Brème, le Brochet, la Carpe, la Lamproie, le Saumon, la Tanche, la Truite, la Vaudoise, le Véron, etc., tous ces poissons indifféremment, si la mare est en communication avec un cours d'eau, presque tous, si la mare est isolée; la Truite, le Saumon, la Lamproie, sont des voyageurs : il faut y renoncer dans ce dernier cas. Une mare bien conditionnée, avec des fonds pierrèux, quelques trous limoneux, des fascines aux issues supérieures, se trouve dans les conditions les plus favorables pour convenir à une très-grande variété de poissons comestibles. Ils s'y propagent et y acquièrent les dimensions et les qualités recherchées pour la consommation. C'est là toute une industrie nouvelle que nous voudrions voir se populariser dans nos campagnes. L'industrie de la pêche pourrait se borner à exploiter les espèces existantes; mais, parmi ces espèces, ce ne sont pas toujours les meilleures qui dominent dans le peuplement; et, d'ailleurs,

les produits de ce peuplement sont bien inférieurs à ceux que l'on pourrait obtenir par un traitement conforme aux progrès récents de la pisciculture.

La pisciculture, dont nous ne ferons qu'ébaucher les travaux féconds, mais qu'il ne nous est pas permis de négliger dans un livre, si restreint qu'il soit, où il est traité du poisson, est pratiquée en Chine depuis un temps immémorial. Elle existait aussi chez les Romains, où elle fut poussée à un très-haut degré de perfection; mais elle a été dès longtemps perdue en Europe, et plusieurs siècles se sont écoulés avant qu'on ait songé à y revenir. C'est seulement vers le commencement du siècle dernier que Jacobi fit connaître les procédés ressuscités et expérimentés par lui pour la fécondation artificielle des Truites et des Saumons. L'Académie de Berlin s'en occupa ensuite, et, en 1723, Duhamel du Monceau, agronome célèbre, la popularisa et en parla de nouveau dans son *Traité général des Pêches*.

On sait que les poissons ne se reproduisent pas par accouplement à la manière des autres animaux. A une certaine époque de l'année, la femelle dépose ses œufs dans des endroits convenables, puis le mâle vient y verser sa laitance, qui les féconde et amène, au bout d'un certain temps, variable selon les espèces, l'éclosion des jeunes. Or, abandonnés à eux-mêmes dans les cours d'eau, les œufs, aussi bien que les jeunes, sont exposés à des accidents qui en détruisent souvent la plus grande partie. D'autre part, le peuplement des rivières se fait d'une manière inégale, en sorte que le poisson surabonde dans quelques-unes tandis qu'il manque dans

d'autres. Favoriser la multiplication des poissons en les plaçant, soit avant, soit après l'éclosion, dans les conditions les plus favorables à leur conservation et à leur développement; répartir les espèces et les individus d'une façon plus égale en transportant soit le frai, soit les alevins, dans les rivières qui en sont dépourvues : tel est le but de la pisciculture, but que Jacobi avait atteint, en ce qui concernait du moins les espèces dont il s'était occupé. Ses procédés, dans les détails desquels nous ne pouvons entrer ici, consistaient, en somme, à provoquer artificiellement la ponte, la fécondation et l'éclosion des œufs de Saumons et de Truites dans des appareils fabriqués exprès où l'on pût suivre constamment la marche des phénomènes et veiller à ce que rien de fâcheux ne vînt les contrarier. Jacobi pensait que sa méthode, appliquée à toutes les espèces, devait produire un grand profit. L'événement prouve aujourd'hui qu'il ne s'abusait point. Cependant il se passa encore de nombreuses années avant que personne songeât à user de ses enseignements.

Vers 1837, en France, un simple pêcheur de la Bresse, M. Remy, homme illettré, qui n'avait jamais ouï parler de Jacobi ni de son invention et ne connaissait les mœurs et l'organisation des poissons que par ce qu'il en avait appris dans l'exercice de son métier, M. Remy, disons-nous, voyant que les rivières qu'il exploitait lui donnaient des pêches de moins en moins abondantes, se mit à chercher pour son compte un moyen de les repeupler, et arriva seul, sans le secours d'aucun savant ni d'aucun livre, à des résultats presques identiques à ceux obtenus par Jacobi. Encouragé par ses succès, dont il

devina la portée, il s'associa un de ses confrères, M. Gehin, et poursuivit, de concert avec lui, ses ingénieuses expériences, dont il fit part à la Société d'émulation des Vosges. Son mémoire demeura enseveli dans les archives de cette Société jusqu'en 1848.

Ce fut alors que M. Milne Edwards en fit le sujet d'un rapport à l'Académie des sciences. La pisciculture, si longtemps négligée en France, y prit tout à coup faveur lorsqu'on sut qu'elle venait d'être inventée par un pêcheur, et c'est de ce jour que date l'ère de ses rapides progrès. M. de Quatrefages a jeté de vives lumières sur les points les plus importants du problème, en faisant connaître, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences en 1853, le temps pendant lequel la laitance des mâles conserve ses propriétés fécondantes et les conditions de dose, de température, les plus favorables à son action.

Au point de vue pratique, des progrès notables ont été accomplis par les intelligents et actifs travaux de M. Millet, inspecteur général des eaux et forêts. Ce fonctionnaire est parvenu à obtenir l'éclosion des neuf dixièmes des œufs fécondés artificiellement par ses soins. Ces résultats merveilleux, constatés par une commission de l'Académie des sciences, lui ont fait confier par le gouvernement la mission de repeupler en poissons tous les cours d'eau qui arrosent les forêts de l'État et dont le parcours est de sept mille sept cent quatre-vingt-dix kilomètres. Mais le savant qui, par ses études approfondies et minutieuses, par ses expériences, habilement et patiemment conduites, aussi bien que par son initiative pleine de zèle, a rendu à l'industrie qui nous occupe les

services les plus signalés, ce savant est M. Coste, membre de l'Institut et professeur d'embryogénie au Collége de France. C'est sur sa proposition qu'un établissement modèle a été fondé à Huningue, sous les auspices du gouvernement, par MM. Berthot et Detzem, ingénieurs du canal du Rhône au Rhin. De plus, il a institué au Collége de France des expériences permanentes sur la ponte artificielle, l'incubation et l'éclosion des œufs et l'élève des jeunes poissons.

Nous allons décrire succinctement les procédés en usage pour la fécondation artificielle des poissons[1]. On peut, au moment du frai, conserver les poissons mâles et femelles que l'on réserve pour la fécondation dans des appareils nommés boutiques à poissons (*fig*. 34) ; on les a ainsi sous la main, et on peut choisir le moment le plus propice à cette opération délicate.

Si, au moment de la pêche, la sortie des œufs et de la laitance n'était pas naturelle ou facile, si elle venait à s'interrompre pendant l'opération, il faudrait remettre les poissons dans la réserve pour s'en servir quelques jours après.

On reconnait que la femelle du poisson est prête à pondre lorsque son ventre, mollement distendu, cède facilement à la pression, et que l'on sent sous la main une fluctuation qui indique que les œufs, libres de tout lien avec l'ovaire, peuvent se déplacer. Chez les mâles le

[1] Les personnes qui voudront des renseignements plus détaillés sur la pisciculture pourront se procurer le *Traité de Pisciculture* par Koltz, 1 vol. in-18 avec gravures, 1 fr. 50. Bruxelles et Paris, F. Savy, libraire, 20, rue Bonaparte.

ventre est moins bien distendu. Voici comment M. Coste

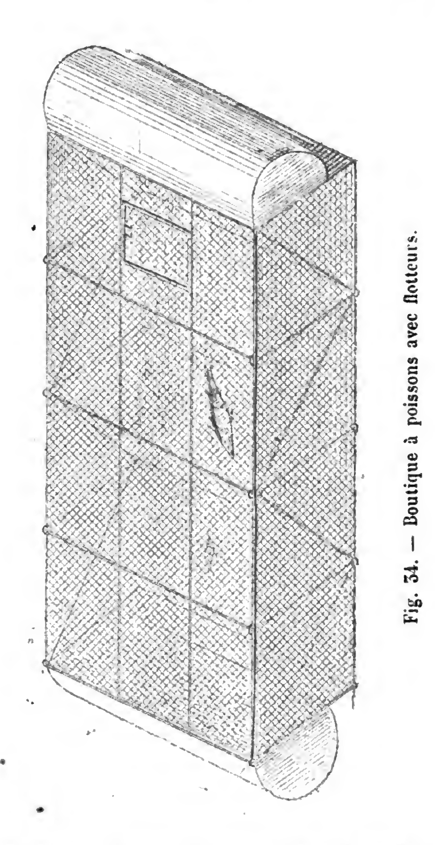


Fig. 34. — Boutique à poissons avec flotteurs.

décrit l'opération : « On met dans un vase à fond plat de

l'eau claire, puis on saisit une femelle, que l'on tient par la tête et le thorax (*fig.* 35) avec la main gauche, pendant que la main droite, le pouce appuyé sur l'un des flancs de l'animal et les autres doigts appliqués sur le



Fig. 35. — Manière d'extraire les œufs des femelles.

flanc opposé, glisse comme un anneau d'avant en arrière ou de haut en bas, et refoule doucement les œufs par l'ouverture anale qui doit leur livrer passage.

« Aussitôt que les œufs sont tombés dans le vase, on

prend un mâle, dont on exprime la laitance par le même procédé que celui à l'aide duquel on provoque la ponte de la femelle; cette laitance est blanche et épaisse comme de la crème. Dès que l'eau a pris les apparences du petit-ait, on agite ce mélange et on remue doucement les œufs avec la main. On laisse reposer deux ou trois minutes, et alors seulement la fécondation est accomplie.

Il est certaines espèces de poissons, tels que la Carpe, le Goujon, le Barbeau, qui fixent leurs œufs à l'aide d'une matière gluante aux objets environnants. On pourra alors essayer de déterminer les poissons d'un étang, d'un cours d'eau, à venir déposer leur couvée à un endroit qu'on leur ménage. Ceci a lieu à l'aide d'appareils fort simples que l'on nomme *frayères artificielles*. Ce sont de simples cadres en bois de différentes formes et de différentes grandeurs, que l'on recouvre de plantes aquatiques, de balais de bruyère. Leur dimension, qui varie de un à deux mètres, leur distribution, leur placement, dépendent des localités. Il est nécessaire que l'une des extrémités de l'appareil soit lestée d'un poids assez lourd pour qu'il baigne aux trois quarts dans la rivière (*fig*. 36).

Dans la plupart des régions de la France le frai s'accomplit habituellement aux époques désignées ci-après :

Brochet, *janvier à mars*.

Perche, *avril et mai*.

Alose, *mai et juin*.

Barbeau, Carpe, Chevenne et Tanche, *mai à juillet*.

Lotte, *décembre à février*.

Truite, Saumon et Ombre, *novembre à janvier*.

Un ou deux mois avant l'époque présumée du frai, on

place ces appareils sur les bords de la pièce d'eau où les poissons vivent, pour les en retirer après la ponte; on rassemble les œufs et on procède, pour leur éclosion, comme nous allons le décrire.

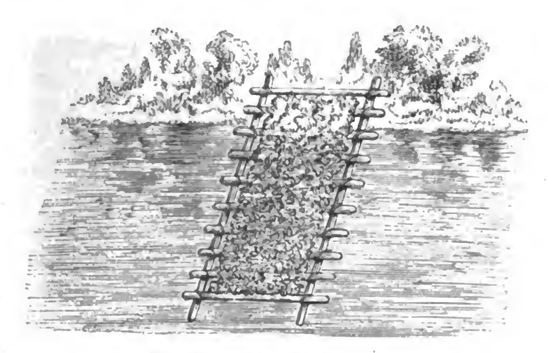


Fig. 36. — Frayère artificielle.

Les œufs étant fécondés, soit à l'aide de la ponte artificielle, soit avec l'aide des frayères, on peut employer plusieurs procédés pour les faire éclore.

Pour les incubations que l'on veut obtenir dans des rivières ou dans des étangs, on se sert d'appareils nommés flotteurs, qui consistent en un double tamis en toile métallique, enchâssés dans des cadres flottants qui les tiennent immergés à la surface: on a dit que ces tamis avaient l'inconvénient de laisser le limon s'accumuler à leur surface et, en outre, d'érailler la vésicule ombilicale des jeunes poissons, ce qui cause leur mort presque infailliblement.

M. Coste a imaginé un appareil en bois dans lequel, avec un simple filet d'eau, on peut faire éclore les œufs

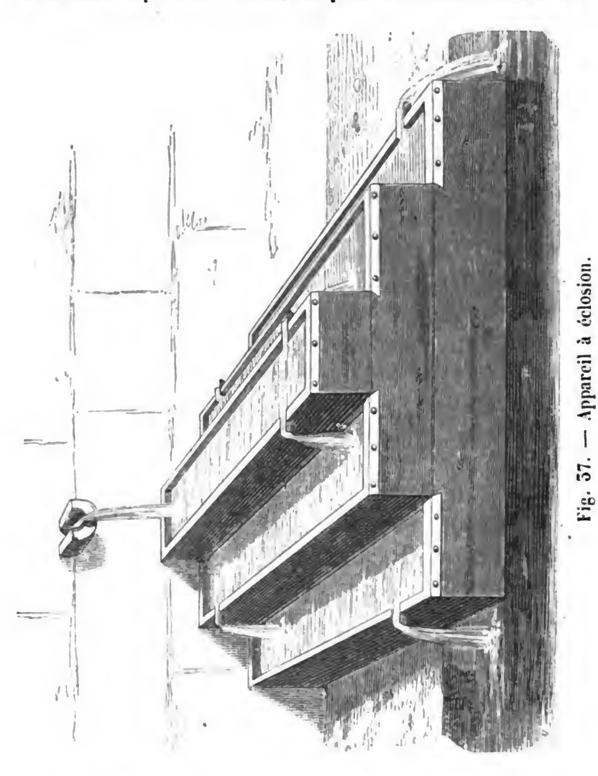


Fig. 37. — Appareil à éclosion.

de poissons en aussi grande quantité qu'on le veut et dans les conditions les plus favorables.

Cet appareil est formé par un assemblage de petits canaux parallèles, disposés en gradins de chaque côté d'un canal supérieur qui les domine tous, et qui sert à les alimenter (*fig.* 37). On recouvre le fond de chacun de ces canaux d'une couche assez épaisse de gravier et de petits cailloux, et l'on place la machine sous un robinet, de manière que l'eau tombe à l'une des extrémités du canal supérieur. Un courant s'établit vers l'extrémité opposée, et là, une échancrure latérale lui offrant une issue à droite et à gauche, il se brise en deux chutes d'eau qui vont alimenter les deux canaux placés au-dessous, et ainsi de suite. L'opération n'est ni difficile ni dispendieuse, car elle se fait dans un laboratoire et presque sans surveillance.

M. Coste a inventé encore une caisse à incubation (*fig.* 38). Cette caisse a un mètre de long sur cinquante centimètres de largeur et autant de profondeur; un couvercle, divisé transversalement en deux pièces mobiles, au centre desquelles est une ouverture carrée de quinze à vingt centimètres à laquelle on adapte un grillage de toile métallique, forme la paroi supérieure. Chaque extrémité est fermée par un bâti dont l'ouverture est également garnie d'un grillage. Les unes et les autres sont mobiles sur des charnières ouvrant en dehors et sont maintenues fermées. A l'intérieur, cette caisse porte à ses extrémités et au centre des tasseaux destinés à soutenir les claies sur lesquelles sont les œufs fécondés. Ces claies sont ainsi superposées [1].

[1] Tous les appareils de pisciculture que nous avons décrits sont fabriqués d'après les indications les plus récentes par M. Carbonnier, 60, quai de la Mégisserie, qui procure également les poissons et les œufs fécondés.

Après leur éclosion, les jeunes poissons doivent être soignés d'une manière différente : les uns, comme le Brochet, la Perche, se débarrassent rapidement de leur vésicule ombilicale, et peuvent être placés dans les étangs ou dans les rivières; les autres, comme les Truites, les Saumons, conservent plus longtemps leur vésicule et doivent être placés dans des piscines jusqu'à ce qu'ils

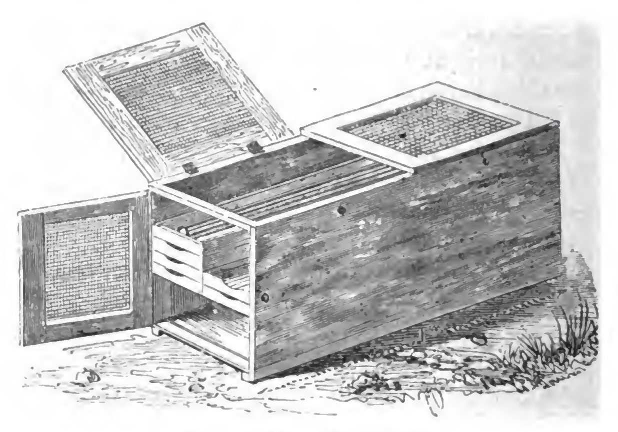


Fig. 38. — Caisse à incubation.

aient acquis plus de force. Le bassin du Collége de France (*fig.* 39) peut servir de modèle à tous ceux qu'on voudrait construire. Tout y a été prévu. Les espèces différentes, les âges divers, sont répartis dans les compartiments; le mur est bâti à hauteur d'appui, de manière qu'on puisse surveiller les poissons. Le fond est couvert

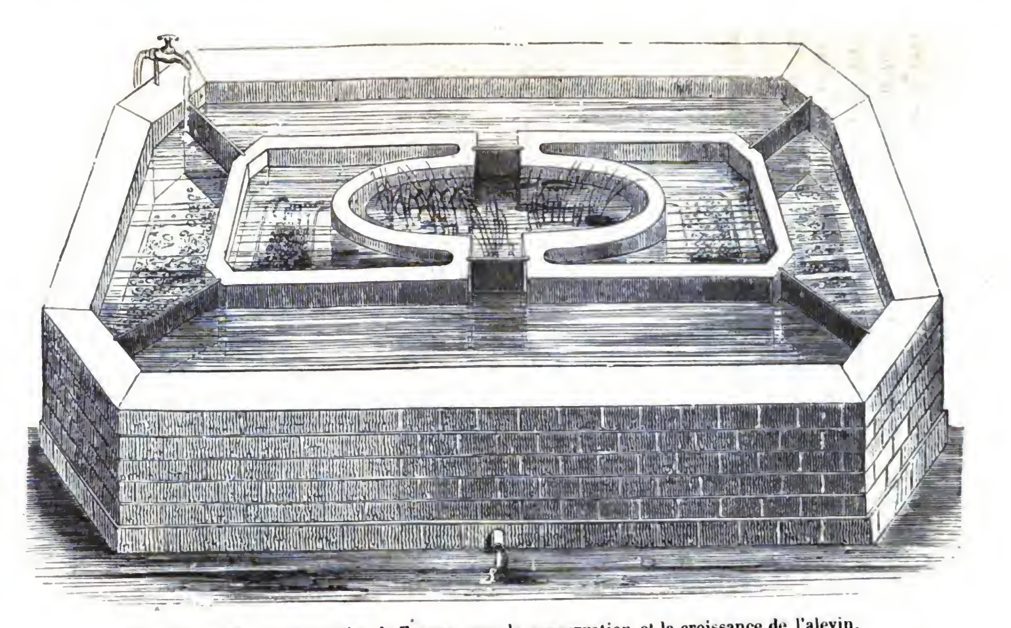


Fig. 39. — Bassin du Collége de France pour la conservation et la croissance de l'alevin.

d'un lit de gravier, parsemé de petits tas de cailloux roulés. On a disposé çà et là de petits abris en terre cuite, où les jeunes animaux puissent trouver l'obscurité et le repos qui leur sont nécessaires. Enfin des plantes aquatiques, entretenues avec soin, les mettent dans les conditions où ils ont coutume de se trouver à l'état de nature. On nourrit l'Anguille, la Truite, le Saumon avec de la viande de Bœuf ou de Cheval, bouillie et broyée dans un mortier.

On peut leur donner des Crust microscopiques, de très-petits Vers de terre.

M. Coste est arrivé ainsi à faire grandir suffisamment, dans un bassin de cinquante-cinq centimètres de long sur quinze de largeur et huit de profondeur, jusqu'à deux mille Saumons à la fois.

Les personnes qui désirent faire des expériences de pisciculture peuvent se procurer des œufs soit à l'établissement de Huningue, soit à la Buisse (Isère). Des caisses spéciales sont affectées au transport.

Le goût de la pisciculture, qui avait d'abord paru devoir se développer et s'étendre, s'est peut-être un peu ralenti dans ces dernières années, écrivait dernièrement M. Victor Borie dans le *Journal d'Agriculture pratique.* Si cet état de choses se prolongeait, ce serait un grand malheur, car l'empoissonnement des viviers peut devenir, surtout dans les années mauvaises, une grande ressource pour l'alimentation publique.

L'administration des eaux et forêts a d'ailleurs vivement à cœur cette question, et elle vient encore tout récemment d'adresser à tous les employés une instruc-

tion très-détaillée et d'un grand intérêt pour le repeuplement des cours d'eau, et elle invite les conservateurs à faire connaitre aux gardes que l'administration accordera des gratifications à ceux d'entre eux qui se distingueront par des travaux de pisciculture.

Nous extrayons de cette instruction les principaux passages.

Les poissons qui peuplent les eaux douces de la France peuvent être divisés en deux catégories, eu égard aux dimensions qu'ils sont susceptibles d'acquérir ou à leur degré d'utilité dans la consommation publique.

La première catégorie comprend : l'Alose, l'Anguille, le Barbeau, la Brème, le Brochet, la Carpe, le Chevenne ou Meunier, l'Esturgeon, la Lamproie, la Lotte, l'Ombre, la Perche, le Saumon, la Tanche et la Truite.

La deuxième comprend : l'Ablette et les diverses Ables, le Chabot, l'Épinoche, le Gardon, le Goujon, la Loche, le Rotengle, la Vaudoise, le Véron, etc. Les poissons de cette catégorie ont pour la plupart de petites dimensions, et servent, en général, de pâture aux gros poissons voraces.

Dans l'état actuel des peuplements des cours d'eau de la France, ces diverses espèces paraissent en général y être convenablement réparties, car elles s'y propagent et y acquièrent les dimensions et les qualités recherchées pour la consommation.

L'industrie de la pêche peut donc, en général, se borner à exploiter les espèces existantes; mais, parmi ces espèces, ce ne sont pas toujours les meilleures qui dominent dans le peuplement, et, d'ailleurs, les produits de ce

peuplement paraissent être bien inférieurs à ceux que l'on pourrait obtenir par un traitement mieux entendu.

Pour retirer des cours d'eau, avec les espèces existantes, les plus *grands* et les *meilleurs* produits possible, il faut, d'une part, favoriser la propagation des bonnes espèces : Brochet, Perche, Carpe, Tanche, Barbeau, Truite, Saumon, Anguille [1], et, d'autre part, protéger leur développement.

Pour ce dernier objet la circulaire prescrit d'établir un bon service de surveillance en établissant des garde-pêches spéciaux et en utilisant le concours des gendarmes et gardes champêtres sur les divers cantonnements de pêche, car, à l'époque de la ponte, la plupart des espèces quittent le lit principal d'un grand cours d'eau quand elles n'y trouvent pas des conditions favorables à la reproduction et vont frayer dans les gares, les anses, les canaux, les fossés, les étangs, les petites rivières et même les ruisseaux, où elles peuvent devenir une proie facile, soit pour les maraudeurs, soit pour les propriétaires ou riverains imprévoyants. Les meuniers ont établi des appareils de pêche qui sont très-destructeurs et dont il serait utile de requérir la démolition. La pêche en temps de frai est prohibée, sauf pour les personnes qui voudront pratiquer des fécondations artificielles.

[1] *Voir* les procédés relatifs à la pisciculture, pages 128 et suiv.

CHIENS

CHAPITRE PREMIER

Indication des races de garde et d'appartement. — Choix et aptitudes. - Soins particuliers.

Distinguer un bon Chien d'un mauvais Chien et apprécier, même après une étude détaillée, les qualités ou les défauts de l'individu n'est pas chose aussi facile qu'on peut le croire; les gens spéciaux seuls en sont capables, et encore les plus habiles s'y trompent-ils. Les chasseurs sont naturellement disposés à prendre pour type du beau le compagnon de leurs victoires, et c'est une source première d'erreurs. Où est le type générateur de cette race depuis si longtemps assouplie au service de l'homme? Question difficile à résoudre, et pour laquelle on trouve vingt réponses au lieu d'une. Le naturaliste anglais Ho-

dyson le place dans les hôtes des forêts de l'Inde, Buffon dans le Chien de berger. Pline, Bardau, Zimmermann, considèrent le Chien comme un Loup apprivoisé et modifié, par l'éducation. Linné le rattache au Loup et au Chacal. Autant de suppositions sans preuves. Les anciens avaient imaginé une fable mythologique pour tirer d'embarras l'histoire naturelle. Vulcain, suivant eux, avait formé un Chien d'airain, et Apollon, Diane, Latone, en avaient tiré les diverses races. Voilà ce qui s'appelle savoir couper à propos le nœud gordien. Le problème reste et restera insoluble.

Nous ne nous occuperons dans ce volume que des Barbets, des Chiens de berger, des Bleinheim, des Bouledogues, des petits Épagneuls, des Griffons, des Kings-Charles, des Lévriers, des Chiens-Loups, des Carlins, des Chiens de montagne, des Chiens du mont Saint-Bernard, des Terre-Neuve, renvoyant au volume : l'*Écurie et le Chenil*[1] pour l'étude du Chien de chasse et des meutes, qui ne rentrent point dans notre cadre d'aujourd'hui.

BARBET ou **CANICHE.** *Canis familiaris aquaticus.* Le Barbet est l'espèce excellente à tous les titres. Il est très-ntelligent et très-attaché. On cite des faits extraordinaires qui confirment la supériorité de cette espèce sur toutes les autres. Le poëte anglais Pope fut préservé par un caniche d'un assassinat que son domestique méditait contre lui. L'intelligent animal, ayant deviné les desseins du

[1] Paris, 1861, un joli vol. in-18 avec vignettes, F. Savy, éditeur, 1 franc.

meurtrier au désordre qu'il avait remarqué en lui, en avertit son maître par des démonstrations pleines de sollicitude. Au moment d'exécuter son crime, convaincu qu'il était deviné par le Chien, le valet laissa tomber son arme et s'enfuit.

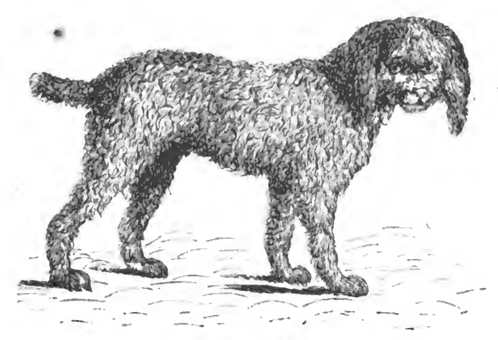


Fig. 40. — Barbet.

D'habitude ce Chien est le Chien de troupe. C'est un des traits du caractère de nos soldats. Surtout en Afrique, on ne trouvera pas une troupe qui n'ait son Chien. Choyé, fêté comme l'enfant de la maison, c'est quelquefois la cantinière qui le prend en amitié ; mais les soldats spontanément s'attachent un de ces animaux, qui leur rendra cette amitié et la leur payera par mille services. Il y a là-dessus des histoires tristes et gaies. Voici ce que j'ai vu : j'ai connu le Chien du 4e chasseurs, qui, en 1845, était aux avant-postes des Beni-Ouragh d'Afrique. Il faisait partie du peloton que je visitais, était gros comme les deux poings, tout blanc,

avec une large tache noire sur l'œil gauche; de plus très-rusé et très-enjôleur. Des mines impayables, des agaceries sans fin, tiraient toujours Tictac d'embarras. Que la marche fût longue, Tictac aboyait et grossissait si bien sa petite voix, qu'un chasseur, quittant son étrier, tendait le pied. Tictac s'élançait, et, en un bond, gagnait la selle; là, debout sur l'arçon, fier comme un roi, il narguait les Chiens d'infanterie, qui, à pied, se traînaient, tirant la langue, élongeant la patte.

CHIEN DE BERGER. *C. f. domesticus.* Cette variété, qui est sembable au Mâtin, mais à oreilles courtes, à queue pendante, à pelage long, hérissé, est très-intelligente. Ce Chien est très-sobre et attaché à son maître. On l'emploie surtout pour la garde des troupeaux. Les

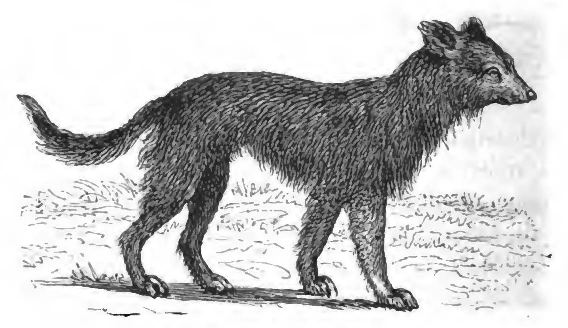


Fig. 41. — Chien de berger.

variétés de cette espèce sont nombreuses. Il y en a de toutes tailles, de toutes couleurs; ceux d'Écosse sont les plus petits de tous.

BLEINHEIM. *C. f. Bleinheimus.* Le Bleinheim tire son nom d'un château situé dans le voisinage de Woodstock, dans l'Oxfordshire, lequel servit de prison à la reine Élisabeth pendant une partie du règne de Marie. Ce château, situé près de Bleinheim, en Souabe, a conservé, pendant près d'un siècle et demi, l'espèce des Bleinheim dans toute sa pureté. Voilà l'origine de son nom.

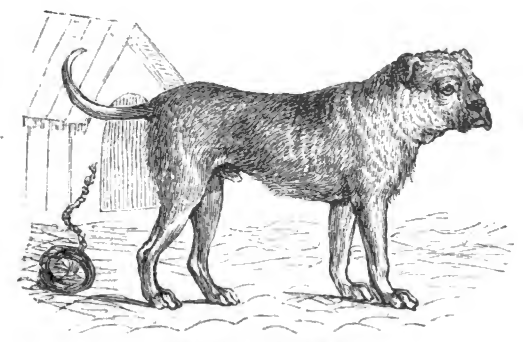


Fig. 42. — Bouledogue.

BOULEDOGUE, *C. f. fricator.* Ce Chien est d'origine anglaise et très-courageux et très-bon. Son naturel féroce ne lui vient que de l'éducation cruelle qui lui a été donnée, et qui est enfin passée dans la race et dans le sang. Son opiniâtreté et son stoïcisme l'avaient désigné aux amateurs de combats comme un des animaux les mieux faits pour les luttes, et ainsi on a foncièrement vicié son caractère plein de force et de longanimité. Cette espèce, très-commune en Angleterre, est rare en France, et il

est d'ailleurs prescrit de le détruire, à cause de sa férocité. On ne sait à quelle époque ce type a été importé. On assure que c'est Henri VIII qui fit présent à François Ier de six Chiens de cette espèce, qui ont introduit la race dans nos contrées.

CARLIN. *C. f. Mopsus.* Ce Chien, qui est de petite taille, semble être la miniature du Bouledogue. Il a la tête ronde, le corps trapu, la queue en trompette. Le Carlin est criard, sans intelligence ni attachement ; il a aussi le défaut d'avoir une odeur désagréable. Il est maintenant assez rare en France.

ÉPAGNEUL. *C. f. entrarius.* Il nous serait fort difficile de dire d'où provient la race de l'Épagneul, la plus belle,



Fig. 45. — Épagneul.

et, avec le Chien de berger, la plus intelligente et la plus

fidèle. Son nom a fait croire qu'elle était d'origine espagnole; cependant rien ne prouve cette origine. On ne sait pas davantage de quelle race elle est issue. Quelques auteurs pensent qu'elle est alliée au Terre-Neuve; mais c'est encore là une supposition plutôt qu'une observation constatée par l'analyse. Les caractères généraux de cette espèce sont l'oreille grande et pendante, la queue élevée, le poil de différentes longueurs, très-long aux oreilles, sous le cou, derrière les cuisses et la queue. La couleur de la robe est variée; mais elle est généralement blanche avec des taches brunes ou noires. Cette espèce paraît avoir été connue en France autrefois; mais, dégénérée ou perdue, elle a été introduite de nouveau, il y a quarante ans, et importée d'Angleterre, qui nous envoya de très-beaux et excellents sujets.

GRIFFON. *C. f. aquaticus*. C'est une variété extrêmement frisée quand elle est carlinée. Le Griffon a la forme du Barbet; les oreilles redressées, le pelage long, non frisé. Sa couleur est assez généralement noire. Sa taille est petite. Il est élevé dans les appartements. Il chasse cependant assez bien, lorsqu'on veut se donner la peine de le dresser.

KING-CHARLES. Le King-Charles, ainsi nommé à cause de l'attachement que Charles Ier d'Angleterre montra pour cette espèce de Chien, présente une très-grande analogie avec le petit Épagneul. Il a les oreilles frangées et balayant presque le sol, la tête arrondie, de grands yeux brillants et le poil très-long et soyeux. L'espèce des King-Charles est aujourd'hui sensiblement dé-

générée : elle ne peut être comparée au magnifique modèle que Van Dyck nous a conservé dans le tableau qui représente Charles Ier et sa famille. La principale qualité du King-Charles est sa petitesse. Il en est ainsi, en général, des Épagneuls d'un petit modèle. L'industrie parait s'être appliquée à produire des miniatures en ce genre. Le secret de ce rachitisme artificiel consiste à frotter avec de l'esprit-de-vin les membres encore délicats de l'animal ; c'est à ce procédé que l'on doit les diminutifs de l'espèce originale, si recherchés des dames, et qui ont remplacé les chiens si chers à nos aïeules sous le nom de Chiens de manchon.

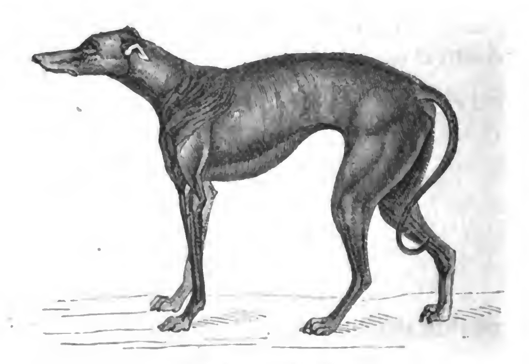


Fig. 44. — Lévrier.

LÉVRIER. *C. f. Graius.* Le Lévrier présente plusieurs variétés : le *Lévrier d'Irlande* est le plus beau de l'espèce ; il est très-estimé. Le caractère distinctif est l'allongement de la tête et de la face, et l'extrême finesse

du museau, la vivacité de l'œil, la longueur du cou, qui est proportionnée à celle des jambes, le développement de la poitrine et l'arrondissement des côtes. Dans les petites espèces, nous trouvons le *Lévrier d'Italie*. Il n'est possible de le conserver que dans les salons, à cause de l'extrême délicatesse de ses formes et de la faiblesse de sa constitution. Son principal mérite est sa beauté, et c'est par là qu'il se recommande aux dames. Le prix moyen de ces charmants animaux varie de deux à trois cents francs. Le commerce s'est emparé de cette espèce, et il s'en fait un trafic assez considérable sur les côtes d'Italie. Frédéric de Prusse était passionnément attaché à un Chien de cette espèce. Pendant la guerre de sept ans, il se fit suivre constamment par son favori. Poursuivi par un parti d'Autrichiens, il se réfugia avec son lévrier sous l'arche d'un pont. Le moindre grognement de l'animal pouvait compromettre la sûreté du roi et décider de la fortune de la Prusse; mais, ému par le sentiment d'un péril aussi grand, le chien se tint coi. A sa mort, le roi lui fit élever, dans le jardin du palais, un monument avec une inscription destinée à perpétuer sa mémoire.

CHIEN-LOUP. *C. f. Pomeranus*. Cette variété a des qualités semblables à celles du Chien de berger. La plus petite espèce de Chien-Loup est le *Roquet*, qui provient du croisement du Chien de berger avec le Lévrier. Ces chiens sont poltrons, mais ils n'en sont pas moins de bonne garde à la maison. Ils ont le poil lisse, ordinairement blanc et noir, et quelquefois tout noir. Ils sont

hargneux et criards, mais attachés à leur maître et très-fidèles.

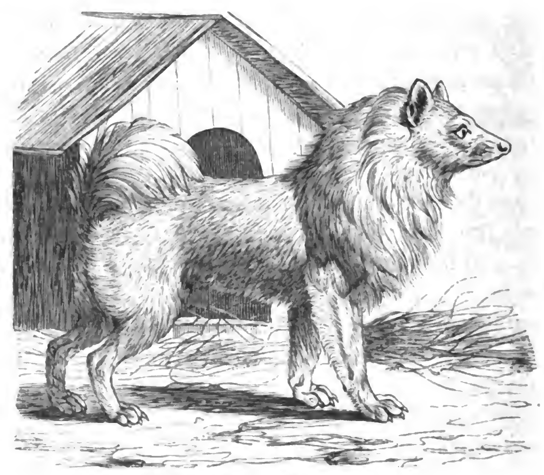


Fig. 45. — Chien-Loup.

CHIEN DE MONTAGNE. Ces Chiens sont aussi d'excellents Chiens de garde. Le Chien des Pyrénées notamment est estimé ; on l'emploie pour garder la maison et les troupeaux. Son intelligence est très-développée, et l'on se rappelle au Cirque de Paris le Chien Émile, qui, dans ces derniers temps, a fait preuve de qualités extraordinaires dans une pièce où il jouait, tout simplement, le principal rôle.

CHIEN DU MONT SAINT-BERNARD. Cette variété provient de la femelle du Mâtin croisée avec un Chien de

berger, et il joint l'intelligence de son père à la taille de sa mère. Tout le monde sait les services que rendent ces Chiens, dressés par les moines du mont Saint-Bernard à aller à la recherche des voyageurs égarés dans les montagnes.

TERRE-NEUVE. *C. f. Terræ Novæ*. Ce chien est en général de taille moyenne; il a le corps allongé, la poitrine large, le poil long, la queue fournie, les oreilles petites et ayant une tendance à s'ériger à demi. Le museau est pointu, à la façon du Loup, et la robe généralement noire. On trouve assez communément une espèce d'un très-grand modèle; mais celle-ci est évidemment le résultat d'un croisement avec le Mâtin. Elle est d'ailleurs moins vigoureusement constituée, moins intelligente que la primitive espèce. Son origine est douteuse; tout porte à croire que cette race est européenne, car on la trouve encore aujourd'hui en usage en Norvége. L'on connaît l'excellent naturel de ce Chien, si bon compagnon, si fidèle comme gardien, et si instinctivement pêcheur et porté à sauver les noyés. Je n'ai qu'à indiquer ces qualités et non pas à m'y étendre.

Les espèces particulières aux régions polaires ont toutes un type commun qui les rapproche du Loup. M. Frédéric Cuvier dit qu'on peut juger, jusqu'à un certain point, de la civilisation d'un peuple par l'examen des mœurs des animaux qui lui sont associés. Les Chiens des Esquimaux, du Groënland, de la Laponie, du Kamtchatka, de la Sibérie, nous donneraient en conséquence

une chétive opinion des mœurs de ces différents peuples, si nous n'avions d'ailleurs un moyen plus sûr de les connaître. Le caractère général de ces Chiens-Loups est la rudesse alliée même au penchant affectueux. Ils sont peu maniables, quoique domestiques. Le Chien de berger est le plus caractéristique dans ce groupe. Buffon a peint admirablement cette variété, qui joint à un instinct supérieur des qualités précieuses : l'assiduité, le zèle extraordinaire et l'accomplissement exact de tout ce qui lui est ordonné. Le Chien de berger constitue l'espèce la plus anciennement soumise à l'homme, car les premiers peuples furent des pasteurs. Il est aussi le type le plus généralement répandu et celui qui s'est le moins sensiblement modifié sous l'influence du climat ou des mœurs. A quelques différences très-légères près, nous le trouvons toujours et partout le même, intelligent, actif, vigilant, sobre, indifférent aux caresses, très-attaché au maître, mais ne le témoignant pas.

CHAPITRE II

Élève et allaitement. — Éducation. — Soins hygiéniques. — Maladies et remèdes.

Le Chien, vivant autour de nos maisons et encore plus dans nos appartements, doit être maintenu dans une très-grande propreté et être entouré des soins d'une hygiène spéciale. Quand les petits Chiens ont de quinze à vingt jours, on les purge avec un peu de manne fondue dans du lait; à six semaines on les sèvre en leur donnant d'abord du lait et ensuite de la pâtée claire. Pour les accoutumer à cette nouvelle nourriture, on les sépare pendant le jour de leur nourrice et on les remet avec elle pendant la nuit; au bout d'une huitaine on les en sépare tout à fait et on ne les nourrit plus que de pâtée jusqu'à six mois, époque où l'on commence à leur donner la nourriture de toutes sortes. A cette époque on les mène au chenil et leur éducation doit commencer. Pendant la première année, on fera bien de les purger avec de la manne et du lait, pour prévenir ou du moins atténuer les effets de la maladie à laquelle ils sont sujets presque tous.

Quand on veut leur couper la queue, il faut faire cette

opération dix ou quinze jours après la naissance. Voici comment on s'y prend pour s'assurer de la longueur qu'il faut laisser à la queue : on la baisse sur les jambes de derrière et on la marque avec de l'encre ou avec toute autre chose à un pouce au-dessus du jarret; on prend ensuite une pelle bien rougie au feu et on applique fortement le tranchant à l'endroit marqué. Quelques personnes la coupent avec un couteau, en frappant dessus, et cicatrisent la plaie avec une pelle rouge; mais ce moyen ne vaut pas le premier. Il ne faut pas couper la queue très-courte à un Chien; cela lui enlève sa grâce. En Angleterre, on raccourcit les oreilles de quelques Chiens en les arrondissant : on prétend, par cette méthode, éviter les chancres et autres maladies dont ces parties sont souvent affectées.

Les Chiens, en général, sont exposés à un grand nombre de maladies, comme la plupart des animaux domestiques. Ces maladies se représentent d'autant plus souvent et avec des caractères d'autant plus graves, qu'on les nourrit plus ou moins bien, qu'on les fait coucher dans des lieux humides ou malsains et qu'on n'a pas soin de leur donner de l'eau propre ou fraîche. La médecine vétérinaire présente, à l'égard des maladies internes, une difficulté qui ne se rencontre pas dans la médecine humaine : l'animal ne peut ni expliquer la maladie ni en indiquer le siége. Ce n'est que par des conjectures qu'on arrive à reconnaître la partie affectée. On voit bien qu'un Chien est malade quand il est triste, qu'il cesse de manger, qu'il cherche la solitude et que son poil se ternit; mais on ignore le genre d'affection qui le

tourmente; on doit alors le visiter avec soin et tâcher de reconnaître quel symptôme particulier caractérise son mal. Si on y parvient, on le traite en conséquence; mais, dès que le cas a de la gravité, il faut s'adresser au vétérinaire et s'abstenir d'administrer au hasard un remède qui pourrait aggraver la position du malade.

Les bains sont un moyen de propreté et d'hygiène qu'il ne faut jamais négliger.

Lorsqu'ils n'ont pour objet que la propreté de l'animal, ils n'exigent aucune préparation et il suffit de faire baigner le Chien en pleine eau. Les bains employés comme traitement sont fort utiles dans quelques cas, et notamment dans les maladies de peau ou lorsqu'il s'agit de tenir le Chien pendant quelque temps dans une atmosphère chaude pour donner plus d'activité à la circulation des fluides. On les administre plus ou moins chauds et on y mêle diverses substances suivant les cas. Il faut que le baquet contienne assez d'eau pour que le Chien puisse avoir le dos couvert et se tenir sur ses pieds, ou bien on le couche en lui tenant d'une main la tête hors de l'eau; on agite l'eau de l'autre main et on lui frotte le ventre et les reins; au bout d'une demi-heure, on le laisse sortir et se secouer; on l'essuie ensuite avec un bouchon de paille, jusqu'à ce que le poil ne soit plus humide; l'hiver on le tient auprès du feu jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec.

Lorsqu'un Chien n'a qu'une indisposition légère ou lorsqu'il s'agit seulement de le préparer à un traitement, on se contente de lui donner une soupe faite avec du pain de suif ou avec une tête de mouton garnie de son poil.

La manne fondue dans du lait sur un feu doux, à la dose d'une demi-once pour les plus jeunes Chiens, et jusqu'à deux onces et demie pour les plus gros, ou une once de sirop de nerprun, également mêlé dans du lait, est encore un très-bon purgatif et qui suffit dans les mêmes circonstances.

Lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un Chien, on le laisse jeûner un jour, et alors il ne fait pas de difficulté de boire le purgatif qu'on lui donne.

Lorsqu'un Chien se brûle, on doit, pour apaiser la douleur, appliquer sur la plaie de la pomme de terre râpée et en renouveler souvent l'application, ou bien appliquer des compresses imbibées d'une forte dissolution de potasse. On graisse ensuite la plaie. On peut encore faire usage, aussitôt que l'accident est arrivé, d'un onguent composé de blancs d'œufs frais battus avec de l'huile d'olive; le cérat produit aussi un bon effet; enfin, de l'eau saturée d'alun et employée en lotions fréquentes est également un bon moyen de curation.

Les Chiens qui prennent peu d'exerci e sont exposés aux coliques stercorales; elles ont pour cause l'accumulation d'une certaine quantité d'aliments dans les intestins. Cette agglomération se durcit, arrête le cours des matières fécales, produit l'inflammation et détermine la gangrène de l'intestin si l'on ne secourt pas l'animal. Les chiens affectés de ce genre de colique sont tristes et refusent de manger; leur ventre devient douloureux et gonflé, ils se couchent et se plaignent. Il faut, dans ce cas, leur donner un lavement dans lequel on fait fondre du saindoux ou de la chandelle, dans la proportion de

trois onces pour une demi-pinte d'eau. Le mélange doit être bien battu et d'une chaleur suffisante. Les lavements de décoction de mauve, de guimauve, de graine de lin, de fleurs de camomille, de melilot et de matricaire sont également bons. On n'administre ces remèdes que cinq ou six heures après que le Chien a mangé, et on en donne un deuxième et même un troisième si le Chien ne rend pas le premier après quinze ou vingt minutes; on a soin de le faire promener jusqu'à ce qu'il se soit vidé. Lorsque les tranchées sont très-fortes, on donne le lendemain une légère purgation qui consiste dans de la manne et du lait.

Les Chiens, et particulièrement les jeunes, sont très-sujets à la constipation; ils font souvent des efforts inutiles pour se vider, et ces efforts sont accompagnés de tremblements nerveux et de cris plaintifs. Il faut, dans ce cas, leur donner de deux heures en deux heures une cuillerée d'huile d'olive dans laquelle on a battu trois ou quatre pincées de sucre en poudre. Si, au bout de douze heures la cause du mal n'a pas cessé, on donne un lavement d'eau de savon tiède. On prévient la constipation en donnant de temps en temps de la soupe faite avec une tête de mouton garnie de son poil ou du pain de suif.

CHAPITRE III

Construction des niches. — Meilleures dispositions à adopter. — De la rage. — Son traitement. — Soins préventifs.

L'excès est coutumier vis-à-vis des Chiens, en fait de soins à leur donner : ils sont trop bien traités, ou bien on les néglige complétement. Bien des gens, par exemple, croient avoir tout fait pour leur Chien lorsqu'ils l'ont nourri. Il faut encore veiller à ce que la niche soit bien organisée, bien placée, commode, aérée, ne recevant pas de méphitiques émanations, proprement tenue, etc. L'ouverture de la niche surtout, quand elle est extérieure à la maison, doit être exposée au levant, jamais au sud, pour éviter les grandes chaleurs et les vents impétueux et malsains qui soufflent de ce point de l'horizon. La niche, supportée sur quatre pieds et isolée du sol, doit s'appuyer sur un terrain pavé. Sur le devant, à quelque distance, on fera couler, si on le peut, un ruisseau d'eau, et du chenil tout y convergera en pente pour l'écoulement de l'urine et de l'eau employée à laver la niche et le sol environnant.

Le Chien est censé élevé à uriner dehors; mais, quand il y a des petits, l'éducation n'est pas faite; dans ce

cas, par précaution, les planches du fond de la niche peuvent être en pente pour laisser écouler toutes les humidités et trouées en plusieurs endroits pour que l'air circule et neutralise les exhalaisons funestes. Si l'on n'a pas de ruisseau, il faudra, autant que possible, par des conduits fermés par un robinet, y amener l'eau, afin de pouvoir en faire toujours couler au besoin. En tous les cas, il faut que dans le ruisseau ou dans un vase à portée il y ait toujours de l'eau fraîche et salubre.

Jamais le Chien ne doit coucher sur le sol nu; si l'on n'a pas de niche, il faut toujours établir une planche que l'on pose horizontalement à un pied de la muraille, en ayant soin d'en maintenir une autre contre le lambris. On les relèvera souvent pour balayer le sol et les lambris. Ainsi les Chiens seront maintenus dans une très-grande propreté et préservés du froid qu'ils gagneraient en s'adossant à la muraille. La planche placée sur le sol devra avoir un petit rebord arrondi d'environ un ou deux pouces de hauteur pour retenir la paille. On la recouvrira d'une litière de trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette litière doit aussi être mise dans l'intérieur des niches.

Si aux environs de la niche on peut laisser croître de l'herbe, on le fera. Il est salubre pour les Chiens de pouvoir manger les pousses au printemps. On aura soin aussi d'y faire venir plusieurs touffes de chiendent, qui les purge et les met en appétit.

Il faut tâcher que la niche soit abritée par un arbre, afin que, l'été, le Chien puisse se mettre au frais hors de la niche.

Dans les niches de ville ou de campagne, de cour ou de salon, on mettra à portée du Chien, outre l'eau, un piquet de bois que l'on frottera d'assa fœtida. L'odeur de cette substance engage le Chien à uriner, et y excite même ceux qui seraient disposés à avoir une rétention d'urine.

Les Chiens doivent être tenus avec beaucoup de soin et de propreté. Les niches sont plus ou moins riches; mais elles ne varient point de forme ni de disposition. Il faut les nettoyer tous les jours, renouveler souvent la paille, maintenir la nourriture saine, la distribuer avec sobriété, faire faire des promenades dans la campagne; c'est le moyen de conserver les Chiens en santé et de leur éviter même la rage, cette maladie qui naît surtout de la contrainte que l'on impose maladroitement aux Chiens trop renfermés, surtout au printemps.

La rage est tantôt spontanée, tantôt communiquée.

La rage spontanée est celle qui se déclare chez un individu sans qu'il ait été mordu. Elle peut se déclarer en tout temps; cependant elle se montre plus ordinairement dans les grandes chaleurs et dans les hivers rigoureux, lorsque les sources sont taries ou glacées.

On connaît pour cause à la rage le manque de boisson et d'aliments, de grandes fatigues, une exposition prolongée à l'ardeur du soleil, enfin la colère exitée au dernier degré. La marche de la rage spontanée est très-rapide; elle fait succomber promptement l'animal. Lorsqu'elle se déclare, il n'y a aucun moyen de s'y opposer mais il est assez facile de la prévenir par quelques précautions, qui consistent à donner constamment aux

Chiens, surtout pendant l'été et les grands froids, une nourriture saine, et à tenir toujours à leur portée de l'eau fraîche en abondance.

La rage communiquée est la suite de la morsure d'un animal infecté de ce mal et de la bave qui découle de la gueule et s'introduit dans la plaie; cette rage se manifeste ordinairement le neuvième jour, mais quelquefois plus tard; cependant, après quarante jours, il y a peu d'exemples de son invasion.

Cette maladie est si redoutée, que le gouvernement prend de nombreuses précautions pour en rendre les cas moins fréquents, et nous ne nous associerons point aux réflexions de quelques auteurs, entre autres de M. Boitard dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, qui critiquent les règlements de police pris à cet effet, et pleinement justifiés par les nombreux cas de rage qui se sont déclarés dans ces dernières années. Il y en a eu de signalés à toutes les époques de l'année, même pendant l'hiver. L'impôt sur les Chiens, qui a été établi récemment, a eu pour principal but de diminuer le nombre de Chiens errants à la ville et à la campagne, qui sont ceux chez qui la rage se déclare le plus souvent.

Voici les symptômes de la rage.

Dans le début, l'animal est triste, abattu; il recherche l'obscurité et la solitude. Il éprouve de temps en temps des soubresauts dans tous les membres; il aboie peu, mais grogne souvent et sans cause apparente. Il refuse de boire et de manger. Il connaît encore son maître et vient à sa voix, mais sa démarche est chancelante; deux ou trois jours

après, la maladie est devenue plus intense; le Chien fuit la maison de son maître; il erre de tous côtés, tantôt il marche d'un pas lent, tantôt il précipite sa course; son poil est hérissé, son œil est hagard, fixe, brillant; sa tête est basse, sa gueule ouverte, sa langue pendante et couverte d'une bave écumeuse; la queue est serrée entre les jambes; il n'aboie plus; sa démarche est de plus en plus chancelante; de temps en temps il tombe en des accès convulsifs; l'aspect de l'eau et des corps polis augmente encore ses accès; par intervalles irréguliers, il se montre furieux, se jette sur tout ce qui se trouve sur son passage, et mord même son maître; enfin, environ après trente-six heures passées en cet état, il succombe dans des convulsions.

On ne peut trop répéter, dans l'intérêt des personnes qui ont le malheur d'être mordues par un Chien enragé que le seul moyen préservatif est la cautérisation faite dans l'instant même ou au plus tard dans les vingt-quatre heures. La meilleure cautérisation à pratiquer sur un homme est celle qui se fait avec un fer chauffé à blanc et appliqué sur la plaie après l'avoir bien lavée et l'avoir fait saigner le plus possible.

On ne peut trop prendre de précautions lors même qu'on n'aurait pas reconnu dans l'animal tous les symptômes de la rage. Il suffit d'avoir été mordu par un Chien qu'on n'a pas provoqué pour avoir un juste motif de recourir au chirurgien. Il est bon encore, dans ce cas, de ne pas tuer l'animal soupçonné, mais de l'enfermer et de l'observer, afin que si son état ne laissait plus de doute, on pût d'avance traiter la personne mordue, et que, dans le cas contraire, on pût se tranquilliser.

On prendra d'ailleurs toutes les précautions possibles pour n'être pas mordu. Lorsqu'on enferme ou qu'on attache un Chien suspect, le plus sûr moyen, lorsqu'on veut le mettre à la chaine, est d'avoir des bottes fortes, des gants de peau épaisse et un ample manteau.

Il est peu de remèdes efficaces pour le traitement de la rage chez les animaux. Lorsqu'on est bien assuré qu'un Chien est enragé, le meilleur parti à prendre est de le sacrifier.

On a cependant essayé quelquefois de cautériser les Chiens mordus; mais il faut le faire immédiatement, puis leur faire avaler de l'eau salée et une boulette composée de pain et de beurre, d'aloès en poudre et de sel gris de cuisine; mais, nous le répétons, il est plus sûr de sacrifier un Chien chez qui la rage s'est déclarée, ou bien qui a été mordu.



CHATS

Chats sauvages, domestiques, d'Espagne et d'Angora. — Origine. — Mœurs. — Caractère. — Éducation. — Conseils hygiéniques. — Maladies et remèdes. — Utilité.

CHAT SAUVAGE. *Felis catus ferus.* Le Chat sauvage est le père du Chat domestique. Les deux races n'en font qu'une.

Le Chat sauvage est un charmant animal à la robe soyeuse tigrée et à la face carrée et majestueuse. Sa queue, ondée de larges anneaux noirs comme sa robe, est plus forte, mais plus courte que celle du Chat domestique.

Il faut distinguer cette espèce de certains Chats domestiques qui, ayant pris goût à chasser, désertent les maisons et s'établissent dans les bois.

Le type primitif est devenu fort rare en France, où

on ne le rencontre plus que dans les vieilles forêts de l'Est, en Franche-Comté, en Lorraine, en Alsace, dans les Ardennes et dans la Côte-d'Or.

Le Chat sauvage est l'ennemi déclaré de tous les menus gibiers de la terre et du ciel. Il leur a déclaré une guerre acharnée, et les chasseurs le poursuivent jusqu'à extinction, mais souvent avec inutilité. Le Chat sauvage ne se fait pas chasser. Dès qu'il sent le Chien à ses trousses, il grimpe sur un arbre pour voir le Chien courir, et c'est là que le plomb du chasseur expérimenté va le chercher.

L'espèce serait déjà détruite si la Chatte domestique, contrairement à la règle générale du mouvement, ne rétrogradait ici de la civilisation à la sauvagerie et ne renouvelait la race par des croisements fréquents.

CHAT DOMESTIQUE. *Felis catus domesticus*. Son pelage est semblable à celui du Chat sauvage, pieds noirs, les flancs et la queue tachés de noir en anneaux. Cette espèce, moins carnassière que le chat sauvage, conserve cependant des habitudes de vagabondage.

CHAT D'ESPAGNE. *Felis catus Hispanicus*. Poil brillant et court. Robe tachée de blanc, de noir ou de roux, quelquefois réunissant ces trois couleurs. Cette variété est assez commune en Europe.

CHAT D'ANGORA. *Felis catus Angoresis*. Cette race, très-éloignée du type primitif, ne présente point les mœurs carnassières ni la vivacité du Chat tigré ; elle est indolente. Elle est originaire d'Angora en Anatolie.

Son poil est doux, soyeux, très-long; sa couleur est généralement blanche.

Nous nous bornerons à parler de ces quatre espèces, qui sont les seules introduites en Europe. Il y en a un grand nombre qui vivent à l'état sauvage, dans d'autres contrées, et qui ont plus ou moins de rapport avec le Chat domestique, tels sont : le Chat ganté, le Chat de Java, le Chat de Diard, le Chat ondé, le Chat nègre, le Chat de la Cafrerie, le Chat à collier d'Asie, les Chats de la Malaisie, d'Amérique, etc.

On ne peut pas dire que les Chats, quoique habitants de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiqués. Ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis ; on peut même dire qu'ils sont entièrement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent, et rien au monde ne serait capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudraient s'éloigner. D'ailleurs, la plupart sont à demi sauvages, ne connaissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers et les toits, et quelquefois la cuisine et l'office lorsque la faim les presse. Aussi en voyons-nous rarement, quoique cependant on élève plus de Chats que de Chiens.

La domesticité des Chats, dit Fr. Cuvier, ne remonte pas à des temps très-éloignés. Les Grecs les connaissaient peu. Ils étaient cependant assez communs chez les Égyptiens. Ces animaux ont été transportés par les Européens dans toutes les contrées de la terre, et ils n'ont éprouvé qu'une légère influence de la diversité des climats. L'éducation a au contraire diversifié les Chats domestiques à l'infini, tant au point de vue physique qu'au point de

vue moral. Si les uns sont des fripons incorrigibles, d'autres vivent au milieu des offices sans jamais rien dérober. Cette qualité de certains Chats est un exemple remarquable de la puissance de l'homme sur les animaux. Les Chats sont poussés par leur naturel à vivre seuls, rien ne les porte à s'attacher à nous; on n'aperçoit en eux aucun germe de sentiments affectueux. Cependant quelques-uns sont profondément domestiqués et ont un besoin extrême de la société des hommes. C'est surtout chez les femelles que ce besoin-là se manifeste; aussi je serais disposé à trouver l'origine de leur domesticité dans l'affection de celles-ci pour leurs petits; et il est à remarquer que les mâles sont beaucoup moins dépendants qu'elles. Il semblerait que la domesticité de ceux-ci ne participe plus de celle de leur mère, qu'elle n'a pour cause que l'influence que sa nature modifiée par nous a exercée sur la leur, et non point cette disposition profonde et indestructible sur laquelle, par exemple, est fondée la sociabilité du Chien.

Les Chats aiment la chaleur en hiver et au contraire recherchent en été les lieux les plus frais pour y dormir. Ils ont le sommeil léger et le moindre bruit les éveille. Quand on les caresse, ils expriment leur contentement par un bruit analogue à celui d'un rouet. Le mouvement balancé de leur queue est chez eux, au rebours du Chien, un signe de colère ou d'impatience; et, lorsqu'ils sont surpris, ils relèvent leur dos en arc, s'élèvent tant qu'ils peuvent sur leurs pattes, hérissent leurs poils et gonflent leur queue, qu'ils balancent de côté et d'autre.

Ils ont un goût passionné pour certaines plantes odorantes, et notamment pour la valériane. Ils se laissent volontiers caresser par les personnes qui portent des odeurs. L'odeur de la plante qui se nomme l'herbe aux Chats les remue si fortement et si délicieusement, qu'ils paraissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé; les Chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent et repassent si souvent dessus, qu'ils la détruisent en peu de temps. Ils sont très-propres et ne manquent jamais de se lécher après avoir pris leur nourriture et de lustrer très-souvent leur robe avec leur salive. Ils ont aussi le plus grand soin d'enterrer leurs excréments et de les couvrir de poussière et de cendre. Leur urine est puante, surtout chez les mâles.

La Chatte fait ordinairement deux portées, au printemps et en automne. Elle porte pendant cinquante-cinq ou cinquante-six jours, et ses portées sont chacune de quatre ou cinq petits.

En général on lui prend deux ou trois de ceux-ci, se contentant de lui en laisser un ou deux au plus. Ceux-ci sont allaités pendant plusieurs semaines et pour l'ordinaire soignés avec une grande tendresse par leur mère. Les mâles, au contraire, sont sujets à dévorer leurs petits. A quinze ou dix-huit mois ces animaux ont pris tout leur accroissement. Leur vie ne s'étend guère au delà de neuf ou dix ans. Ils sont cependant très-durs, très-vivaces.

Les jeunes Chats sont gais, vifs, jolis, et seraient aussi très-propres à amuser les enfants si les coups de patte

n'étaient pas à craindre ; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle. Leur naturel ennemi de toute contrainte les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des moines grecs de l'île de Chypre avaient dressé des Chats à chasser, prendre et tuer les Serpents dont cette île était infestée : mais c'était plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction que par obéissance qu'ils chassaient, car ils se plaisent à épier, attaquer et détruire assez indifféremment tous les animaux faibles, comme les Oiseaux, les jeunes Lapins, les Levrauts, les Rats, les Souris, les Mulots, les Chauves-Souris, les Taupes, les Crapauds, les Grenouilles, les Lézards et les Serpents. Ils n'ont aucune docilité, ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui, dans le Chien, sont deux qualités éminentes ; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus ; ils ne les chassent pas ; mais ils les attendent, les attaquent par surprise ; et, après s'en être joués longtemps, ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

La domestication du Chat n'a été opérée en France qu'à l'époque de l'invasion du Rat brun ou Rat normand. Jusqu'à ce jour, qui confine au temps de la première croisade, le soin de nous débarrasser de la Souris avait été confié au Furet, qui s'en acquittait fort mal. L'établissement du Rat normand en France fut l'occasion de l'introduction du Chat dans nos demeures. D'abord il remplit assez bien son office ; mais le Chat domestique

a lâchement baissé pavillon devant le Rat d'égout. Il nous faut donc d'abord destituer de ses honorables fonctions cet insuffisant guetteur, puis le remplacer par un gardien plus brave. Le griffon d'écurie et le Bouledogue de petite race sont tout disposés pour opérer vaillamment cette chasse. Ce n'est pas un Chat qui est capable de tuer douze Rats à la minute, comme on peut le voir faire tous les jours à Montfaucon par des Bouledogues dressés à cette besogne par des professeurs anglais; ce n'est pas un Chat qui, pour le simple plaisir d'accomplir la tâche que son maître réclame de lui, bravera les assauts d'une myriade de Rats et en fera une boucherie complète en quelques heures. Au lieu de nous être utile, le Chat s'est accordé avec le Rat d'égout. On peut s'en assurer chaque soir aux tertres d'ordures qui s'élèvent devant chaque maison, et surtout aux Halles. Là, à la lueur des réverbères, on peut voir, passé minuit, sur les tas d'immondices, les Chats et les Rats associés se partager sans vergogne les entrailles des Pigeonneaux et des Lapins de choux.

On nourrit les Chats avec du mou, du foie bouilli, de la soupe. Il est bon de leur donner de temps à autre un bâton de soufre dans leur nourriture pour les purger.

Les Chats qui fouillent et mangent de côté et d'autre sont exposés à ingurgiter plus d'un de ces poisons dont l'industrie ne se fait pas faute et que l'on jette aux tas d'ordures; or la maladie qui porte le nom de cette classe d'animaux offre tous les caractères d'un empoisonnement par l'arsenic. On la remarque chez les jeunes Chats de trois à quatre mois, plus fréquemment que

chez les autres quand on les sépare de leur mère, parce que, à cet âge, l'instinct ne leur a pas encore appris à discerner les bons aliments des mauvais, et que, d'un autre côté, leurs tissus étant plus mous, l'absorption du venin se fait avec plus de facilité et à dose plus considérable. On reconnaît l'invasion de la maladie quand l'animal perd l'appétit, a les yeux larmoyants ; il se cache, fait des efforts pour vomir, rend de la bave écumeuse, prend des convulsions et meurt.

Il faut leur donner du lait avec de l'hydrate de tritoxyde de fer et provoquer les vomissements. On leur donnera des lavements fréquents à l'eau zinguée, des lotions à l'eau sédative sur le crâne et les reins. Il faut aussi injecter de l'eau zinguée dans le nez et la gorge.

Les Chats ont quelquefois des maladies intestinales qui se reconnaissent quand ils ont l'œil morne, des frissons, des soubresauts, de la diarrhée. Il faut leur administrer de l'aloès mélangé avec du jalap et de la scammonée, de l'huile de ricin et des plantes odoriférantes, thym, lavande, etc.

Les Chats sont sujets aussi à avoir des maladies de la peau, qui sont causées par des insectes, des helminthes, la gale. Ces maladies leur causent des démangeaisons. On les lotionne à l'eau ferrée et zinguée, on la leur administre en boisson et en lavements.

Les services qu'il ne nous rend pas à l'encontre des Rats, le Chat nous les rend comme industrie.

Le Chat mort joue un rôle immense dans la pelleterie, et les gens qui croient depuis longtemps aux vieilles plaisanteries des Lapins de gouttière, prétendant que les

restaurateurs ne donnent que du Chat au lieu de Lapin, se trompent souvent. Les Chats disparus ne finissent pas tous par la marmite, et la gibelotte n'est pas la dernière transformation que leur fait subir la civilisation. La peau de tout Chat mort, maigre ou gras, qu'il ait vécu dans les gouttières ou sous les riches courtines d'un élégant salon, est apprêtée et revendue aux fabricants de joujoux, aux fourreurs et aux chapeliers. Ainsi telle douairière qui réclame vainement son Chat perdu le rachète en jouet sous forme de petit Lapin ou de manchon, soi-disant de peau de Martre. Tel Matou qui a fait le désespoir de son maître par sa sauvagerie indisciplinable est aujourd'hui transformé en casquette de poil de Lapin et en remplit très-bien l'office.

Là ne s'arrêtent pas les métamorphoses du Chat. On fait du noir animal avec ses os; les émailleurs et les fabricants d'yeux en émail accaparent sa graisse. Les fournisseurs d'objets pour la pêche à la ligne enterrent sa chair, qui se corrompt et donne naissance à des Asticots. Voilà ce que devient le Chat; aussi une guerre terrible a été organisée contre lui, et il y a bon nombre de chiffonniers qui vivent de leur chasse aux Chats. Ils assènent un coup de crochet sur le crâne des Chats vagabonds, puis les étranglent. Le Chat ainsi tué se vend de trois à six sous. Néanmoins, il est bon de le savoir, tout animal domestique, Chien, Chat, Oiseau ou Poisson, volé ou détourné, vaut au voleur une amende et la prison. La pénalité devient même chaque jour plus sévère à ce sujet.

FIN

ADRESSES

MARCHANDS D'OISEAUX

Bara fils, boulevard Beaumarchais, 99.
Bazin aîné, Marché-Neuf, 44.
Camus, successeur de Bianchi, rue de la Ferme-des-Mathurins, 42. Maison spéciale pour les Oiseaux exotiques.
Capron, rue Basse-du-Rempart, 72.
Champion, Marché-Neuf, 34.
Chapart, Marché-Neuf, 28.
Dujardin, quai de l'École, 26.
Fontaine fils, rue de la Ferme-des-Mathurins, 46.
Lamarche, avenue de Breteuil, 36.
Léra fils, boulevard Saint-Martin, 27. Maison spéciale pour les Oiseaux d'appartement.
Mortier, boulevard des Filles-du-Calvaire, 11.
Soutif, rue de la Roquette, 76.
Thueux, quai de la Mégisserie, 54.
Traversa, Marché-Neuf, 16.

NATURALISTES-PRÉPARATEURS

Deyrolle, rue de la Monnaie, 19.
Drouet, rue Richelieu, 10.
Eloffe (Arthur), rue de l'École-de-Médecine, 18 et 20.
Evans, quai Voltaire, 3.

FESSARD, rue du Temple, 20.
HOFFMANN, quai des Grands-Augustins, 25.
LEFÈVRE (Aug.), quai Malaquais, 19.
PARZUDAK, rue du Bouloi, 2.
REVIL, rue Saint-Guillaume, 20.
VERREAUX (L.), boulevard Montmartre, 6.

FABRICANTS DE CAGES, CONSTRUCTEURS DE VOLIÈRES

BERRETTA, rue de Valois Palais-Royal, 2.
BERSON et JACORNET, rue des Quatre-Fils, 7.
CASARTELLI ET Cie., impasse Guénégaud, 6.
CROGGI, rue du Harlay (Marais), 8.
DURÉE, rue Vieille-du-Temple, 29.
LE FOYE, rue des Canettes, 7.
LÉRA fils, boulevard Saint-Martin, 27.
MANGIN, marché Saint-Honoré, 18.
MAZZA, rue du Vert-Bois, 36.
MORELLI fils, rue du Val-Sainte-Catherine, 15.
PONCET, rue du Faubourg-Poissonnière, 35.
RUEGG, rue de Beauregard, 39.
RUPINI, rue de Charlemagne, 25.
SALA, rue Beaubourg, 40.
SANGLIER, rue Neuve-des-Petits-Champs, 16.
SCHMITT (Ve), rue Clément, 12.
TAHAN. rue de Richelieu, 112, et rue de la Paix, 34.
TRONCHON, Volières de jardin et Faisanderies, avenue de Saint-Cloud.

MARCHANDS DE POISSONS, D'APPAREILS DE PISCICULTURE ET D'USTENSILES DE PÊCHE

BOUTIGNY, Palais-Royal, galerie Montpensier, 18. Boules à Poissons et petits aquariums de salon.
CARBONNIER, quai de la Mégisserie, 60. Maison spéciale pour tous les appareils de pisciculture et aquariums de toutes dimensions..

CHAPEL, rue de Nazareth, 41.
DEVEAUX, quai de la Mégisserie, 68.
GANNE, rue Saint-Denis, 171.
LEUNE, 29, rue des Deux-Ponts, 31 (île Saint-Louis).
MORICEAU et BLANCHARD, quai de la Mégisserie, 66 *bis*.
MONTIGNAC, rue Saint-Honoré, 414.
SAVOURÉ, rue du Cloître-Saint-Jacques, 10

MARCHAND DE CHIENS ET DE CHATS

CAMUS, successeur de Bianchi, rue de la Ferme-des-Mathurins, 42. Chiens anglais, King-Charles, Chats d'Angora, Singes, etc.

PHARMACIENS ET VÉTÉRINAIRES

ANDRÉ, rue Fontaine-au-Roi, 29.
BOURREL, rue Fontaine-au-Roi, 6.
DELOUSTAT (Chiens, Chats, Oiseaux), rue de Chaillot, 105.
LEMOINE, rue Saint-Paul, 34.
MONMARQUÉ, rue d'Anjou Saint-Honoré, 29. (Chiens.)
ROCHE, pharmacien, rue de Poitou, 11. Poudre Vatrin contre la maladie des Chiens.
SANFOURCHE, hôpital pour les Chiens, rue de Clichy, 81.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE

OISEAUX

POISSONS

CHIENS

CHATS

ADRESSES

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE